BnF Gallica

L'Iliade d'Homère , traduction nouvelle par M. Dugas-Montbel

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Homère. Auteur du texte. L'Iliade d'Homère , traduction nouvelle par M. Dugas-Montbel. 1825.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

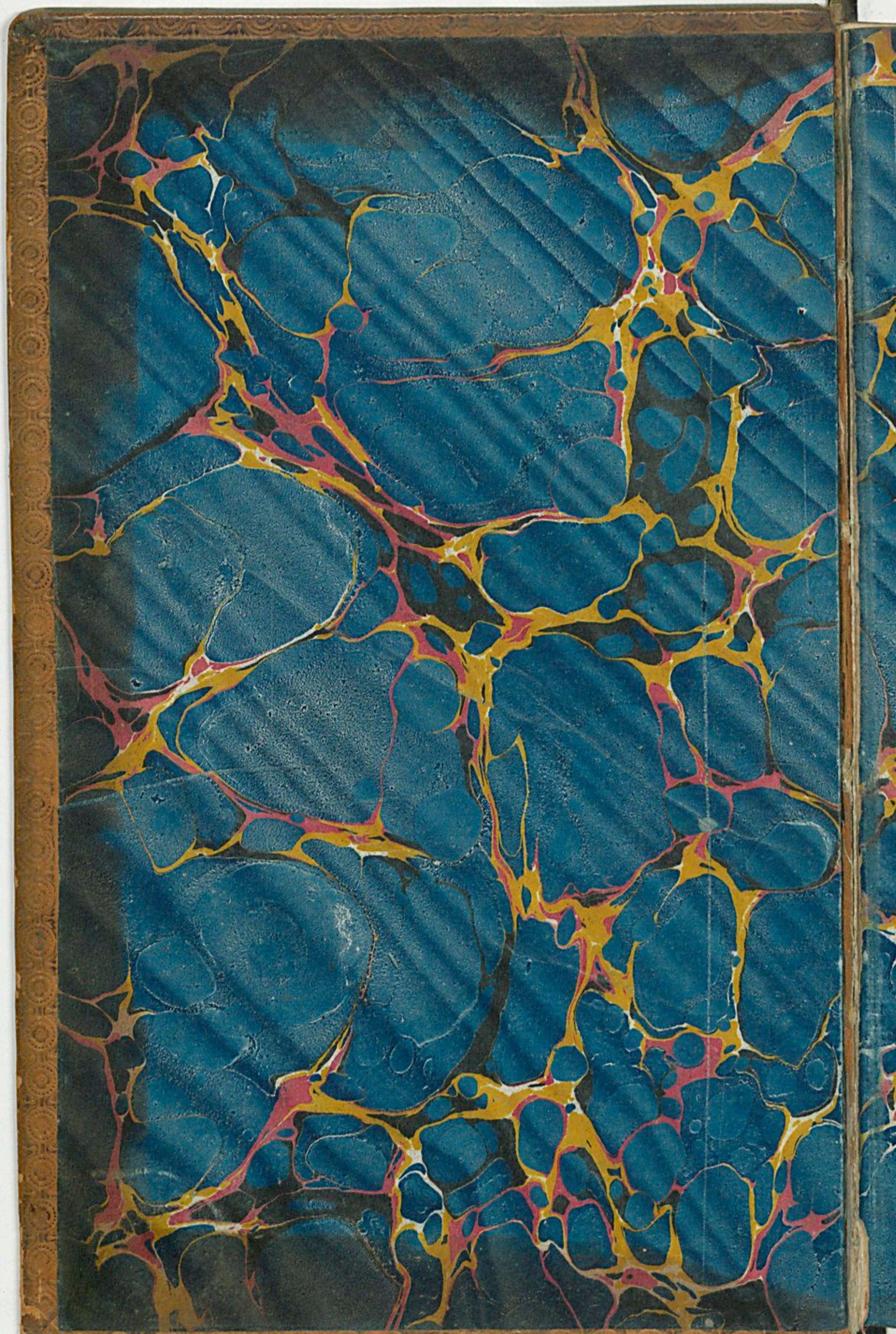
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



OEUVRES
D'HOMÈRE.
TRADUCTION NOUVELLE.

V

(4.)

Y6

1902

OEUVRES

D'HOMÈRE.

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME II.

Voir fiche
microfiche
même cote
f 90/3912

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

acq. 6854.

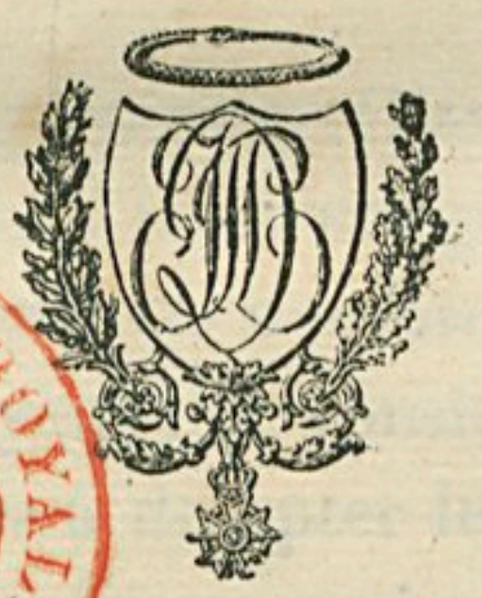
L'ILIADE
D'HOMÈRE.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

M. DUGAS-MONTBEL.

TOME SECOND.



BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

PARIS,
SAUTELET ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
PLACE DE LA BOURSE

1825

BIBLIOTECA PUBLICA



LOUIS SECOND

LE DUC D'AIGUILLON

LA VENDÉE

DEVANT LES CONTEMPORAINS

ET DEVANT L'HISTOIRE

PAR

D. HOWEBE

ÉTUDE

L'ILIADE.

CHANT TREIZIÈME.

Dès que Jupiter a conduit Hector et les Troyens près des navires, il laisse ces guerriers supporter seuls des combats nombreux et terribles; il détourne les yeux, et considère le pays des Thraces, habiles à dompter les coursiers, des illustres Hippémolgues, qui se nourrissent de lait, et des Abiens, les plus justes des hommes. Ainsi Jupiter n'arrête plus ses regards majestueux sur Ilion, et ne pense pas qu'aucun des immortels ose secourir les Grecs ou les Troyens.

Cependant Neptune ne laisse pas échapper cette occasion favorable: pour mieux contem-

pler la guerre et les combats, il étoit assis sur les hautes montagnes de la Samothrace, couvertes de forêts, d'où il découvroit l'Ida, la ville de Priam, et les vaisseaux des Grecs; c'est là qu'il se repose en sortant du sein des mers. Maintenant il déplore le sort des Grecs, accablés par les Troyens, et son cœur est indigné contre Jupiter.

Aussitôt il se précipite du sommet des monts, et s'avance avec rapidité; les vastes campagnes et les forêts tremblent sous les pieds immortels de Neptune. Il fait trois pas; au quatrième, il atteint la ville d'Aigues, terme de sa course. Non loin de là, et dans les abymes de l'Océan, s'élèvent ses brillants et superbes palais, formés d'un or incorruptible : c'est en ces lieux qu'il s'arrête; il place sous le joug ses vigoureux coursiers à l'ongle d'airain et à la blonde crinière; lui-même revêt une armure d'or, saisit le fouet étincelant, et monte sur son char, qu'il dirige sur les eaux : les joyeuses baleines sortent de leurs retraites, et bondissent autour de lui; elles ont reconnu leur roi; l'Océan entr'ouvre ses flots avec alégresse. Le char léger vole sur les ondes; l'essieu d'airain effleure la surface des

mers, et les chevaux agiles emportent le dieu vers les navires des Grecs.

Entre Ténédos et les âpres rochers d'Imbrus est une vaste grotte, située au sein des mers profondes : c'est là que Neptune arrête et dételle ses coursiers; il leur donne une pâture divine, et resserre leurs pieds dans de fortes entraves d'or, afin que, tranquilles, ils attendent le retour du dieu; lui, se hâte d'arriver au milieu de l'armée des Grecs.

Les Troyens alors, semblables aux flammes et à la tempête, suivoient avec ardeur Hector, fils de Priam : ces guerriers, frémissant de rage et poussant de grands cris, espéroient enfin embraser la flotte des Grecs, et, près de leurs vaisseaux, les exterminer tous. Mais Neptune, qui ceint le monde, et qui de son trident ébranle la terre, vient ranimer le courage des Argiens : en sortant des abymes de la mer il a pris la voix et la figure de Calchas; d'abord il s'adresse aux deux Ajax, guerriers pleins de vaillance :

« Braves Ajax, dit-il, vous pouvez sauver l'ar-
« mée des Grecs en vous livrant à votre cou-
« rage, et non pas à la fuite. Ailleurs, je ne
« redoute pas les bras audacieux des Troyens,

« qui ont en foule pénétré dans nos remparts ;
« les valeureux Grecs repousseront tous ces en-
« nemis ; mais je crains qu'ici nous n'éprouvions
« de grands maux, ici où le furieux Hector se
« précipite comme la foudre, lui qui se vante
« d'être fils du grand Jupiter. Ah ! puisse une
« divinité vous inspirer à tous les deux de lui
« résister et de rassembler vos soldats. Quelle
« que soit sa valeur, vous l'éloigneriez des na-
« vires, dût le roi de l'Olympe exciter sa va-
« leur. »

A l'instant, ce dieu, qui enveloppe le monde, les touche de son sceptre, et les remplit d'une force indomptable ; il rend leurs membres agiles, leurs pieds légers, et leurs mains invincibles; puis il s'éloigne, semblable à un épervier qui, déployant ses ailes vigoureuses, s'élance du haut d'un rocher escarpé et poursuit un foible oiseau dans la plaine : tel Neptune s'élance loin de ces héros. Ajax, fils d'Oïlée, le premier a reconnu Neptune, et dit au fils de Télamon :

« Ajax, sans doute c'est l'un des immortels
« habitants de l'Olympe qui, sous la forme d'un
« devin, nous appelle à défendre nos vaisseaux.
« Ce n'est point là Calchas, l'interprête des ora-

« cles du ciel ; j'ai reconnu sans peine, à la « trace de ses pas, une divinité qui s'éloignoit « de nous : les dieux se reconnoissent aisément. « J'éprouve dans mon âme une nouvelle ardeur ; « mes pieds impatients m'entraînent au sein « des batailles ; mes mains brûlent de com- « battre. »

« De même, répond le fils de Télamon, je « sens mes mains invincibles frémir en retenant « ma lance ; mon courage s'enflamme, mes pieds « m'emportent dans les combats, et je brûle « d'attaquer l'impétueux Hector. »

Ainsi parloient ensemble ces guerriers, et tous deux se réjouissent de l'ardeur qu'un dieu répand dans leur sein.

En même temps Neptune couroit aux derniers rangs de l'armée exciter les Grecs, qui, près des légers navires, tâchoient de ranimer leur courage. Leurs membres étoient brisés de fatigue ; une vive douleur s'empare de leur âme en voyant les Troyens en foule escalader les remparts. A cet aspect, leurs yeux sont mouillés de larmes, ils n'espèrent plus échapper à la mort ; mais le dieu, par sa présence, ranime aisément l'ardeur de ces phalanges guerrières.

D'abord il exhorte Teucer, Léite, le héros Pénélée, Thoas, Déipyre, Mérion, et Antiloque, pleins de force dans les combats, et relève par ces paroles leur courage abattu:

« O honte! jeunes Argiens, c'est en votre « vaillance que je m'étois confié pour sauver « notre flotte; mais, si vous redoutez la guerre, « voici le jour où les Troyens vont nous anéan- « tir. Dieux immortels, mes yeux sont donc té- « moins de ce grand et terrible prodige que je « croyois ne devoir jamais s'accomplir! Les « Troyens sur nos vaisseaux! Naguère, sem- « blables à des cerfs fugitifs qui, timides et « inhabiles à combattre, errant çà et là dans « la forêt, deviennent, sans résistance, la pâ- « ture des loups, des panthères ou des léopards, « les Troyens n'osoient résister à la valeur et à « la force des Grecs: ils redoutoient nos atta- « ques, même la plus légère. Maintenant, loin « de leurs remparts, ils combattent sur ce ri- « vage, par la faute de notre roi et par la lâcheté « de ses troupes, qui, dans leur haine contre « lui, refusent de défendre notre flotte, et se « laissent égorger près de leurs vaisseaux. S'il « est vrai que le fils d'Atrée, le puissant Aga-

« memnon, soit coupable, nous ne devons « point, parcequ'il a outragé l'intrépide Achille, « abandonner ainsi les combats ; c'est à nous « plutôt de réparer cette injure ; le cœur des « braves se laisse aisément fléchir. N'oubliez « donc point votre ancien courage, vous tous « les plus vaillants de l'armée. Je ne m'irrite « point contre le soldat obscur qui fuit les pé- « rils, c'est contre vous que je m'indigne du « fond de mon âme. Malheureux! bientôt les « plus grands maux naîtront de votre lâcheté. « Ah! que chacun ressente en son âme la honte « d'un tel affront : une bataille terrible éclate « de toutes parts ; déja le vaillant, l'impétueux « Hector combat près des navires ; déja il a « rompu nos portes et leurs fortes barrières. »

Ainsi Neptune, par ses reproches, excitoit le courage des Grecs. Autour des deux Ajax se forment à l'instant d'épais bataillons auxquels auroient applaudi Mars lui-même et la guerrière Pallas. Les plus illustres chefs attendent les Troyens et le divin Hector ; la lance se croise avec la lance ; le pavois soutient le pavois ; le bouclier se joint au bouclier, le casque au casque, le soldat au soldat ; et, sur les cimiers cou-

verts d'épaisses crinières, se confondent les ondulations des aigrettes brillantes, tant les rangs sont pressés. Les lances étincellent agitées par des mains courageuses; tous marchent droit à l'ennemi, et sont impatients de combattre.

De leur côté, les Troyens s'avancent; Hector est à leur tête: il se précipite plein d'ardeur et semblable à la pierre arrondie détachée d'un énorme rocher; si le torrent, grossi par les pluies abondantes de l'hiver, a brisé les liens qui la retenoient au sommet de la montagne, elle roule en bondissant, fait retentir la forêt sous ses coups, et sa violence s'accroît dans sa course, jusqu'à ce qu'enfin elle tombe dans la plaine, où elle reste immobile, malgré son élan impétueux: tel est Hector; il menace, en semant partout le trépas, de se frayer une route facile jusqu'à la mer près des tentes et des vaisseaux. Mais, lorsqu'il rencontre cette épaisse phalange, il s'arrête près de l'attaquer. Les fils des Grecs dirigent contre ce héros leurs épées, leurs lances à double tranchant, et le repoussent loin d'eux; il est contraint de céder. Alors, d'une voix terrible, il s'écrie:

« Troyens, Lyciens, et vous, Dardaniens va-

« leureux, restez inébranlables; les Grecs ne
« résisteront pas long-temps, quoique le front
« de leurs phalanges soit semblable à une tour.
« Oui, sans doute, ils céderont aux efforts de
« mon bras, s'il est vrai qu'il m'anime à com-
« battre, le plus puissant des dieux, le formi-
« dable époux de Junon. »

Hector, par ces paroles, a ranimé l'ardeur et la force de ses guerriers. Parmi eux est Déiphobe, l'un des fils de Priam; il marche plein de confiance, s'avance d'un pas léger, et porte en avant son bouclier arrondi qui le couvre tout entier; Mérion dirige contre lui sa pique étincelante; le fer, sans se détourner, frappe l'immense bouclier, dépouille d'un fort taureau; mais il ne peut le pénétrer, et la longue lance se rompt près de la pointe. Déiphobe éloigne le bouclier de son sein, craignant les coups du belliqueux Mérion: ce héros se retire dans la foule, furieux de perdre et la victoire et sa lance. Aussitôt il vole vers le camp des Grecs pour s'armer d'un long javelot qu'il a laissé dans sa tente.

Pendant que les autres guerriers combattent, des cris terribles s'élèvent dans les airs. Teucer, le premier, immole un ennemi, le vaillant Im-

brius, fils de Mentor, riche en coursiers. Avant l'arrivée des Grecs il vivoit dans Pédæe, et il épousa Médésicaste, fille illégitime de Priam; mais, sitôt que sur ce rivage abordèrent les navires des enfants de Danaüs, il vint à Ilion, et se distingua parmi les Troyens : il habitoit les palais de Priam, qui le chérissoit comme l'un de ses enfants. Teucer, fils de Télamon, le frappe de sa lance près de l'oreille, et retire aussitôt le fer. Imbrius tombe comme un jeune frêne qui, sur le sommet d'une montagne élevée, est abattu par l'airain, et couvre la terre de son tendre feuillage; ainsi tombe le fils de Mentor: autour de lui ses armes étincelantes rendent un bruit terrible. Teucer s'avance impatient d'enlever cette armure; mais, au moment où il accourt, Hector lui jette un brillant javelot; Teucer l'aperçoit, se détourne, et évite l'airain cruel. C'est Amphimaque, fils de Ctéate, et petit-fils d'Actorion, qui, s'avançant dans les combats, reçoit le fer dans son sein : il tombe, et son armure retentit d'un bruit lugubre. Hector se précipite pour arracher le casque qui protégeoit la tête du magnanime Amphimaque, lorsqu'Ajax dirige sa pique brillante contre l'impétueux Hec-

tor; la pointe ne pénètre point jusqu'au corps du héros, couvert tout entier par l'airain menaçant, mais, en frappant le milieu du bouclier, Ajax a repoussé le guerrier avec violence. Hector abandonne aussitôt les cadavres d'Amphimaque et d'Imbrius, que les Grecs entraînent loin des combats; Stichius et Ménesthée, capitaines athéniens, enlèvent Amphimaque, le portent au camp des Grecs; et les deux Ajax, pleins d'une belliqueuse ardeur, saisissent le corps d'Imbrius. Tels deux lions arrachant une jeune chèvre à des chiens dévorants, et, l'élevant au-dessus de terre, l'emportent à travers les bruyères épaisses; tels les deux Ajax élèvent les armes éclatantes qu'ils ont ravies. Le fils d'Oïlée sépare la tête du cou délicat pour venger la mort d'Amphimaque, et la jette comme une boule à travers les armées: elle tombe dans la poussière, et roule jusqu'aux pieds d'Hector.

Alors Neptune, irrité qu'Amphimaque, issu de lui, ait succombé dans ce combat sanglant, vole parmi les tentes et les vaisseaux des Grecs, ranime ces guerriers, et prépare la ruine des Troyens. Le dieu rencontre Idoménée: ce prince venoit de quitter un ami blessé au genou par

un trait d'airain; il s'éloignoit de la guerre, et ses compagnons aidoient sa marche. Idoménée, l'ayant confié à des médecins habiles, retournoit s'armer dans sa tente, impatient de participer aux dangers. Neptune, pour lui parler, prend les traits et la voix du fils d'Andremon, de Thoas, roi de Pleurone et de la haute Calydon; il commandoit aux Étoliens, et son peuple l'honoroit comme un dieu.

« Idoménée, prudent capitaine des Crétois, « dit Neptune, que sont devenues ces vaines me- « naces dont les fils des Grecs épouvantoient les « Troyens? »

« O Thoas, lui répond le roi de la Crète, nul « guerrier, si je peux m'y connoître, n'est cou- « pable en ce jour. Tous nous savons combattre, « aucun n'est enchaîné par la crainte; aucun, « par lâcheté, n'évite cette bataille funeste; mais « il me semble que le fils puissant de Saturne se « plaise à voir périr ici les Grecs loin d'Argos. O « Thoas, jadis si vaillant, toi qui ranimois le « guerrier timide, ne te ralentis pas aujourd'hui, « exhorte chaque guerrier à combattre. »

Le puissant dieu des mers lui répond aussitôt :

« Idoménée, qu'il ne retourne jamais des ri-
« vages troyens, qu'il soit ici la proie des chiens
« cruels, celui qui, en ce jour, s'éloignera des
« batailles. Va prendre tes meilleures armes,
« réunissons nos efforts; peut-être, en marchant
« tous les deux, serons-nous de quelque se-
« cours aux Grecs. L'union même des moins
« braves n'est jamais sans force, et nous, Ido-
« ménée, nous savons combattre les plus vail-
« lants. »

En achevant ces mots, le dieu se jette au sein des combattants. Alors Idoménée entre dans sa tente, revêt ses armes superbes, saisit deux ja-velots, et marche, semblable à la foudre que le fils de Saturne lance du haut de l'Olympe en-flammé, signe qui apparoît aux mortels en tra-çant un sillon de lumière. Ainsi l'airain brille sur la poitrine du héros qui s'avance; il trouve près de la tente Mérion, son écuyer fidèle, qui venoit aussi pour s'armer d'une lance d'airain; alors le puissant Idoménée lui dit:

« Mérion, fils agile de Molus, toi le plus cher
« de mes compagnons, pourquoi abandonner
« la guerre et les batailles? Serois-tu blessé?
« Serois-tu encore déchiré par la pointe d'un

« dard ? ou viens-tu m'apporter quelque avis ?
« Tu le vois, je ne veux point rester dans ma
« tente, mais combattre. »

« Chef prudent des Crétois, lui répondit Mé-
« rion, s'il te reste une pique dans ta tente, je
« viens la prendre ; celle que je portois, je l'ai
« brisée contre le bouclier de l'orgueilleux Déi-
« phobe. »

« Si tu veux t'armer, reprend le roi de la
« Crète, tu trouveras dans ma tente non seule-
« ment une lance, tu en trouveras vingt qui
« sont suspendues aux lambris resplendissants ;
« lances troyennes, enlevées à des guerriers que
« j'immolai moi-même. Oui, je me vante d'at-
« taquer de près les héros ennemis : aussi je pos-
« sède des lances, des boucliers arrondis, des
« casques et des cuirasses brillant d'un vif
« éclat. »

« Dans ma tente et dans mon noir vaisseau,
« dit alors Mérion, de même j'ai de nombreuses
« dépouilles arrachées aux Troyens ; mais mon
« navire est trop éloigné pour que j'aille y cher-
« cher des armes. Certes, je ne crois pas non plus
« être sans valeur ; toujours je suis aux premiers
« rangs dans les batailles glorieuses lorsque

« s'allume le feu de la guerre. Cependant j'ai « pu combattre sans être aperçu des autres hé- « ros ; mais, toi, Idoménée, tu m'as vu, sans « doute. »

« Je connois ta valeur, lui dit le prince des « Crétois : pourquoi tenir de tels discours? C'est « sur-tout dans une embuscade que brille le « courage des héros, et qu'on distingue le lâche « du vaillant : là un guerrier timide change à « chaque instant de visage ; son esprit, tour- « menté par la crainte, l'agite sans cesse ; ses « genoux fléchissent, il se balance sur ses pieds, « son cœur palpite avec violence dans son sein « à la pensée de la mort, et ses dents claquent « d'effroi. Le brave, au contraire, ne change « point de couleur, il ne tremble point ; et, lors- « que des premiers il est placé dans l'embus- « cade, il brûle de voler au combat. Eh bien ! si « nous tous, les plus illustres de l'armée, étions « désignés près des navires pour une telle entre- « prise, nul ne pourroit blâmer ta force ni ta « valeur ; et si, dans la bataille, tu recevois une « blessure, le trait ne te frapperoit point par « derrière ; tu le recevrois dans la poitrine en « marchant à la tête de tes troupes. Mais, im-

« mobiles en ces lieux, ne discourons pas da-
« vantage comme de jeunes présomptueux; peut-
« être s'indigneroit-on contre nous. Hâte-toi, va
« dans ma tente, et prends ma forte lance. »

Il dit : Mérion, semblable au dieu de la guerre, court aussitôt dans la tente, s'arme d'une lance d'airain, et, brûlant d'ardeur, il marche sur les pas d'Idoménée. Tel s'avance dans les combats le farouche Mars, suivi de la Terreur, sa fille chérie: à-la-fois audacieuse et forte, elle épouvante l'âme intrépide des héros. Ces divinités, revêtues de leurs armes, se précipitent des sommets de la Thrace, et se mêlent aux guerriers d'Éphyre, ou aux magnanimes Phlégéens; mais elles n'exaucent jamais les prières des deux peuples, et n'accordent la victoire qu'à l'un des deux. Tels marchent au combat Mérion et Idoménée, illustres chefs, tout couverts de l'airain étincelant.

« Fils de Deucalion, dit d'abord l'écuyer
« fidèle, où devons-nous attaquer les bataillons
« ennemis? est-ce à la droite, au centre de l'ar-
« mée, ou bien à la gauche? C'est là, je
« pense, que les Grecs ont le plus besoin de nos
« armes. »

« D'autres guerriers, répond Idoménée, pro-
« tégent le centre de la flotte; ce sont les deux
« Ajax, aidés de Teucer, le plus habile des Grecs à
« lancer une flèche, et non moins brave à com-
« battre de pied ferme. Sans doute ils arrête-
« ront l'impétuosité d'Hector, malgré sa vail-
« lance : quoique furieux dans les combats, il
« lui sera difficile de dompter leur force, d'en-
« chaîner leurs bras invincibles, et d'embraser
« notre flotte; à moins cependant que le fils de
« Saturne ne jette une torche embrasée sur nos
« légers navires. Le grand Ajax, fils de Téla-
« mon, ne le cède à aucun des mortels qui se
« nourrissent des fruits de Cérès, et qui succom-
« bent aux traits de l'airain, ou sous le poids
« d'un énorme rocher. Dans une lutte, il ne
« craindroit point le redoutable Achille, que
« toutefois il ne peut égaler à la course. Tenons
« donc la gauche de l'armée; et bientôt, par
« notre trépas, couvrons de gloire un héros en-
« nemi, ou qu'il soit un triomphe pour nous. »

Il dit: Mérion, semblable au dieu Mars, s'élance où l'appellent les ordres de son roi. Dès que les Troyens voient Idoménée, terrible comme la foudre, et avec lui son écuyer revêtu

de ses armes éblouissantes, ils se précipitent en foule contre ce héros. La victoire reste quelque temps indécise devant les poupes des navires. Ainsi, durant l'été, lorsqu'une épaisse poussière couvre les routes, des nuages de poudre s'élèvent aux souffles opposés des vents, et restent confondus dans les airs; ainsi se mêlent les bataillons des soldats, brûlant à l'envi de s'immoler avec l'airain acéré. Ces champs d'une bataille homicide sont hérissés de longs et terribles javelots. Les yeux sont éblouis par l'éclat de l'airain que font jaillir et les cuirasses polies et les boucliers radieux de tous ces héros qui marchent ensemble. Ah! sans doute, il auroit une âme cruelle celui qui pourroit se réjouir d'un tel spectacle, ou qui même n'en frémiroit pas d'horreur.

C'est ainsi que les deux fils du puissant Saturne, roulant dans leurs pensées des desseins contraires, préparoient à ces peuples d'amères douleurs. Jupiter donnoit la victoire aux Troyens et à Hector pour combler de gloire le violent Achille: il n'a point résolu d'exterminer tous les Grecs devant Ilion; mais il veut honorer Thétis et l'illustre fils de cette déesse. Neptune,

sorti secrètement de la mer écumeuse, ranime les Argiens par sa présence; il gémissoit de les voir accablés par leurs ennemis, et s'indignoit contre Jupiter. Tous les deux avoient une même origine, un même père; mais Jupiter étoit plus âgé, et connoissoit plus de choses. Neptune craignoit de protéger ouvertement les Grecs: sous la forme d'un héros, il parcouroit le camp et excitoit en secret leur courage. Ces divinités tirent tour-à-tour la chaîne des discordes fatales et des batailles déplorables; chaîne indestructible, dont ils ont enveloppé les deux armées, et qui de ses nœuds brise les membres d'un grand nombre de guerriers.

Idoménée, à demi blanchi par l'âge, exhorte les Grecs, et jette l'épouvante parmi les Troyens. Il immole Othryonée, venu de Cabèse dans Ilion aux premiers bruits de la guerre: il desiroit obtenir la belle Cassandre, fille de Priam, sans offrir les présents accoutumés; mais il promettoit, par ses exploits, de repousser les enfants des Grecs loin de ce rivage. Alors le vieux Priam consentit, jura même de lui donner sa fille. Othryonée voloit au combat en se confiant à ces promesses; Idoménée dirige contre

lui sa lance brillante, et frappe ce guerrier, qui s'avançoit plein d'audace. La cuirasse d'airain ne peut arrêter la pointe aiguë; elle pénètre dans les entrailles d'Othryonée, qui tombe avec un bruit terrible. Alors Idoménée, glorieux de sa victoire, s'écrie:

« Othryonée, je te proclame le plus vaillant « des hommes, si tu exécutes tout ce que tu « promis à Priam. Il jura de te donner sa fille: « reçois aussi les promesses que nous te jurons « d'accomplir. Nous te donnerons la plus belle « des filles d'Atride; elle viendra d'Argos pour « s'unir à toi, si tu veux avec nous ravager la « citadelle d'Ilion. Suis-moi, viens près de nos « forts navires célébrer ton mariage; nous ne « sommes point, non plus que Priam, des « beaux-pères avares. »

En parlant ainsi, le valeureux Idoménée le traînoit par les pieds à travers la mêlée sanglante: Asius accourt pour le venger; il marche en avant de son char, et ses coursiers, que retient un écuyer fidèle, exhalent leur haleine au-dessus de ses épaules. Il desire avec ardeur immoler Idoménée; mais ce guerrier le prévient, le frappe au-dessous du menton, et l'airain s'en-

fonce dans la gorge: il tombe; ainsi tombe un chêne, ou un blanc peuplier, ou un pin élevé, que sur la montagne les bûcherons abattent de leurs haches tranchantes, pour être un jour un léger navire. Tel Asius, en frémissant, fut étendu devant son char, et presse de ses mains l'arène sanglante. Son écuyer, troublé, ne peut rappeler ses esprits, et n'ose détourner les chevaux, pour échapper aux coups terribles des ennemis. L'intrépide Antiloque le perce de sa lance; la cuirasse d'airain n'arrête pas le fer; il pénètre jusque dans les entrailles, et l'écuyer d'Asius, en soupirant, tombe du char magnifique. Antiloque, fils du magnanime Nestor, entraîne les coursiers, loin des Troyens, au sein de l'armée des Grecs valeureux.

Déiphobe, affligé de la mort d'Asius, s'avance près d'Idoménée, et lance un brillant javelot. Idoménée aperçoit le trait et l'évite; il se couvre de son bouclier, revêtu de la dépouille d'un taureau, recouvert encore d'une lame d'airain, et attaché à son bras par deux anneaux; le héros se cache tout entier sous cet abri, et le dard vole au-dessus de sa tête en effleurant le bouclier, qui rend un bruit sourd: toutefois le

trait n'est pas lancé en vain par un bras vigoureux ; il atteint le fils d'Hippase, Hypsenor, pasteur des peuples; il pénètre dans le flanc du guerrier, que ses genoux défaillants ne peuvent plus soutenir. Fier de ce triomphe :

« Ah! du moins, s'écrie Déiphobe, Asius n'est « pas mort sans vengeance, et sans doute, aux « portes terribles de l'enfer, son âme se réjouira « du compagnon que je lui donne. »

Il dit : ces mots pleins d'orgueil affligent les Grecs, et sur-tout émeuvent l'âme du brave Antiloque ; malgré sa douleur, il ne néglige point le corps de son ami ; il s'avance en courant, et le protége de son bouclier. Alors deux compagnons chers à Hypsenor, Mécistée, fils d'Échius, et le divin Alastor, se présentent, et le portent jusque vers les navires en soupirant avec amertume.

Cependant Idoménée ne laisse point abattre sa grande âme, et desire toujours d'envelopper quelque Troyen dans la nuit du trépas, ou de succomber lui-même en retardant la ruine des Grecs. Il renverse Alcathoüs, fils chéri du noble Æsyète, gendre d'Anchise : il avoit épousé l'aînée des filles de ce héros, Hippodamie, qu'aimoient

avec tendresse et son père et sa mère vénérable. elle surpassoit toutes ses compagnes en beauté, en adresse, et en prudence; aussi fut-elle unie à un héros illustre dans la superbe Troie. Neptune le renverse sous les coups d'Idoménée; il obscurcit les yeux et enchaîne les membres agiles d'Alcathoüs: ce héros ne peut s'enfuir ni se détourner; mais, semblable à une colonne ou à un chêne élevé, il reste immobile. Idoménée le frappe de son javelot; l'arme pénètre la cuirasse d'airain, qui jusqu'alors avoit repoussé la mort; maintenant, déchirée par le fer, elle rend un son lugubre, et le guerrier tombe avec fracas. Le trait est enfoncé dans son cœur palpitant, et la pointe tremble jusqu'à ce que Mars en ait ralenti la fureur: alors Idoménée, triomphant, avec orgueil s'écrie:

« Déiphobe, penses-tu que ce soit assez d'im-
« moler trois de vos guerriers pour un des nôtres?
« Et tu te vantes avec audace! Brave héros, ose
« donc t'opposer à moi, et tu sauras quel est le
« sang de Jupiter. Ce dieu d'abord engendra
« Minos, le protecteur des Crétois; Minos eut
« pour fils l'irréprochable Deucalion; et moi, je
« reçus le jour de Deucalion, afin de régner sur

« un grand peuple dans la fertile Crète. Mes « vaisseaux m'ont conduit sur ces bords pour « être aujourd'hui ta perte, celle de ton père, « et des autres Troyens. »

Ainsi parle Idoménée : Déiphobe balance si, retournant sur ses pas, il implorera le secours de quelque Troyen valeureux, ou s'il tentera seul le combat : enfin, dans sa prudence, il croit plus sage de se rendre auprès d'Énée ; il le trouve debout aux derniers rangs de l'armée, et nourrissant dans son cœur une profonde haine contre Priam, qui ne l'honoroit pas, quoiqu'il fût brave entre tous les guerriers. Déiphobe s'approche et lui tient ce discours :

« Énée, sage conseiller des Troyens, hâte-toi « de secourir ton frère ; s'il te reste encore quel- « que amour pour les tiens, suis-moi, protégeons « le corps d'Alcathoüs, cet époux de ta sœur, « lui qui jadis, dans son palais, prit soin de ton « enfance ; hélas ! il a péri sous les coups de l'il- « lustre Idoménée. »

A ces mots, le cœur du héros est pénétré de douleur ; il marche contre Idoménée, et sent renaître son ardeur pour la guerre. Mais Idoménée ne s'abandonne point à la fuite comme un

jeune enfant; il reste inébranlable: tel, sur les montagnes, un sanglier, se confiant en sa force, attend dans un lieu désert la foule tumultueuse des chasseurs; sur son dos le poil est hérissé, de ses yeux jaillissent des flammes; il aiguise ses dents, impatient de renverser les chiens et les chasseurs: de même, Idoménée ne recule point lorsque s'avance l'impétueux Énée; mais, apercevant ses compagnons, il appelle à grands cris Ascalaphe, Apharée, Déipyre, Mérion, Antiloque, habile dans les combats; et, pour les exciter, il leur dit ces paroles:

« Accourez, mes amis, je suis seul, secourez-
« moi; je redoute Énée, qui se précipite d'un
« pas rapide; il est près de m'atteindre ce héros
« qui dans les batailles extermine nos guerriers:
« il est florissant de jeunesse, et sa force est ter-
« rible. Si nous étions du même âge, bientôt,
« avec le courage qui m'anime, ou il remporteroit la victoire, ou je triompherois. »

A ces mots, tous, animés d'un même esprit, se rangent auprès d'Idoménée, en inclinant les boucliers sur leurs épaules. Énée exhorte aussi ses compagnons, Déiphobe, Pâris, et le divin Agénor, comme lui chefs des Troyens; les sol-

dats accourent en foule. Ainsi, lorsqu'en suivant un belier les brebis s'éloignent du pâturage pour se désaltérer, le pasteur éprouve une douce joie; de même, Énée se réjouit dans son cœur en voyant tous les peuples empressés de marcher sur ses pas.

Autour d'Alcathoüs ils se précipitent en tenant leurs fortes lances; les armures retentissent avec horreur sur la poitrine des guerriers qui se heurtent dans la mêlée: mais deux se distinguent entre tous les autres, le fils d'Anchise et Idoménée; chacun, armé d'un fer cruel, brûle de déchirer le sein de son ennemi. Énée, le premier, jette un trait; Idoménée le voit et évite le javelot d'airain; le dard s'enfonce dans la terre en frémissant, et fut lancé en vain par un bras vigoureux. Idoménée alors frappe OEnomaüs au milieu du corps; la cuirasse est déchirée, et le fer s'attache aux entrailles: le guerrier tombe dans la poudre, et sa main presse la terre. Idoménée retire du cadavre sa longue lance, mais ne peut enlever des épaules les armes éclatantes: il est accablé sous une grêle de traits. Déja ses genoux moins robustes aident mal sa course, soit pour reprendre ses armes, soit pour éviter

celles de l'ennemi; il sait encore, dans les combats, repousser l'heure fatale; mais ses pieds ne peuvent l'emporter aisément hors des batailles. Tandis qu'il s'éloigne avec lenteur, Déiphobe, toujours irrité contre ce héros, lui lance un javelot étincelant; mais il le manque une seconde fois, et atteint Ascalaphe, issu du dieu Mars: l'arme terrible traverse les épaules; Ascalaphe tombe dans la poussière, et ses mains s'attachent à l'arène. Mars, divinité funeste, ignore que son fils a succombé dans cette lutte sanglante. Ce dieu, au sommet de l'Olympe assis dans un nuage d'or, est enchaîné par la volonté de Jupiter: là, reposent aussi les autres immortels; tous s'abstiennent de participer à ces combats.

Cependant les guerriers s'attaquent avec furie près du corps d'Ascalaphe: à l'instant où Déiphobe lui ravissoit le casque étincelant, il est frappé au bras par le javelot de l'intrépide Mérion; le casque, échappé de ses mains, tombe en résonnant sur la terre. Mérion s'élance de nouveau, semblable à un vautour, arrache du bras le fort javelot, et se retire dans la foule de ses compagnons. Polite, frère de Déiphobe,

jette ses bras autour de lui, l'enlève à la guerre cruelle, et le conduit jusqu'à ses coursiers. Ils étoient placés derrière les rangs, avec l'écuyer et le char magnifique. Bientôt ils emportent vers la ville ce héros, qui pousse de profonds soupirs, accablé par la douleur; le sang coule abondamment de sa blessure encore récente.

Tous combattoient avec courage, et de toutes parts s'élèvent de vives clameurs. Énée attaque le fils de Calétor, Apharée, qui marchoit contre lui; il le frappe à la gorge; la tête s'incline; le casque, avec le bouclier, la suivent, et la mort fatale enveloppe de ses ombres le fils de Calétor. Antiloque aperçoit Thoas qui fuyoit; il s'élance avec fureur, l'atteint, et lui coupe la veine qui s'étend depuis le dos jusqu'à la tête; il la coupe tout entière. Ce guerrier tombe renversé sur le sable, en étendant les mains vers ses compagnons fidèles. Antiloque se précipite en regardant tout autour de lui, et arrache l'armure des épaules de Thoas. Les Troyens alors accourent en foule, frappent de près le large bouclier d'Antiloque; mais ils ne peuvent avec le tranchant de l'airain effleurer la peau délicate de

ce héros : le puissant Neptune protégeoit le fils de Nestor contre cette multitude de traits. Antiloque ne s'éloigne point des combats ; il est inébranlable au milieu des ennemis : mais sa lance ne reste pas oisive ; l'agitant sans cesse, il médite s'il l'enverra au loin, ou s'il fondra sur la troupe qui l'environne.

Adamas, fils d'Asius, le voit dans la mêlée, s'approche de lui, et, de sa pique acérée, frappe le milieu du bouclier. Neptune émousse la pointe d'airain ; ce dieu protégeoit les jours d'Antiloque : la moitié du dard, comme un pieu durci par la flamme, reste engagée dans le bouclier ; l'autre moitié tombe à terre. Aussitôt le fils d'Asius se retire parmi ses compagnons pour éviter le trépas. Comme il s'échappoit, Mérion l'aperçoit, et lui enfonce sa redoutable lance dans le nombril, endroit où les blessures de Mars sont funestes aux mortels : c'est là que pénètre la lance. Adamas, en palpitant, tombe sur ce fer. Tel un taureau que des laboureurs conduisent à travers les montagnes se débat avec violence dans les liens qui l'enchaînent ; tel s'agitoit le héros blessé ; mais il ne lutta que peu d'instants : le brave Mérion s'approche,

retire la lance d'airain, et une ombre épaisse couvre les yeux d'Adamas.

Hélénus, armé d'un glaive de Thrace, s'approche de Déipyre, le frappe à la tempe, et du coup partage le casque. L'armure brisée tombe à terre, et roule jusqu'aux pieds des soldats. Aussitôt l'un des Grecs la relève, et une sombre nuit obscurcit les regards de Déipyre.

Une vive douleur s'empare alors du valeureux Ménélas; il marche contre le roi Hélénus, en agitant une longue javeline, tandis que ce héros courboit son arc flexible. Tous deux à-la-fois se précipitent, impatients de frapper, l'un avec son javelot, l'autre avec sa flèche légère. Le fils de Priam atteint la cuirasse de Ménélas; mais la flèche rebondit sur l'airain, comme, dans une aire spacieuse, les pois et les noires fèves jaillissent du large van au souffle retentissant du zéphyr et aux secousses du vanneur. Ainsi repoussé de la cuirasse du glorieux Ménélas, le trait vole, et va tomber au loin. Alors Atride frappe la main armée de l'arc étincelant; et le javelot d'airain la fixe à l'arc qu'elle tient. Hélénus se réfugie au milieu des siens pour éviter la mort; sa main pendante traînoit avec effort

le pesant javelot que le magnanime Agénor s'empresse d'arracher ; puis il lie la main avec une fronde tissue de la laine des brebis, et que portoit le serviteur de ce roi.

Pisandre marche contre le vaillant fils d'Atrée; un cruel destin l'entraîne; et, vaincu par toi, ô Ménélas, il trouvera la mort dans ces combats sanglants. Tous les deux s'avancent : à peine se sont-ils rapprochés qu'Atride lance avec force un trait qui s'égare. Pisandre frappe le bouclier de Ménélas ; mais il ne peut percer l'airain : l'épais bouclier résiste, et la pointe du dard est brisée. Pourtant il se flattoit déja de la victoire; mais Atride tire son épée enrichie de clous d'argent, et fond sur son ennemi. Pisandre, protégé par le bouclier, saisit alors sa hache étincelante, dont le manche allongé étoit une branche d'olivier polie avec soin. Ils s'attaquent en même temps. Pisandre atteint le sommet du casque touffu, près de l'aigrette ondoyante; et Ménélas frappe, à l'extrémité du nez, le front de ce guerrier impétueux : l'os est fracassé, les yeux roulent dans la poussière ensanglantée ; lui-même enfin chancelle et tombe. Atride alors presse du talon la poitrine du vaincu, le dé-

pouille de ses armes, et, triomphant, il s'écrie:

« C'est ainsi que tous vous abandonnerez « les vaisseaux des Grecs belliqueux, ô Troyens « parjures et insatiables de discordes funestes! « Il n'est point d'affront ni d'outrage que vous « ne m'ayez réservé, hommes impies! Vous n'a- « vez pas craint la redoutable colère du maître « de la foudre, de Jupiter hospitalier, ce dieu « qui sans doute renversera votre cité superbe! « Sans avoir reçu de moi aucune injure, vous « avez enlevé mes trésors et ma jeune épouse, qui « vous accueillit avec amitié: maintenant vous « desirez avec ardeur lancer sur nos forts vais- « seaux un feu dévorant, exterminer tous les « héros de la Grèce; mais, quel que soit votre « courage, vous serez repoussés dans les ba- « tailles. Puissant Jupiter, toi qui, dit-on, l'em- « portes en sagesse et sur les hommes et sur les « dieux; toi, l'auteur de toutes choses; quoi! « tu souris à ces pervers, à ces Troyens qui ne « respirent que les forfaits, qui ne peuvent se « rassasier de meurtre et de carnage! Tout enfin « amène la satiété; et le sommeil, et l'amour, et « les douces chansons, et les nobles chœurs des

« danses, bien plus desirables que la guerre ;
« mais les Troyens sont insatiables de com-
« bats. »

En achevant ces mots, le grand Ménélas enlève les dépouilles sanglantes, les remet à ses compagnons, et court se mêler aux guerriers des premiers rangs. C'étoit en ce moment que le fils du roi Pylæmènes, Harpalion, s'élançoit dans les batailles. Il suivit son père bien aimé à la guerre d'Ilion ; mais il ne revit plus les champs paternels. Il s'approche, frappe de sa lance le bouclier d'Atride, et ne peut rompre l'airain ; alors, se réfugiant parmi ses soldats pour éviter la mort, il regarde avec inquiétude, de peur qu'un trait ennemi n'atteigne son corps. Mérion le voit fuir, lui jette un javelot, et l'atteint à la hanche droite ; le dard pénètre au-dessus de l'os jusque dans les entrailles : Harpalion tombe entre les bras de ses compagnons chéris en exhalant le dernier soupir, et, comme un ver, il reste étendu sur la poudre. Le sang noir qui coule de sa blessure inonde la terre. Bientôt les vaillants Paphlagoniens s'empressent autour de lui ; ils le placent sur un char, et le conduisent tristement dans les murs sacrés d'Ilion : son père

marchoit avec eux en répandant des larmes. Hélas! la mort de son fils restera sans vengeance.

Pâris éprouve une vive colère du trépas d'Harpalion, qui jadis lui donna l'hospitalité dans le pays des nombreux Paphlagoniens; enflammé de courroux, il lance une flèche à la pointe d'airain. Parmi les Grecs étoit un homme riche et vaillant, Euchénor, fils du devin Polyide; il habitoit Corinthe; et, quand il monta sur son navire, il n'ignoroit pas sa fatale destinée. Le vieillard Polyide lui disoit souvent ou qu'il périroit d'un mal affreux près de ses foyers, ou que devant la flotte des Grecs il seroit terrassé par les Troyens. Euchénor partit, pour éviter de payer aux Grecs un fort tribut, et pour échapper à une maladie cruelle; douleurs que son âme n'auroit pu soutenir. Le trait de Pâris l'atteignit au-dessous de l'oreille: aussitôt ses forces l'abandonnent, et il tombe enveloppé d'épaisses ténèbres.

Ainsi combattoient les deux armées, semblables à la flamme dévorante. Hector, chéri de Jupiter, ignoroit qu'à la gauche des navires ses peuples périssoient, vaincus par les Argiens.

Déja la victoire se déclare pour les Grecs, tant Neptune élevoit leur courage et les animoit de sa force divine. Hector étoit encore aux lieux où, franchissant les portes et les remparts, il avoit rompu les profondes phalanges hérissées de boucliers; à l'endroit où les vaisseaux d'Ajax et de Protésilas furent traînés sur le rivage de la mer écumeuse; où les murailles étoient le moins élevées; où enfin les fantassins et les cavaliers se livroient à toute la fureur des combats.

Là aussi étoient les Béotiens, les Ioniens, vêtus de longues tuniques; les peuples de Locre, de Phthie, et les illustres Épéens. Tous s'opposent au héros qui s'élance sur leurs navires, et ne peuvent repousser loin d'eux ce guerrier semblable à la foudre, le divin Hector. Aux premiers rangs est l'élite des Athéniens, commandés par le fils de Pétéus, Ménesthée, que secondent Phéidas, Stichius, et le vaillant Bias; les capitaines des Épéens sont Mégès, issu de Phylée; Amphion, et Dracius. Ceux des peuples de Phthie sont Médon et le belliqueux Podarcès; Médon, fils illégitime d'Oïlée et frère d'Ajax: il avoit quitté sa patrie, et habitoit Phylace de-

puis le jour où il tua le frère d'Ériopis, épouse d'Oïlée. Podarcès étoit le fils d'Iphiclus, de la race des Phylacides : ces deux chefs commandent aux peuples de Phthie, et combattent avec les Béotiens pour défendre leurs vaisseaux.

Ajax, fils d'Oïlée, est auprès d'Ajax, fils de Télamon; il ne le quitte jamais. Tels, dans les guérets fertiles, deux taureaux traînent avec la même ardeur une pesante charrue; de leurs fronts armés de cornes découle une abondante sueur : seulement séparés par le joug brillant, ils tracent un profond sillon, et déchirent le sein de la terre. Ainsi rapprochés s'avancent les deux Ajax. De nombreux et vaillants soldats entourent le fils de Télamon; ils reçoivent son bouclier, lorsque ses membres sont brisés de fatigues ou baignés de sueur. Mais les Locriens n'accompagnent pas le fils d'Oïlée : ces peuples sont inhabiles à combattre de pied ferme; ils n'ont point de casques d'airain ombragés d'une épaisse crinière, et ne portent ni le bouclier arrondi, ni la lance de frêne; ils sont venus devant Ilion se confiant en leurs arcs, en leurs frondes tissues de laine; et leurs traits nombreux disper-

sent les phalanges troyennes. Ainsi, tandis que les soldats du fils de Télamon, revêtus d'armes éclatantes, marchent en avant, attaquent les ennemis et même le vaillant Hector, ceux du fils d'Oïlée se cachent derrière les bataillons et lancent des traits nombreux. Déja les Troyens sont près d'oublier leur courage, tant ils sont troublés par ces flèches.

Dans cet affreux tumulte, les Troyens auroient fui jusque dans Ilion, loin des tentes et des vaisseaux, si Polydamas, en s'approchant, n'eût dit au terrible Hector :

« Hector, guerrier rebelle à nos avis, quoi!
« parcequ'un dieu t'instruisit dans les travaux
« de la guerre, penses-tu l'emporter sur nous
« dans les conseils ? Cependant tu ne peux seul
« réunir tous les avantages : les dieux à l'un
« accordèrent la valeur ; à l'autre, l'art de la
« danse ; à l'autre, celui de la lyre ou du chant ;
« un autre enfin reçoit du puissant Jupiter
« l'esprit de sagesse : les peuples en recueillent
« les fruits ; ses conseils conservent les villes, et
« lui-même jouit de sa prudence. Je dirai donc
« ce que je crois préférable : de toutes parts
« tu es environné des feux de la guerre ; les ma-

« gnanimes Troyens, après avoir franchi ces « remparts, ou s'enfuient avec leurs armes, ou, « dispersés devant les navires, luttent en petit « nombre contre une multitude d'ennemis. « Cesse donc un instant le combat; rassemble, « appelle ici tous les chefs, et délibérons à la « hâte, ou de fondre sur les vaisseaux, si un « dieu nous en donne la force, ou d'éloigner « des navires nos phalanges encore entières. Je « crains que les Grecs ne nous fassent payer « chèrement la perte qu'ils éprouvèrent hier. « Parmi eux est un héros avide de carnage, et « je pense qu'il ne s'éloignera pas long-temps « des batailles. »

Ainsi parle Polydamas. Ce conseil prudent plaît au vaillant Hector; soudain il s'élance de son char, saute à terre, et fait entendre ces paroles:

« Polydamas, retiens ici tous nos chefs; je « vais les convoquer, m'opposer à l'ennemi, et « je reviendrai près de toi quand j'aurai donné « mes ordres. »

A ces mots, il s'éloigne, jette de grands cris, et paroît au milieu des Troyens et des alliés comme une montagne couverte de neige. A sa

voix, les chefs arrivent auprès de Polydamas, noble fils de Panthoüs. Hector cherche dans les rangs avancés où il pourra découvrir Déiphobe, Hélénus, roi plein de force; Adamas, fils d'Asius; et Asius, fils d'Hyrtace: il trouve les uns morts, les autres expirants. Ceux-ci devant la flotte ont perdu la vie sous les coups des Argiens; ceux-là ont été blessés par le javelot ou la lance en attaquant les murs. A la gauche de cette bataille déplorable, il rencontre l'époux de la blonde Hélène, Pâris, qui exhortoit ses soldats à combattre; il s'approche, et lui adresse ces paroles amères:

« Funeste Pâris, homme vain de ta beauté,
« guerrier efféminé, vil séducteur, où sont Déi-
« phobe, et le vaillant roi Hélénus, et Adamas,
« fils d'Asius; et Asius, fils d'Hyrtace? où est
« Othryonée? Aujourd'hui tout Ilion se préci-
« pite de son faîte; aujourd'hui ta perte est cer-
« taine. »

« Cher Hector, lui répond le beau Pâris, tu
« m'accuses, et je suis innocent. Je ne montrai
« jamais tant d'ardeur pour la guerre, et ma
« mère, en me donnant le jour, n'enfanta point
« un lâche. Depuis que tu as conduit nos vail-

« lants soldats contre les vaisseaux, depuis cet « instant nous avons combattu sans relâche les « enfants de Danaüs. Toutefois les capitaines « que tu demandes ont péri ; seulement Déi- « phobe et le vaillant roi Hélénus se sont re- « tirés : tous deux ont été blessés à la main par « de longues lances, et le fils de Saturne les a « garantis de la mort. Mais conduis-nous main- « tenant où t'appelle ton cœur audacieux ; nous « sommes impatients de te suivre. Non, sans « doute, tant qu'il nous restera quelque force, « nous ne manquerons pas de courage ; mais, « au-delà de son pouvoir, nul ne peut com- « battre, quelle que soit sa vaillance. »

En parlant ainsi, Pâris a fléchi l'âme de son frère. Tous deux s'élancent au sein du tumulte et des batailles, où se trouvoient déja Cébrion, le noble Polydamas, Phalcès, Orthaion, Polyphète, beau comme un dieu, Palmys, Ascagne, et Morys, le fils d'Hyppotion. Ces guerriers, remplaçant d'autres guerriers, étoient venus, le jour précédent, de la féconde Ascanie, et maintenant Jupiter les excite à combattre : ils s'avancent, semblables à un tourbillon de vent impétueux qui, se précipitant sur la terre du

sein de la foudre, se mêle à l'océan avec un bruit terrible; alors les flots bouillonnants de la mer mugissante, enflés et blanchissants d'écume, se poussent et se succèdent sans cesse. Ainsi, brillants d'airain, les Troyens se pressent et marchent sur les pas de leurs chefs. Hector les précède, pareil au farouche Mars; il tient devant lui son large bouclier, revêtu de peaux épaisses, et recouvert de lames d'airain; sur sa tête resplendit un casque étincelant: il porte ses regards de tous côtés autour des phalanges ennemies; et, s'avançant, garanti par son bouclier, il espère les mettre en fuite. Mais il ne trouble point l'âme courageuse des Grecs. Ajax, le premier, marchant à grands pas, défie Hector par ces paroles:

« Brave héros, dit-il, approche donc: pour-
« quoi vouloir effrayer ainsi les Argiens? Nous
« ne sommes point inhabiles dans les combats;
« mais aujourd'hui les Grecs succombent sous
« le terrible fouet de Jupiter. Dans ton audace,
« tu espères ravager nos vaisseaux; mais nos
« bras vous repousseront; et, avant de nous
« vaincre, votre ville superbe sera prise et ra-
« vagée par nos mains. Je te le prédis, le jour

« n'est pas éloigné où, fuyant toi-même, tu de-
« manderas à Jupiter et à tous les dieux que tes
« superbes chevaux soient plus vites que l'éper-
« vier, et te ramènent dans Ilion, en agitant la
« poussière à travers la plaine. »

Tandis qu'il parloit, un aigle au vol élevé plane à sa droite. Toute l'armée des Grecs jette un cri de joie à cet heureux présage; et l'illustre Hector lui répond aussitôt :

« Ajax, guerrier orgueilleux et insensé, qu'o-
« ses-tu dire? Plût aux dieux que, fils du puis-
« sant Jupiter et de l'auguste Junon, je fusse
« certain d'être immortel, d'être honoré à l'égal
« de Minerve ou d'Apollon, comme il est sûr
« que ce jour sera funeste aux Argiens! Toi-
« même tu périras avec eux, si tu oses affronter
« ma lance redoutable; elle déchirera ta peau
« délicate, et ton cadavre sera pour les chiens
« et les vautours une abondante pâture devant
« les navires d'Argos. »

Il dit, et s'élance à la tête de ses guerriers. Ils le suivent en poussant de grands cris, qui sont répétés par les soldats des derniers rangs. Les Grecs font entendre aussi leurs voix formidables: ils n'ont point oublié leur courage; mais, iné-

branlables, ils s'opposent au choc des valeureux Troyens. Les clameurs des peuples s'élèvent jusque dans les cieux au sein des demeures brillantes de Jupiter.

FIN DU TREIZIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT QUATORZIÈME.

NESTOR, qui dans sa tente savouroit un doux breuvage, entendit ces clameurs; aussitôt il adresse ces paroles au fils d'Esculape:

« O divin Machaon, quel sera désormais « notre sort? Déja, près des vaisseaux, re- « doublent les cris d'une vaillante jeunesse. « Cependant reste assis dans ma tente; que ce « vin bienfaisant te désaltère jusqu'à ce que la « blonde Hécamède ait échauffé le bain où tu « enlèveras le sang de tes blessures: moi, je vais « monter sur un tertre afin de tout découvrir. »

A ces mots, il prend dans sa tente le riche et brillant bouclier de son fils Trasymède, écuyer

habile, qui lui-même s'étoit armé du bouclier de son père; il saisit une forte lance terminée par une pointe d'airain; et, s'arrêtant hors de sa tente, il voit, quel spectacle de douleur! les Grecs dispersés, que poursuivent les superbes Troyens; il voit aussi les remparts abattus. Lorsque le vaste océan noircit ses ondes silencieuses, dans l'attente des vents rapides et sonores, ses flots semblent suspendus, jusqu'au moment où le souffle de Jupiter se précipite pour les bouleverser. Tel Nestor reste en suspens, et délibère au fond de son âme s'il ira dans la foule parmi les Grecs valeureux, ou près d'Agamemnon, roi des peuples. Ce héros prudent pense qu'il est préférable de se rendre auprès d'Atride: cependant les deux armées s'égorgeoient à l'envi, et, autour de la poitrine des guerriers, l'airain terrible retentissoit sous les coups des glaives et des lances aiguës.

Au-devant de Nestor accourent les rois enfants de Jupiter; tous ceux que le fer a blessés sortent de leurs vaisseaux, et Diomède, et Ulysse, et Agamemnon, fils d'Atrée: loin des combats ils avoient placé leurs navires sur les bords de la mer blanchissante. Ceux qui abordèrent les

premiers furent traînés jusque dans la plaine, et, devant les poupes, on éleva de fortes murailles, car le rivage, quoique vaste, ne pouvoit contenir tous les navires, le camp eût été trop resserré: ils rangèrent donc les vaisseaux sur plusieurs lignes, et remplirent tout l'espace qu'embrassent les deux promontoires. Ces chefs, impatients de revoir la guerre et les combats, s'avançoient appuyés sur leurs lances, le cœur consumé de tristesse; le vieux Nestor les aborde et répand dans leur âme un nouveau trouble: alors le puissant Agamemnon lui parle en ces mots:

« Nestor, fils de Nélée, toi, la gloire des « Grecs, pourquoi abandonner la guerre cruelle, « et venir en ces lieux? Ah! combien je redoute « que le terrible Hector n'accomplisse la pro- « messe qu'il a faite aux Troyens assemblés, de « ne point retourner dans Ilion avant d'avoir « brûlé la flotte et exterminé nos soldats: c'est « ainsi qu'il parloit; maintenant il exécute ses « desseins. Grands dieux! tous les Grecs, ainsi « qu'Achille, nourrissent donc dans leur cœur « une violente haine contre moi, puisqu'ils re- « fusent de combattre même sur les poupes de « nos navires. »

« Hélas! répond le sage Nestor, nos malheurs « sont certains, et le formidable Jupiter lui- « même ne peut pas faire qu'il en soit autrement. « Ils sont détruits ces murs que nous avions élevés « pour être le rempart invincible et de notre « flotte et de nos bataillons. Déja les Troyens, de- « vant nos vaisseaux, nous livrent un combat fu- « rieux et sans relâche. Vous ne sauriez décou- « vrir, même en considérant avec attention, de « quel côté succombent en plus grand nombre « les Grecs éperdus, tant ils périssent en foule, « tant un affreux tumulte retentit dans les airs. « Mais délibérons, et voyons si, dans de tels « malheurs, il est encore quelque conseil salu- « taire: toutefois je ne vous exhorte point à re- « tourner dans les batailles; le héros blessé doit « s'abstenir de combattre. »

« O Nestor, reprend aussitôt le roi Agamem- « non, puisque déja les ennemis nous attaquent « devant les poupes de nos navires, puisqu'ils « ne sont plus d'aucun secours les murs et les « fossés qui nous coûtèrent tant de travaux, es- « pérant au fond du cœur qu'ils seroient pour « nous et pour notre flotte un rempart invin- « cible, n'en doutons pas, le grand Jupiter de-

« sire que, loin d'Argos, les Grecs expirent ici
« sans honneur. J'avois cru que ce dieu seroit
« secourable aux enfants de Danaüs; mais, je le
« vois maintenant, pour combler de gloire les
« Troyens à l'égal même des immortels, il en-
« chaîne nos bras et notre valeur. Vous tous;
« obéissez donc à ma voix, tirons les navires qui
« sont les plus rapprochés de la mer, et traînons-
« les sur le vaste océan: là, nous les tiendrons
« avec des ancres, jusqu'à ce que vienne la nuit
« tranquille; peut-être alors les Troyens cesse-
« ront de combattre, et nous pourrons entraîner
« tous les vaisseaux. Il n'est point honteux de
« fuir, même durant la nuit, et il vaut mieux;
« en fuyant, échapper à la ruine que d'être fait
« captif. »

Alors le sage Ulysse, tournant sur lui des regards pleins de courroux:

« Atride, dit-il, quelle parole s'est échappée
« de tes lèvres? Ah! que n'es-tu le chef d'une
« armée sans courage, au lieu de nous comman-
« der, nous à qui Jupiter donna d'accomplir des
« faits glorieux, et dans notre adolescence, et
« dans la vieillesse, jusqu'à ce que nous péris-
« sions tous? Veux-tu donc abandonner cette

« ville des Troyens, qui déja nous a coûté tant
« de maux ? Mais garde le silence, qu'aucun
« des Grecs n'entende ces mots, qui jamais
« n'auroient dû sortir de la bouche d'un héros
« prudent, décoré du sceptre, et chef de sol-
« dats aussi nombreux que les Argiens auxquels
« tu commandes. Oui, je blâme ouvertement tes
« discours, toi qui ordonnes, en cet instant de
« tumulte et de carnage, de lancer nos forts vais-
« seaux à la mer : c'est là ce que les Troyens de-
« sirent le plus, quoiqu'ils soient vainqueurs :
« ce seroit précipiter notre affreuse ruine. Les
« Grecs ne pourront soutenir le combat dès que
« nos navires seront traînés sur les flots ; ils ne
« verront alors que la fuite, ils abandonneront la
« victoire ; et tes avis nous auront perdus, prince
« des peuples. »

« O Ulysse, répond le puissant Agamemnon,
« tes vifs reproches ont touché mon cœur. Non,
« je ne veux point engager les fils des Grecs à
« lancer malgré eux leurs forts navires sur les
« ondes. Mais puisse maintenant un jeune guer-
« rier ou un vieillard nous donner un meilleur
« avis, il me comblera de joie ! »

Le brave Diomède s'avance, et leur dit aussitôt :

« Ce guerrier, le voici ; vous ne le chercherez « pas long-temps ; mais veuillez m'obéir, et ne « vous irritez point parceque je suis plus jeune « que vous. Je puis me glorifier de mon origine: « mon père fut Tydée ; la terre qui le couvre « s'élève aujourd'hui devant Thèbes. Des trois « illustres fils de Porthée, Agrius, Mélas, et le « vaillant OEnéus, celui-ci, père de Tydée, « l'emportoit, par sa valeur, sur ses deux frères; « ils habitoient Pleurone et la haute Calydon ; « c'est là aussi qu'OEnéus fixa son séjour. Mais « Tydée, mon père, après de longs voyages, « choisit Argos pour sa demeure. Ainsi le vou- « lurent Jupiter et tous les autres dieux. Il épousa « une des filles d'Adraste, et habita une maison « remplie d'opulence ; il possédoit d'abondantes « moissons, des arbres chargés de fruits crois- « soient dans ses vergers, et dans ses champs « paissoient de nombreux troupeaux. Il excel- « loit sur tous les autres Grecs par sa force à « manier la lance. Sans doute vous avez entendu « ces récits, et vous savez que je dis la vérité. « Puisque vous reconnoissez mon illustre et « noble origine, ne méprisez pas les avis que « je veux vous donner. Retournons au combat,

« quoique nous soyons blessés ; la nécessité « l'exige : nous-mêmes reparoissons encore dans « les batailles, mais hors de la portée des « traits, pour ne pas ajouter à nos blessures « des blessures nouvelles. Là, du moins, nous « exhorterons les autres guerriers qui, par « indolence, ou se retirent, ou refusent de com- « battre. »

Il dit : tous les chefs qui l'ont entendu lui obéissent ; ils marchent, et à leur tête s'avance Agamemnon, roi des hommes. Cependant le puissant Neptune ne laisse point échapper cette occasion favorable ; il arrive près de ces chefs sous les traits d'un vieux guerrier ; il prend la main droite d'Agamemnon, fils d'Atrée, et lui dit :

« Atride, c'est maintenant que, dans son cœur « cruel, Achille tressaille de joie en voyant le « carnage et la déroute des Grecs. Le malheu- « reux n'a point d'entrailles, non, il n'en a plus. « Ah ! puisse-t-il périr ! puisse un dieu le couvrir « d'ignominie ! Mais toi, Agamemnon, tous les « immortels ne te poursuivent point dans leur « colère ; bientôt les rois et les chefs des Troyens « feront voler la poussière dans cette vaste plaine ;

« bientôt tu les verras fuyant vers Ilion, loin de « tes tentes et de tes vaisseaux. »

A ces mots, il jette un grand cri, et s'élance dans la plaine. Comme dans un combat retentissent les clameurs de neuf et dix mille guerriers livrés à toutes les fureurs de Mars, telle du sein de Neptune s'échappe une voix formidable; elle répand dans le cœur des Argiens la force et l'ardeur insatiable des batailles.

En ce moment, Junon, qui repose sur un trône d'or, jette les yeux sur la terre du haut de l'Olympe : aussitôt elle reconnoît son frère, plein d'ardeur au sein des combats glorieux, et se réjouit dans son cœur. Mais elle aperçoit aussi sur les sommets de l'Ida, source d'abondantes fontaines, Jupiter, divinité funeste à ses desseins. Alors l'auguste Junon médite comment elle séduira l'esprit du dieu armé de l'égide : le parti qui lui semble préférable est de se rendre sur l'Ida dans tout l'éclat de sa parure; peut-être Jupiter desirera-t-il s'unir d'amour avec sa belle épouse; peut-être alors le doux et paisible sommeil répandu sur ses paupières endormira-t-il aussi sa sagesse et sa prévoyance. Soudain elle vole à l'appartement que lui avoit construit

Vulcain, son fils bien aimé, et dont les portes solides étoient retenues par une serrure secrète qu'aucune autre divinité ne pouvoit ouvrir. Dès qu'elle est entrée, la déesse referme les portes brillantes : d'abord, avec l'ambrosie, elle enlève de son corps divin jusqu'à la plus légère poussière, se parfume d'une huile douce et céleste, essence odorante qui, exhalée dans les riches palais de Jupiter, remplit la terre et les cieux d'une vapeur suave. Après avoir répandu ces parfums, elle peigne ses cheveux, et de ses mains forme des tresses éblouissantes et embaumées qui retombent de sa tête immortelle : elle revêt ensuite une robe magnifique, tissue avec un art merveilleux par Minerve elle-même, et que cette déesse embellit des broderies les plus variées. Junon la fixe sur sa poitrine avec des agrafes d'or, s'entoure d'une ceinture ornée de nombreuses franges, et attache à ses oreilles, qu'une main habile a percées, des anneaux superbes, enrichis de trois diamants. La déesse brille de mille graces. Ensuite elle couvre sa tête d'un voile qui vient d'être achevé, et dont la blancheur a l'éclat du soleil; enfin elle lie à ses pieds délicats une chaussure élégante. A peine

Junon a-t-elle achevé sa parure, qu'elle abandonne sa retraite, court appeler Vénus, et, loin des autres divinités, elle lui parle en ces mots :

« Voudrez-vous m'accorder, ô ma fille chérie, « ce que je vais vous demander? ou bien, irritée « contre moi, me le refuserez-vous, parceque je « protége les Grecs, tandis que vous favorisez « les Troyens? »

Vénus, la fille du puissant Jupiter, lui répond aussitôt :

« O Junon, déesse auguste, fille du grand « Saturne, dites-moi quelle est votre pensée; « tout mon desir est d'accomplir vos vœux, si « je le puis, si même leur accomplissement est « possible. »

« Accordez-moi, lui dit l'artificieuse Junon, « cet amour, ce desir par qui vous soumettez et « les immortels et les foibles humains. Je vais « aux extrémités du monde visiter l'Océan, père « des dieux, et notre mère Thétis. Ce sont eux « qui me nourrirent et m'élevèrent dans leur « palais, m'ayant reçue de Rhéa, lorsque le for- « midable Jupiter précipita Saturne dans les « abymes de la terre et de la mer inféconde : « j'irai les voir pour terminer leurs discordes

« cruelles ; depuis long-temps ils s'abstiennent
« d'hyménée et d'amour ; la colère a subjugué
« leur âme : si par mes paroles je puis fléchir
« leur courroux, si je parviens à les réunir dans
« le lit nuptial, je leur serai pour toujours éga-
« lement chère et respectable. »

Vénus, au doux sourire, lui répond aussitôt :

« Il seroit injuste, il seroit même odieux de
« me refuser à vos desirs, ô vous qui reposez
« entre les bras de Jupiter ! »

Aussitôt elle détache de son sein une riche ceinture ornée de broderies : là, sont réunis tous les charmes séducteurs, l'amour, le desir, les doux entretiens, et les discours flatteurs qui captivent même l'âme prudente des sages ; Vénus la remet aux mains de la déesse, et lui dit :

« Recevez cette brillante ceinture, et cachez-
« la dans votre sein ; elle renferme tout ce qui
« peut séduire. Je ne pense pas maintenant que
« vous retourniez dans l'Olympe sans avoir ac-
« compli ce que desire votre cœur. »

A ces mots, l'auguste Junon sourit ; joyeuse, elle cache le merveilleux tissu dans son sein ; et la belle Vénus rentre dans le palais de Jupiter.

La reine des dieux s'élance du faîte de l'Olympe,

franchit les monts de Piérie, l'Émathie aux campagnes riantes, traverse les sommets escarpés et les montagnes couvertes de neige des Thraces belliqueux; ses pieds ne touchent pas la terre : des hauteurs de l'Athos elle descend dans la mer orageuse, et arrive à Lemnos, ville du divin Thoas. Là, elle s'approche du Sommeil, frère de la Mort, le prend par la main, le nomme, et lui parle en ces mots :

« Sommeil, roi des dieux et des hommes, si « jamais tu écoutas mes ordres, c'est aujour- « d'hui sur-tout qu'il faut m'obéir; je t'en gar- « derai une reconnoissance éternelle. Ferme les « yeux clairvoyants de Jupiter dès que je me « serai unie d'amour à lui. Je te donnerai de « riches présents, un trône magnifique d'un or « incorruptible : c'est mon fils, le boiteux Vul- « cain, qui l'a fait et poli soigneusement ; au- « dessous il placera une riche escabelle pour « reposer mollement tes pieds durant les fes- « tins. »

« O Junon, déesse vénérable, fille du grand « Saturne, lui répondit le doux Sommeil, il me « seroit facile d'assoupir toute autre divinité, « même les flots du rapide Océan, à qui tous

« nous devons la naissance; mais je n'appro-
« cherai point du fils de Saturne, et ne l'assou-
« pirai jamais, s'il ne l'ordonne lui-même. Ce
« dieu m'a rendu prudent depuis que j'exécutai
« vos ordres, le jour où le magnanime fils de
« Jupiter voguoit loin d'Ilion, après avoir ra-
« vagé la ville des Troyens. J'enveloppai de mes
« douces vapeurs l'âme de Jupiter, armé de l'é-
« gide; alors, méditant dans votre âme la perte
« de son fils, vous excitâtes sur les vagues le
« souffle des vents impétueux, et entraînâtes le
« héros vers la superbe Cos, loin de tous ses
« amis. A son réveil, Jupiter en courroux pour-
« suivoit tous les dieux dans l'Olympe; moi,
« sur-tout, il me cherchoit de toutes parts, et,
« sans doute, il m'auroit précipité du ciel dans
« l'abyme des mers, si la Nuit, reine des dieux
« et des hommes, ne m'eût sauvé du péril. Ju-
« piter s'apaisa malgré sa fureur, craignant d'ir-
« riter la Nuit, aux ailes rapides. Maintenant
« donc, ô déesse, ne me forcez point d'accom-
« plir une entreprise aussi périlleuse. »

« Sommeil, reprend aussitôt la belle Junon,
« pourquoi de telles pensées troublent-elles ton
« âme? Crois-tu que le redoutable Jupiter fa-

« vorise les Troyens comme il favorisa Hercule
« son fils? Viens, je t'accorderai en mariage la
« plus jeune des Graces, et tu nommeras ton
« épouse, Pasithée, pour qui tu soupires tous les
« jours. »

A ce discours, le Sommeil tressaille de joie et répond par ces paroles :

« Jurez donc maintenant par les eaux invio-
« lables du Styx ; d'une main touchez la terre
« fertile, et de l'autre la mer blanchissante, et
« qu'autour de Saturne tous les dieux infernaux
« nous soient témoins que vous m'accorderez la
« plus belle des Graces, Pasithée, pour qui je
« soupire tous les jours. »

A l'instant, Junon, aux bras d'albâtre, jure, sans hésiter, comme il le desire, et elle nomme tous les dieux infernaux, que nous appelons Titans. Quand le serment fut accompli, tous les deux quittent le pays d'Imbre et de Lemnos, et, enveloppés dans un nuage, traversent rapidement les airs. Ils arrivent bientôt vers l'Ida, source d'abondantes fontaines ; à Lectos ils quittent la surface des ondes pour traverser les terres, et sous leurs pieds se balancent les forêts majestueuses. Le Sommeil s'arrête avant d'être aperçu

par Jupiter; il s'élance sur un sapin élevé, qui, croissant sur les sommets de l'Ida, portoit sa tête jusqu'aux nues : caché sous l'épais feuillage des branches, il s'assied, semblable à cet oiseau mélodieux des montagnes, appelé Chalcis par les dieux, et Cymindis par les hommes.

Alors Junon monte rapidement sur la cime du Gargare, sommet le plus élevé de l'Ida ; Jupiter, roi des sombres nuages, l'aperçoit : dès qu'il l'a vue un vif desir s'est emparé de son âme prudente, comme au jour où, pour la première fois, ils s'unirent dans des embrassements mutuels, en se dérobant aux regards de leurs parents chéris. Aussitôt il s'approche de son épouse, et lui parle en ces mots :

« Junon, où donc allez-vous ainsi loin de l'O-
« lympe ? je ne vois ni vos coursiers, ni le char
« où vous avez coutume de monter. »

L'artificieuse Junon lui répondit :

« Je vais aux extrémités de la terre visiter l'O-
« céan, père des dieux, et notre mère Thétis :
« ce sont eux qui me nourrirent et m'élevèrent
« dans leurs palais ; j'irai les voir pour terminer
« leurs discordes cruelles : depuis long-temps
« ils s'abstiennent d'hyménée et d'amour ; la co-

« lère a subjugué leur âme. J'ai laissé au pied du
« mont Ida les coursiers qui m'emportent à tra-
« vers les terres et les ondes ; c'est à cause de
« vous que, loin de l'Olympe, je viens en ces
« lieux ; j'ai craint d'allumer votre courroux si
« je me rendois sans votre aveu dans les profonds
« abymes de l'océan. »

« O Junon, interrompt à l'instant Jupiter,
« roi des tempêtes, il sera facile de t'y rendre
« dans un autre moment ; viens maintenant dans
« mes bras ; unissons-nous d'amour. Non, ja-
« mais, pour une déesse ou pour une mortelle,
« tant d'ardeur répandue dans mon sein n'a
« dompté mon âme ; non, sans doute, ni l'épouse
« d'Ixion, qui me donna Pirithoüs, égal aux dieux
« par sa prudence ; ni la belle Danaë, fille d'A-
« crise, qui mit au jour Persée, le plus illustre des
« hommes ; ni la fille du célèbre Phénix, qui en-
« fanta Minos et Rhadamante ; ni, dans Thèbes,
« Alcmène ou Sémelée, l'une mère de l'indomp-
« table Hercule, l'autre de Bacchus, la joie des
« hommes ; ni Cérès, à la blonde chevelure ; ni
« la glorieuse Latone ; ni toi-même, ô Junon,
« jamais, comme à présent, tu n'as enivré mon
« âme de si vives délices. »

« Terrible fils de Saturne, reprend la déesse
« avec artifice, pourquoi me tenir un semblable
« langage ? Tu desires t'unir à moi sur les som-
« mets de l'Ida ; et nous serions exposés à tous
« les regards. Que deviendrois-je si l'un des im-
« mortels nous apercevoit, et avertissoit tous les
« dieux ? Je n'oserois plus, en sortant de tes bras,
« retourner dans mes palais : je serois trop con-
« fuse. Mais, si tu le veux, si tant de desirs rem-
« plissent ton âme, il est un asile secret que ton
« fils Vulcain a construit lui-même ; viens, c'est
« là que nous dormirons ensemble, puisque ce
« repos a pour toi des charmes. »

« Junon, repartit le puissant Jupiter, ne re-
« doute les regards ni des dieux ni des hom-
« mes ; je t'envelopperai d'un nuage d'or que
« ne pourra percer le Soleil même, lui dont les
« regards sont si pénétrants. »

A ces mots, le fils de Saturne s'unit à son auguste épouse. Bientôt, sous ces divinités, la terre pousse une herbe nouvelle ; le lothos, humide de rosée, le safran, et l'hyacinthe délicate, les soulèvent mollement : c'est là qu'ils reposent enveloppés dans un brillant nuage d'or, d'où tombe la rosée en perles éclatantes. Ainsi Jupi-

ter, sans crainte au sommet du Gargare, vaincu par l'amour et le sommeil, tient son épouse entre ses bras.

Le doux Sommeil court aussitôt vers les vaisseaux des Grecs annoncer cette nouvelle au puissant Neptune; il s'approche du dieu, et lui dit ces mots rapides:

« Hâtez-vous, ô Neptune, de secourir les fils « de Danaüs, et du moins, pour un peu de « temps, donnez-leur la victoire, tandis que « Jupiter repose encore. Je l'ai enveloppé de « mes douces vapeurs, et Junon le retient as- « soupi par les charmes de l'amour. »

Il dit, et s'envole verser ses dons sur les nombreux humains. Alors Neptune, plus ardent encore à favoriser les Grecs, s'élance aux premiers rangs, et s'écrie:

« Argiens, abandonnerez-vous la victoire à « Hector, pour qu'il envahisse notre flotte et se « couvre de gloire? C'est pourtant ce qu'il es- « père; il s'en glorifie, parcequ'Achille reste « dans ses vastes navires, le cœur dévoré de co- « lère. Ah! nous n'aurions plus un si grand de- « sir de ce héros, si, mutuellement, nous voulions « nous secourir; mais suivez-moi, cédez tous à

« l'avis que je propose : armons-nous des bou-
« cliers les plus grands et les plus solides qui
« soient dans toute l'armée ; plaçons sur nos tê-
« tes les casques éblouissants, et, tenant dans
« nos mains de fortes lances, marchons : je serai
« à votre tête, et je ne crois pas que le fils de
« Priam nous résiste, quelle que soit son ardeur.
« Que l'homme vaillant qui sur ses épaules porte
« un écu trop léger le remette au soldat moins
« vigoureux, et se couvre d'un large bouclier. »

Il dit : tous obéissent aux paroles qu'ils viennent d'entendre. Les rois, quoique blessés, ordonnent les rangs ; le fils de Tydée, Ulysse, et Agamemnon parcourent les bataillons, et font l'échange des armes ; le fort se revêt d'une forte armure ; ils donnent au foible une armure plus légère. A peine sur leur poitrine ont-ils placé l'airain étincelant, qu'ils s'avancent, commandés par le grand Neptune ; sa forte main agite une lance énorme, terrible ; il est semblable à la foudre ; nul ne peut l'affronter dans les sanglantes batailles, et la crainte a glacé tous les guerriers.

De son côté, le fils de Priam dispose les phalanges troyennes. Le plus affreux des combats

éclate sous les ordres de Neptune, aux cheveux azurés, et de l'illustre Hector, qui à-la-fois excitent le courage, l'un des Grecs, et l'autre des Troyens. La mer inonde ses bords jusqu'aux navires et aux tentes des Grecs ; les deux armées se confondent et poussent d'affreux hurlements. Ainsi ne mugissent point les vagues de l'océan poussées de la haute mer contre le rivage par le souffle violent de Borée; ainsi dans les vallons de la montagne ne retentit point le terrible murmure de la flamme dévorante, qui, dans sa course, ravage les forêts ; et le vent impétueux, frappant un chêne à la haute chevelure, résonne avec moins de fracas que la voix des Grecs et des Troyens, qui, en jetant d'affreuses clameurs, se précipitent à l'envi dans les combats.

Hector, le premier, jette son javelot contre Ajax, qui marchoit à lui; il le frappe à l'endroit où deux baudriers se croisent sur la poitrine, celui du bouclier et celui de la brillante épée : ces deux tissus ont préservé le corps du héros. Hector, furieux qu'un trait inutile soit échappé de sa main, se replonge dans la foule de ses compagnons pour éviter le trépas.

Alors le grand Ajax, fils de Télamon, saisit une des roches nombreuses destinées à étayer les vaisseaux, et éparses sous les pieds des combattants; malgré le bouclier, il frappe auprès du cou la poitrine d'Hector, qui s'enfuyoit; et, dans sa course rapide, la pierre a tourbillonné comme une trombe. Lorsque, sous les coups du puissant Jupiter, un chêne tombe déraciné, alors, de son sein, le soufre exhale une affreuse odeur, et l'homme témoin de cette chute sent expirer toute son audace, tant est redoutable la foudre du grand Jupiter; ainsi tombe dans la poussière le terrible Hector. De ses mains il laisse échapper sa lance, qui bientôt est suivie du bouclier et du casque. Soudain, avec de grands cris, accourent les fils des Grecs; et, dans l'espoir d'entraîner le fils de Priam, ils lancent de nombreuses flèches; mais ils ne parviennent point à frapper ce pasteur des peuples. Déja les plus braves capitaines l'avoient entouré; Polydamas, Énée, le divin Agénor, Sarpédon, commandant des Lyciens, et l'irréprochable Glaucus. Les autres guerriers n'oublient pas non plus la défense de leurs chefs, et tous abaissent devant le héros les boucliers arrondis. Ses

compagnons le prennent dans leurs bras, et, hors de la mêlée, le portent vers ses coursiers agiles, qui, loin du tumulte et des batailles, étoient aux derniers rangs avec leur guide et le char magnifique. Alors les chevaux entraînent du côté d'Ilion ce héros, qui s'éloigne en poussant de profonds soupirs.

Mais, lorsqu'ils touchent aux bords sinueux du Xanthe, fleuve limpide qu'engendra l'immortel Jupiter, ses amis le descendent du char, le posent à terre, et versent sur son visage une onde rafraîchissante : il se ranime, ouvre ses yeux à la lumière, et, s'appuyant sur ses genoux, il vomit un sang noir ; puis, de nouveau, il retombe dans la poussière ; une nuit épaisse obscurcit ses regards, et, par la violence du coup, son âme est encore abattue.

Sitôt que les Grecs voient Hector s'éloigner, ils rappellent toute leur valeur, et fondent avec plus de furie sur les Troyens. Le premier de tous, Ajax, fils d'Oïlée, armé d'une lance aiguë, frappe Satnius, qu'une nymphe, la belle Naïs, conçut, du pasteur Énope, sur les rivages du Satnio. Le fils d'Oïlée s'approche, et blesse dans le flanc ce guerrier, qui tombe renversé. Autour

de lui bientôt les Grecs et les Troyens engagent un combat sanglant. Polydamas, issu de Panthée, brandit son javelot, et, pour venger Satnius, frappe à l'épaule droite Prothoénor, fils d'Aréilyce. Le trait s'enfonce dans l'épaule. Prothoénor tombe dans la poudre, et de sa main presse la terre. Polydamas, fier de son triomphe, s'écrie :

« Certes, je ne crois pas que le bras vigoureux « du noble fils de Panthée ait lancé un trait in- « utile : sans doute l'un des Grecs l'a reçu dans « son sein, et c'est en s'appuyant sur ce javelot « qu'il descendra dans les demeures de Pluton. »

Il dit; et ce discours superbe cause une vive douleur aux Argiens. Le vaillant Ajax, fils de Télamon, sur-tout éprouve un vif chagrin dans son cœur; car c'étoit près de lui que Prothoénor étoit tombé. Soudain il lance un brillant javelot; mais Polydamas se détourne, et évite une funeste destinée. Le dard atteint le fils d'Antenor, Archéloque, dont les dieux avoient résolu le trépas : il est frappé à l'os qui unit le cou à la tête, et les deux nerfs sont coupés; le front, la bouche et les narines s'enfoncent dans la poudre avant que les genoux aient tou-

ché la terre. A son tour, Ajax, s'adressant à Polydamas :

« Regarde, Polydamas, s'écrie-t-il, et réponds-
« moi franchement : ce héros n'est-il pas digne
« de venger le sang de Prothoénor ? Il ne me
« semble point être un lâche, ni d'une naissance
« obscure : c'est sans doute le frère du noble
« Antenor, ou bien son fils ; il a tous les traits
« de cette famille. »

Il parloit ainsi, quoiqu'il l'eût reconnu. Une vive peine accable le cœur des Troyens. A l'instant Acamas vole auprès de son frère, et frappe d'un coup de lance le Béotien Promachus, qui déja tiroit par les pieds le cadavre d'Archéloque. Acamas, s'applaudissant de sa victoire, crie à haute voix :

« Belliqueux Argiens, prodigues de vaines
« menaces, le deuil et la douleur ne sont pas
« pour nous seuls ; vous aussi périssez. Voyez
« comme votre Promachus, sous les coups de
« ma lance, dort d'un sommeil éternel. Je n'ai
« pas voulu que la mort de mon frère fût long-
« temps impunie. Ainsi tout brave guerrier de-
« sire laisser dans sa maison un frère pour être
« son vengeur au sein des batailles. »

Il dit; et ce discours superbe cause une vive douleur aux Argiens. Le brave Pénélée éprouve un chagrin amer dans son cœur: il fond sur Acamas; mais ce héros évite la fureur du roi Pénélée, qui atteint Ilionée, fils de Phorbas, homme riche en troupeaux, celui de tous les Troyens que Mercure chérissoit le plus, et qu'il avoit comblé de biens. L'épouse de Phorbas n'eut de lui que le seul Ilionée. Il est blessé dans l'œil, au-dessous du sourcil; la prunelle est arrachée, le dard pénètre, et ressort derrière la tête. Ilionée tombe, les deux mains étendues. Aussitôt Pénélée, tirant son glaive, tranche le cou du guerrier; la tête roule à terre avec le casque et le fort javelot enfoncé dans l'œil: alors, l'enlevant comme la tête d'un pavot, il la montre aux Troyens, et, fier de son triomphe, il s'écrie :

« Troyens, allez dire au père et à la mère du « célèbre Ilionée de remplir leurs palais de gé- « missements. Hélas! l'épouse de Promachus, « fils d'Agénor, ne sourira point non plus à l'ar- « rivée de son époux, lorsque, loin d'Ilion, les « fils des Grecs, sur leurs légers navires, retour- « neront dans la patrie. »

A ces mots, la pâle crainte a glacé tous les cœurs, et chaque guerrier cherche avec effroi comment il évitera la mort.

Dites-moi maintenant, ô muses habitantes de l'Olympe, qui, parmi les Grecs, enleva le premier de sanglantes dépouilles, depuis l'instant où Neptune inclina en leur faveur la balance des combats.

Ajax, fils de Télamon, le premier de tous, frappe Hyrtius, fils de Gyrtias, et chef des valeureux Mysiens. Antiloque dépouille Phalcès et Mermérus; Mérion immole Hyppotion et Morys; Teucer ravit le jour à Prothoon et à Périphète; Atride blesse dans le flanc Hypérénor, pasteur des peuples; l'airain pénètre et déchire les entrailles: l'âme de ce héros s'envole par cette large blessure, et les ténèbres de la mort obscurcissent ses yeux. Mais un plus grand nombre encore périt sous les coups d'Ajax, fils d'Oïlée; nul n'égale sa vitesse à poursuivre les Troyens, qu'un dieu lui-même a mis en fuite.

FIN DU QUATORZIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT QUINZIÈME.

Ces guerriers, dans leur fuite, franchissent les palissades et le fossé, tombent en grand nombre sous les coups des Grecs, et, non loin de leurs chars, ils s'arrêtent, éperdus et pâles de crainte, lorsque Jupiter, qui reposoit dans les bras de l'auguste Junon, se réveilla sur les sommets de l'Ida. Sitôt qu'il est debout, il aperçoit les Grecs et les Troyens : ceux-ci sont vaincus, et leurs ennemis les poursuivent avec fureur. A leur tête marche le puissant Neptune. Jupiter voit aussi Hector étendu sur la plage; ses compagnons sont rassemblés autour de lui : ce héros respiroit à peine, et, le cœur défaillant, il vomissoit

un sang noir ; car il fut blessé par l'un des plus vaillants guerriers d'entre les Grecs. A cette vue, le père des dieux et des hommes est touché de pitié ; il tourne sur Junon des regards terribles, et lui dit :

« Déesse perfide, source de tous ces maux, « sans doute ce sont tes ruses qui ont éloigné « des batailles le divin Hector, et dispersé ses « soldats : je ne sais encore si tu ne seras pas la « première à recueillir le prix de tes desseins « odieux, et si je ne t'accablerai pas sous mes « coups. Ne te souvient-il plus du jour où je te « suspendis dans les airs avec deux enclumes à « tes pieds, et les mains liées par une chaîne « d'or que rien n'auroit pu rompre. Ainsi sus- « pendue au sein des airs et des nuages, tous les « dieux frémirent dans l'Olympe, et, rassemblés « autour de toi, ils ne purent te délivrer ; celui « qui l'auroit tenté, je l'aurois précipité du seuil « éternel, et, presque sans vie, il seroit tombé « sur la terre. Cependant elle ne fut point apaisée « dans mon âme cette vive douleur que me « causoit le sort du divin Hercule, lorsque tu « excitois contre lui Borée et les tempêtes, lors- « que tu l'égaras sur la vaste mer, et que, dans

« tes funestes projets, tu le repoussas dans la
« superbe Cos. C'est là que je le délivrai. Je le
« reconduisis dans Argos, fertile en coursiers,
« après qu'il eut soutenu de nombreux travaux.
« Je te rappelle ces souvenirs, afin que tu cesses
« tes artifices, et que tu saches qu'il ne suffit
« pas, pour me séduire, de venir, loin de tous
« les autres dieux, t'unir à moi dans les bras de
« l'amour et du sommeil. »

Il dit : et, remplie de crainte, l'auguste Junon lui répondit en ces mots :

« Je le jure, et par la terre, et par l'Olympe
« élevé, et par les eaux souterraines du Styx,
« serment le plus saint et le plus terrible même
« pour les dieux ; je le jure par votre tête sacrée,
« par notre couche, où vous me reçûtes vierge,
« et que je n'attesterois pas témérairement, ce
« n'est point moi qui conseillai au puissant Nep-
« tune de poursuivre Hector et les Troyens, et
« de favoriser les Grecs : il n'a cédé qu'aux mou-
« vements de son propre cœur ; car il étoit ému
« de pitié en voyant périr les Argiens auprès de
« leurs navires. Mais je vais l'exhorter à porter
« ses pas où vous-même, roi des tempêtes, lui
« ordonnerez de se rendre. »

A ces mots, le père des dieux et des hommes lui répond avec un doux sourire :

« Si jamais, ô vénérable Junon, vous con-
« sentez à penser comme moi dans l'assemblée
« des dieux, Neptune, lors même que ses des-
« seins nous deviendroient contraires, sera forcé
« de plier sa volonté à la nôtre. Mais, s'il est vrai
« que vous ayez parlé sans détours, allez main-
« tenant parmi la troupe des immortels ; envoyez
« Iris en ces lieux, ainsi qu'Apollon à l'arc re-
« doutable, afin que la déesse se rende près des
« valeureux Grecs, qu'elle dise à Neptune de
« s'éloigner des combats, et de retourner dans
« ses demeures. Je veux aussi que le brillant
« Apollon ramène Hector dans les batailles, lui
« inspire une force nouvelle, apaise les douleurs
« qui domptent son courage, et livre les Grecs
« à une fuite honteuse. Dans leur déroute ils
« tomberont en foule devant les navires du fils
« de Pélée. Alors ce héros excitera la valeur de
« Patrocle, son ami, qui, devant les murs d'I-
« lion, périra par la main du vaillant Hector,
« après avoir renversé une foule de jeunes guer-
« riers. De ce nombre sera mon fils lui-même,
« le divin Sarpédon. Enfin le noble Achille, fu-

« rieux du trépas de son compagnon, immolera
« Hector. Dès ce moment je ne cesserai pas de
« poursuivre les Troyens loin des navires, jus-
« qu'au jour où les Grecs renverseront l'immense
« ville de Troie par les conseils de Minerve.
« Avant d'avoir accompli ces desseins, je n'apai-
« serai point ma colère; non, je ne permettrai
« à aucune divinité de secourir les enfants de
« Danaüs, que je n'aie satisfait tous les vœux
« du fils de Pélée. Ainsi je l'ai juré du signe de
« ma tête, à l'instant où la déesse Thétis, em-
« brassant mes genoux, me supplia de venger
« Achille, destructeur des cités. »

Aussitôt la belle Junon, docile aux ordres de son époux, vole des montagnes de l'Ida jusque dans le vaste Olympe. Ainsi s'élance la pensée de l'homme qui jadis a parcouru des contrées lointaines; il les retrace dans son esprit plein de sagesse; il dit: J'étois ici, j'étois là, et se rappelle en un instant de nombreux souvenirs. Aussi rapide s'élançoit l'impatiente Junon. Bientôt elle arrive aux sommets de l'Olympe, et se mêle à l'assemblée des immortels dans les palais de Jupiter. Les dieux, à son aspect, se lèvent, et lui présentent des coupes. Elle refuse tous les

autres, et ne reçoit la coupe que des mains de la belle Thémis, qui, la première, accourut au-devant de ses pas, en lui adressant ces paroles :

« O Junon, pourquoi venir en ces lieux ainsi « tremblante de crainte? Ah! sans doute cette « terreur est causée par le fils de Saturne, votre « époux. »

« Ne m'interroge pas, ô sage Thémis, lui ré- « pondit l'éblouissante Junon ; tu sais combien « son âme est inflexible et superbe : mais viens « dans les demeures célestes participer à nos « repas ; et là, avec tous les immortels, tu con- « noîtras les funestes décrets de Jupiter. Je ne « pense pas que nul des dieux ni des hommes « se réjouisse désormais, quelle que soit l'alé- « gresse qu'inspirent nos festins. »

En achevant ces paroles, Junon s'assied ; et tous les dieux ont frémi dans les palais de Jupiter. La déesse appelle le sourire sur ses lèvres ; mais son front et ses noirs sourcils ne s'épanouissent point à la joie ; indignée dans le fond de son cœur, elle parle en ces mots à tous les dieux :

« Insensés! en vain notre colère éclate contre « Jupiter ; en vain nous prétendons, sans cesse

« à ses côtés, l'apaiser ou par les prières ou par « la violence : assis à l'écart, il ne s'en inquiète « pas, il n'en conçoit aucune crainte ; car, par « sa force et par sa puissance, il l'emporte sur « tous les dieux immortels. Souffrez donc sans « murmurer, malgré les maux qu'il vous envoie. « Déja Mars est accablé d'un affreux malheur ; « son fils est mort dans les combats, celui de « tous les hommes qu'il aimoit le plus, Asca- « laphe, que le terrible Mars disoit être son « enfant chéri. »

A ces paroles, Mars, de sa main divine, frappe sa cuisse ; et, dans sa douleur, il s'écrie :

« Ne vous indignez pas contre moi, ô vous, « habitants de l'Olympe, si, pour venger le tré- « pas de mon fils, je cours jusqu'aux vaisseaux « des Grecs : j'y vais, dût le destin attirer sur « moi la foudre de Jupiter, et me confondre « parmi les cadavres dans le sang et dans la « poussière ! »

Soudain il ordonne à la Terreur et à la Fuite d'atteler ses coursiers, et il revêt ses armes étincelantes. Sans doute alors plus affreux et plus terrible se fût allumé le courroux qui animoit Jupiter contre tous les immortels, si Minerve, craignant

pour tous les dieux, ne se fût élancée du seuil éternel, et n'eût quitté le trône où elle étoit assise: elle arrache le casque de la tête de Mars, et le bouclier des épaules, écarte la lance d'airain, qu'elle enlève aux mains formidables du dieu, et par ces paroles elle apaise le farouche Mars:

« Malheureux! quelle est ta fureur? Tu te « perds. Est-ce donc en vain que tu as des « oreilles pour entendre? Ne te reste-t-il aucune « raison, aucune pudeur? N'as-tu pas entendu « la déesse Junon, elle qui vient de quitter Ju- « piter, roi de l'Olympe? Veux-tu donc, après « de nombreux tourments, être forcé de revenir « en ces lieux accablé de douleurs? Et enfin « veux-tu attirer sur tous les autres dieux une « grande infortune? N'en doutons point, Jupi- « ter, abandonnant aussitôt les Grecs et les vail- « lants Troyens, nous poursuivroit avec ardeur « dans l'Olympe, et nous puniroit tous, inno- « cents et coupables. Je t'en conjure, calme la « colère que t'inspire le trépas de ton fils; déja « de plus forts et de plus vaillants que lui sont « tombés et tomberont encore: il nous seroit « difficile de dérober à la mort la race nom- « breuse des humains. »

En disant ces mots elle reconduit le terrible Mars sur son trône. Cependant Junon appelle hors de leurs palais Apollon et Iris, messagère des dieux immortels.

« Jupiter, leur dit-elle, vous ordonne d'aller « à l'instant sur l'Ida. Dès que vous serez arrivés « en sa présence, hâtez-vous d'exécuter ses or- « dres et de vous conformer à ses desseins. »

Ayant ainsi parlé, l'auguste Junon s'éloigne, et se replace sur son trône. Aussitôt Iris et Apollon s'élancent, d'un vol précipité, sur les montagnes de l'Ida, source d'abondantes fontaines, et retraite des bêtes sauvages. Ces deux divinités trouvent le terrible fils de Saturne assis au sommet du Gargare, et enveloppé dans un nuage odorant ; elles s'arrêtent devant le roi des tempêtes, qui, à cette vue, sent évanouir sa colère, parceque ces divinités ont obéi promptement aux ordres de son épouse. D'abord il adresse à Iris ces paroles :

« Va, légère Iris, auprès du roi Neptune, an- « nonce-lui mes volontés, et ne sois point une « messagère trompeuse. Qu'il s'éloigne des com- « bats et des batailles ; qu'il se rende à l'assem- « blée des dieux, ou dans le sein du vaste océan.

« Mais, si, peu docile, il méprise mes paroles,
« qu'il consulte bien et sa prudence et son cou-
« rage, de peur que, malgré sa puissance, il ne
« soutienne pas mon impétuosité. Je crois le sur-
« passer en force, et je suis né avant lui. Cepen-
« dant il ne craint point dans son cœur de s'é-
« galer à moi, devant qui frémissent tous les
« dieux. »

Iris, aussi prompte que les vents, obéit à cet ordre, et vole des montagnes de l'Ida dans les plaines d'Ilion. Comme, du sein des nuages, la neige ou la grêle se précipite au souffle glacé de l'impétueux Borée; aussi rapide s'élance dans les airs l'impatiente Iris : elle arrive près de l'illustre Neptune, et lui dit :

« Divinité à la verte chevelure, je vous apporte
« un message du puissant Jupiter : il vous or-
« donne de cesser la guerre et les combats, de
« vous rendre à l'assemblée des dieux, ou dans
« le sein du vaste océan. Mais, si, peu docile,
« vous méprisez ses paroles, il menace de venir
« ici vous attaquer lui-même, et vous exhorte
« à éviter son bras. Ce dieu vous surpasse en
« force, il est né avant vous. Cependant vous ne
« craignez pas, au fond du cœur, de vous égaler

« à lui, devant qui frémissent tous les dieux. »

« Certes, quoiqu'il soit puissant, répond aus-
« sitôt Neptune indigné, il parle avec trop d'or-
« gueil, s'il prétend, moi, son égal, me contrain-
« dre par la violence. Nous sommes trois frères,
« nés de Saturne et de Rhéa : Jupiter, moi, et Plu-
« ton, qui règne aux enfers. Le monde fut di-
« visé en trois parts, et chacun de nous en ob-
« tint une pour son empire. Quand on agita les
« sorts, mon partage fut d'habiter pour toujours
« la mer écumeuse ; à Pluton échurent les royau-
« mes ténébreux ; à Jupiter, le ciel immense,
« placé au sein des airs et des nuages ; mais la
« terre nous appartient en commun, ainsi que le
« vaste Olympe. Non, je ne me soumettrai point
« aux desirs de Jupiter. Que, malgré sa puis-
« sance, il reste en paix dans le royaume qui
« fut son partage. Jamais, par la force de son
« bras, il ne m'épouvantera comme un lâche :
« c'est assez pour lui d'effrayer de ses menaces
« les dieux et les déesses auxquels il donna le
« jour, eux que la nécessité soumet à ses lois. »

« Faut-il donc, ô Neptune, dieu des mers
« azurées, lui répond Iris, que je rapporte à Ju-
« piter ces paroles dures et terribles ? Ne chan-

« gerez-vous point ? L'âme du sage n'est pas in-
« flexible, et, vous le savez, les furies vengent
« toujours les droits de nos aînés. »

« Déesse, lui dit alors Neptune, tous vos dis-
« cours sont remplis d'équité. Sans doute il est
« bien qu'un messager connoisse les sages con-
« seils ; mais, je l'avoue, une vive douleur s'em-
« pare de mon âme, lorsque Jupiter veut, par des
« paroles outrageantes, insulter celui que le sort
« et le destin ont rendu son égal : toutefois je
« céderai, quelle que soit ma colère. Mais, je le
« déclare, si, malgré moi et la terrible Minerve,
« si, malgré Junon, Mercure, et le roi Vulcain,
« il s'obstine à épargner les hautes tours d'Ilion,
« s'il refuse d'accorder la victoire aux Argiens,
« tous nous lui vouons une haine implacable. »

A ces mots, Neptune abandonne l'armée des Grecs, se replonge dans la mer, et les guerriers d'Argos regrettent sa présence ; alors le puissant Jupiter adresse ces mots à Apollon :

« Va maintenant, ô Phébus, mon bien aimé,
« va près du vaillant Hector; déja Neptune, qui
« de ses eaux entoure le monde, s'est enfui dans
« le sein des mers pour éviter mon courroux.
« Tous les dieux infernaux, compagnons de Sa-

« turne, et les autres divinités, savent quelle est « ma force dans les combats. Sans doute, mal- « gré le dépit de Neptune, il est préférable et « pour moi et pour lui-même qu'il ait évité mon « bras : cette lutte ne se seroit pas terminée sans « de cruelles douleurs. Cependant arme tes mains « de l'égide aux franges d'or, et, en l'agitant, « sème la terreur parmi les héros de la Grèce. « Divinité aux traits rapides, je te confie l'il- « lustre Hector ; rends-lui toute sa force, et que « les Grecs, fuyant vers leurs navires, parviennent « jusqu'aux rivages du vaste Hellespont : là, seu- « lement, je songerai par quels moyens et par « quels conseils ils pourront obtenir un peu d'a- « doucissement à leurs peines. »

Il dit : Apollon n'est point sourd à la voix de son père ; il s'élance des montagnes de l'Ida, prompt comme l'épervier, fléau des colombes, et le plus rapide des oiseaux. Il trouve le fils du roi Priam assis sur le rivage ; il n'étoit plus étendu sur la terre, mais, reprenant ses esprits, il reconnoissoit les amis placés autour de lui. Déja la défaillance et la sueur avoient cessé, et il revenoit à la vie par la volonté de Jupiter ; alors Apollon, s'approchant de ce héros :

« Hector, fils de Priam, dit-il, pourquoi, loin
« de tes troupes, et respirant à peine, t'asseoir en
« ces lieux? Quelle douleur s'est emparée de toi? »

Le héros lui répond d'une voix languissante :

« Qui êtes-vous, ô divinité secourable, vous
« qui daignez m'interroger? Ignorez-vous que,
« près de la flotte des Grecs, le vaillant Ajax m'a
« frappé d'une pierre dans la poitrine, et m'a
« ravi ma force impétueuse? Hélas! je pensois
« que ce jour même je verrois et les morts et
« les demeures de Pluton. Déja le souffle de ma
« vie étoit près de s'exhaler. »

Apollon, qui lance au loin ses flèches, lui répond aussitôt :

« Rassure-toi maintenant, puisque le fils de
« Saturne, du sommet de l'Ida, t'envoie un tel
« appui pour t'assister et te secourir, le brillant
« Apollon armé d'un glaive d'or; c'est lui qui,
« jusqu'à présent, t'a protégé, toi, et ta ville
« superbe. Viens, excite tes nombreux cava-
« liers à diriger leurs chars vers les légers na-
« vires; je marcherai à leur tête; j'aplanirai les
« voies sous les pas des coursiers, et mettrai en
« fuite tous les héros de la Grèce. »

En disant ces mots, il remplit d'une force in-

domptable ce pasteur des peuples. Tel un coursier, retenu dans l'étable où il fut abondamment nourri, brise ses liens, s'échappe dans la plaine, et, de son pied, frappe la terre. Accoutumé à se plonger dans le rapide courant du fleuve, il lève, plein d'audace, une tête superbe, laisse flotter sur ses épaules sa longue crinière, s'enorgueillit de sa beauté, et ses membres agiles le portent sans effort aux pâturages connus où paissent de nombreuses cavales : tel Hector, à la voix de cette divinité, vole d'un pas rapide, et ranime l'ardeur de ses cavaliers. Lorsque des chasseurs et des chiens fondent sur un cerf à la haute ramure, ou sur une chèvre sauvage, que protégent et les rochers élevés et les forêts profondes, si le sort ne leur permet pas de saisir cette proie, et qu'à leurs cris accoure un lion couvert d'une épaisse crinière, l'animal furieux s'oppose à leur passage, et soudain il disperse cette troupe impétueuse : ainsi les Grecs s'élançoient en foule contre leurs ennemis, les frappoient de leurs glaives et de leurs fortes lances ; mais, à la vue d'Hector, parcourant les bataillons des guerriers, ils sont saisis de frayeur, et toute leur force est dans leurs pieds.

Cependant un héros les encourage encore; c'est Thoas, fils d'Andremon, et le plus illustre des Étoliens : habile à lancer le javelot, intrépide au sein des combats, il en est peu qui l'emportent sur lui parmi les Grecs, lorsque les jeunes gens disputent d'éloquence; plein d'amour pour les siens, il s'écrie :

« Dieux! quel prodige frappe mes regards! « Quoi! il reparoît, il échappe au trépas le ter- « rible Hector. J'espérois qu'il avoit perdu la « vie sous les coups d'Ajax, fils de Télamon; « mais l'un des immortels l'aura sauvé, cet Hec- « tor qui a ravi la lumière à un si grand nombre « des enfants de Danaüs, et qui sans doute doit « en immoler encore; car ce n'est pas sans le « secours du foudroyant Jupiter qu'il reparoît « à la tête de ses troupes avec une nouvelle fu- « reur : cependant cédez tous à l'avis que je « propose. Ordonnons à la multitude des sol- « dats de retourner vers les navires; mais nous « qui, dans le camp, nous glorifions d'être les « plus braves, restons inébranlables, et armés « de nos lances : opposons-nous à Hector; je « pense que, malgré son audace, il craindra de « pénétrer jusque dans la foule des Grecs. »

Il dit : les chefs obéissent aux paroles qu'ils viennent d'entendre. Les deux Ajax, le roi Idoménée, Teucer, Mérion, Mégès, semblable au dieu Mars, rassemblent les plus braves, forment les bataillons et marchent contre Hector et les Troyens, tandis que la multitude retourne vers les vaisseaux.

Les Troyens se précipitent en foule. Hector, à leur tête, s'avance fièrement; devant lui marche Apollon, les épaules couvertes d'un nuage; il porte l'égide formidable et terrible dont les franges d'or jettent un vif éclat. Vulcain, ouvrier habile, l'a remis à Jupiter pour semer l'épouvante parmi les hommes. Le bras armé de cette égide, Apollon commande aux peuples d'Ilion.

Cependant les Grecs serrent les rangs pour soutenir l'attaque ; au sein des deux armées retentissent les plus vives clameurs. De la corde des arcs s'élancent les flèches et les dards, jetés par des mains vigoureuses : les uns se plongent dans le sein des jeunes guerriers, les autres s'enfoncent dans la terre, avant d'avoir répandu le sang dont ils brûlent de s'assouvir. Tant que le divin Apollon tient l'égide immobile, les traits partent des deux armées, et les peuples

périssent également; mais, lorsque ce dieu se tourne contre les Grecs, et les poursuit en poussant un grand cri, le courage s'amollit dans leur sein, et ils ne se rappellent plus leur mâle valeur. Ainsi, durant la nuit ténébreuse, en l'absence du berger, deux bêtes sauvages fondent à l'improviste sur un nombreux troupeau de bœufs et de brebis, qui se dispersent à l'instant : ainsi fuient les Grecs épouvantés, depuis qu'Apollon répand parmi eux la terreur pour combler de gloire Hector et les Troyens. Chacun d'eux, en cette déroute, immole un ennemi. Hector tue Stichius et Arcésilas, l'un chef des vaillants Béotiens, l'autre compagnon fidèle du magnanime Ménesthée. Énée ravit le jour à Médon et à Iasus; Médon, fils illégitime d'Oilée et frère d'Ajax; il habitoit Philace, loin de sa patrie, depuis qu'il avoit tué le frère d'Ériopis, épouse d'Oilée. Iasus commandoit les Athéniens; il étoit fils de Sphélus et petit-fils de Boucolis. Polydamas renverse Mécistée; Echion tue Polite à la tête des combattants, et Clonius périt sous les coups du noble Agénor. Pâris frappe à l'épaule Déiochon, qui s'enfuyoit des premiers rangs; le javelot pénètre et s'enfonce tout entier.

Tandis que les vainqueurs enlèvent les armes, les Grecs se précipitent à travers les pieux et le fossé qu'ils ont creusé. Ils fuient de toutes parts ; et, vaincus par la nécessité, ils se retranchent derrière les murailles. Hector donne des ordres aux Troyens, et crie à haute voix :

« Oui, sans doute, attaquons la flotte, aban-
« donnons les sanglantes dépouilles. Celui que
« je verrai s'éloigner des navires, je lui donne-
« rai la mort ; ses frères, ses sœurs, ne lui élè-
« veront pas de bûcher funèbre ; il sera la proie
« des chiens devant nos remparts. »

A ces mots, de son fouet il frappe l'épaule de ses coursiers, et dans les rangs il encourage les Troyens. Ceux-ci sur ses pas dirigent leurs chars, en jetant d'épouvantables cris. Devant eux, Apollon, sans effort, renverse avec ses pieds les bords du fossé, en comble le milieu, et ouvre aux Troyens une voie facile, aussi étendue en largeur que le vol d'un javelot lancé par un guerrier qui essaye sa force. C'est là qu'ils s'élancent par bataillons : Apollon est à leur tête, il agite la terrible égide, et détruit aisément les murailles des Grecs. Comme, sur le rivage de la mer, un enfant qui a construit un édifice de

sable, amusement de son âge, et qui, aussitôt après, des pieds et des mains, le renverse en se jouant : ainsi, brillant Phébus, vous détruisîtes les pénibles et nombreux travaux des Grecs, et livrâtes les peuples à la fuite. Ils s'arrêtent enfin près des vaisseaux, s'exhortent à l'envi, lèvent les mains vers les dieux, et leur adressent de ferventes prières ; mais sur-tout le sage Nestor, rempart des Grecs, prie en étendant ses bras vers le ciel étoilé :

« O puissant Jupiter, si jadis dans la fertile
« Argos nous brûlâmes sur tes autels la graisse
« des taureaux et des brebis en t'implorant
« pour notre retour, si tu nous le promis du
« signe de ta tête, daigne t'en ressouvenir au-
« jourd'hui, roi de l'Olympe ; éloigne de nous
« l'heure fatale, et ne permets pas que tous les
« Grecs périssent à cette heure sous les coups
« des Troyens. »

Ainsi parloit Nestor. Jupiter fait retentir sa foudre ; car il a écouté les prières du vieillard, fils de Nélée. Les Troyens, interprétant en leur faveur le tonnerre du maître de l'égide, et rappelant tout leur courage, fondent sur les Grecs avec plus d'impétuosité. Comme les va-

gues de la vaste mer surmontent les flancs d'un navire lorsque les vents déchaînés enflent et bouleversent les ondes; ainsi les Troyens, avec de grandes clameurs, franchissent les murailles, excitent les coursiers, et, armés de lances aiguës, du haut de leurs chars ils combattent près de la flotte. Les Grecs, montés sur leurs vaisseaux, se défendent avec de pesantes massues qui reposent au fond des navires; armes destinées aux batailles navales, et dont l'extrémité est revêtue d'airain.

Patrocle, tant que les Troyens combattoient autour des murailles et loin des vaisseaux, étoit resté près du généreux Eurypyle; il le charmoit par ses discours, et versoit sur sa vive blessure le baume rafraîchissant qui calme les amères douleurs; mais, dès qu'il a vu les Troyens franchir les remparts, et les Grecs fuir en tumulte, il pousse un profond soupir, et, de sa main frappant ses genoux, il prononce en gémissant ces paroles:

« Eurypyle, je ne puis, malgré ta détresse,
« rester plus long-temps en ces lieux. La guerre
« éclate avec violence; ton écuyer fidèle apai-
« sera tes douleurs; moi, je vole auprès d'A-

« chille, afin de l'engager à combattre: qui « sait si, avec l'aide d'un dieu, mes prières ne « toucheront pas son cœur? Il est toujours salu- « taire le conseil d'un ami. »

Patrocle s'éloigne à ces mots. Cependant les Grecs soutiennent avec courage l'effort des Troyens; mais, quoique ces ennemis soient peu nombreux, ils ne peuvent les repousser loin de la flotte. Les Troyens, à leur tour, ne peuvent rompre les phalanges des Grecs, ni se répandre parmi les tentes et les vaisseaux. Comme le cordeau égalise le bois d'un navire sous les mains d'un ouvrier instruit de tous les secrets de son art par les leçons de Minerve; ainsi s'étendent les lignes des guerriers qui, à l'envi, combattent sur ce rivage.

Hector attaque le vaillant Ajax: tous les deux se disputent un vaisseau; mais l'un ne peut vaincre son ennemi pour embraser la flotte, et l'autre ne peut vaincre un héros que protége Jupiter. L'illustre Ajax frappe dans la poitrine le fils de Clytius, Calétor, qui portoit la flamme vers les navires; il tombe avec fracas, et le brandon échappe de sa main. Lorsqu'Hector voit son ami dans la poussière, d'une voix forte il s'écrie:

« Troyens, Lyciens, et vous intrépides fils
« de Dardanus, n'abandonnez point le combat
« dans cet étroit espace. Sauvez le corps du fils
« de Clytius, et que les Grecs n'enlèvent pas les
« dépouilles de ce héros, qui a péri dans la ba-
« taille près des navires. »

Il dit, et lance contre Ajax un dard étincelant; ce guerrier l'évite, et le javelot atteint le fils de Mastor, Lycophron de Cythère, écuyer d'Ajax; il vivoit près de lui depuis le jour où il commit un meurtre dans la religieuse Cythère. Ce guerrier est frappé à la tête, au-dessus de l'oreille, par l'airain acéré, tandis qu'il combattoit auprès d'Ajax : du haut de la proue il tombe renversé dans la poudre, et ses forces l'abandonnent. A cette vue, Ajax frémit, et, s'adressant à son frère, il dit :

« O Teucer, il nous est ravi notre cher com-
« pagnon, le fis de Mastor, venu près de nous
« des rivages de Cythère, et que dans nos de-
« meures nous honorâmes comme un père bien
« aimé : le valeureux Hector l'a immolé. Que
« sont devenues tes flèches messagères du tré-
« pas, et cet arc que te donna le brillant Apol-
« lon? »

Teucer entend les paroles d'Ajax, et accourt auprès de lui; il portoit son arc recourbé et son carquois rempli de flèches : aussitôt, lançant des traits rapides contre les Troyens, il frappe Clitus, noble fils de Pisénor, et écuyer de Polydamas. Il tenoit les rênes en ses mains, et, tout occupé du soin des coursiers, il les dirigeoit au sein des plus épaisses phalanges, pour seconder Hector et les Troyens. A l'instant il reçoit la mort; et, malgré leurs vœux, ses compagnons ne peuvent l'en garantir. Le trait homicide s'enfonce derrière la tête de Clitus, il tombe; les chevaux reculent et entraînent le char vide, qui retentit avec un bruit terrible. Le roi Polydamas les aperçoit bientôt, et, le premier, s'oppose à la fuite de ses coursiers; il les remet à Astinoüs, fils de Protiaon, et l'exhorte à ne pas s'éloigner : lui cependant vole combattre aux premiers rangs.

Alors Teucer dirige une autre flèche contre le vaillant Hector : sans doute il devoit pour jamais l'éloigner des combats devant les navires des Grecs, et ravir le jour à ce héros triomphant; mais il ne peut tromper la prévoyance de Jupiter, qui garantit Hector, et refuse cette gloire

au fils de Télamon. Ce dieu lui-même rompt la corde de l'arc terrible au moment où Teucer le tendoit avec effort : la flèche d'airain s'égare dans son vol, et l'arc échappe aux mains de Teucer. Il frémit de rage ; et, s'adressant à son frère :

« Ah ! sans doute, un dieu, dit-il, s'oppose à « nos desseins et à notre valeur ; il arrache l'arc « de mes mains, et rompt la corde nouvelle « que ce matin j'attachai moi-même pour sou- « tenir l'effort de mes flèches nombreuses. »

« Ami, lui répond Ajax, fils de Télamon, « abandonne ton arc et tes flèches, puisqu'un « dieu funeste aux Grecs a trompé ton adresse. « Prends en tes mains une forte lance, charge « tes épaules d'un bouclier, puis attaque les « Troyens et excite tes soldats : que l'ennemi du « moins n'envahisse pas sans peine notre flotte, « et, quoique vainqueur, qu'il se ressouvienne « de notre courage. »

Il dit : aussitôt Teucer dépose l'arc dans sa tente, se couvre d'un bouclier revêtu de quatre lames, pose sur sa forte tête un casque ombragé de l'épaisse crinière des coursiers et surmonté d'une aigrette aux ondulations menaçantes ; il

s'arme d'une lance à la pointe d'airain, et se hâte en courant d'aller auprès d'Ajax. Mais Hector, qui a vu les flèches de Teucer impuissantes, exhorte ses guerriers, et s'écrie :

« Troyens, Lyciens, braves enfants de Dar-
« danus, montrez-vous en héros ; amis, rappe-
« lez votre valeur devant ces larges navires. Oui,
« je l'ai vu, Jupiter vient de rendre inutiles les
« flèches d'un héros illustre : aisément on re-
« connoît la puissance de Jupiter parmi les
« hommes, soit qu'il accorde aux uns une gloire
« éclatante, soit qu'il abaisse les autres et refuse
« de les secourir. Ainsi maintenant il affoiblit le
« courage des Argiens et nous accorde son as-
« sistance. Marchez donc en foule contre les
« vaisseaux : si l'un de vous, frappé par une
« lance ou par une flèche, tombe et reçoit la
« mort, ce n'est pas sans gloire qu'il périra pour
« la patrie ; son épouse sera sauvée, et ses en-
« fants, et sa maison, et tous ses biens, lorsque
« les Grecs, sur leurs navires, retourneront au
« doux pays de leur naissance. »

Tandis qu'Hector ranime encore par ces paroles le courage et la force de ses soldats, Ajax exhorte aussi ses compagnons :

« Argiens, dit-il, c'est maintenant qu'il faut « ou périr, ou, pour vous sauver, repousser la « flamme des vaisseaux : espérez-vous, s'ils sont « envahis par le brave Hector, retourner à pied « dans les terres de votre patrie ? N'entendez-« vous pas comme il excite ses troupes cet Hec-« tor qui se précipite pour embraser votre « flotte ? Ce n'est point aux danses qu'il les ap-« pelle, mais aux combats. Croyez-moi, il n'est « pour vous qu'un conseil salutaire : c'est de « confondre avec les Troyens et vos bras et votre « valeur ; il vaut mieux qu'un instant décide « s'il faut vivre ou mourir, que de nous consu-« mer dans une guerre lente et cruelle, et d'être « ainsi renfermés dans nos vaisseaux par des « guerriers moins braves que nous. »

Ce discours d'Ajax répand dans tous les cœurs la force et le courage. Hector ravit le jour à Schédius, fils de Périmède, et chef des Phocéens ; Ajax renverse Laodamas, capitaine des troupes à pied, noble enfant d'Antenor. Polydamas immole Oton, de Cyllène, compagnon de Mégès, et prince des magnanimes Épéens. A cette vue, Mégès s'élance contre Polydamas, qui se détourne et évite la mort ; Apollon ne

permet pas que le fils de Panthée périsse à la tête de ses phalanges. Le fer de Mégès frappe Crœsmus dans la poitrine : ce guerrier tombe avec un grand bruit, et le vainqueur le dépouille d'une brillante armure. Alors le valeureux Dolops, qu'engendra Lampus, de la race de Laomédon; Dolops, le plus illustre des hommes, plein d'une noble ardeur, se précipite, et, dans son élan impétueux, perce de sa lance le bouclier de Mégès; mais ce héros est garanti par l'épaisse et solide cuirasse que jadis Phylée apporta d'Éphyre, ville située sur les bords du Selléis. Le roi Euphète, son hôte, la lui donna afin que dans les batailles elle le préservât des traits ennemis. En ce moment elle repousse le trépas loin du fils de Phylée. Aussitôt Mégès lève son glaive et frappe le sommet du casque étincelant de Dolops; l'aigrette, nouvellement teinte de pourpre, est arrachée tout entière, et tombe dans la poudre. Tandis que Mégès soutenoit ce combat, espérant toujours la victoire, Ménélas, armé de sa lance, vient le secourir. Il se glisse, sans être aperçu, auprès de Dolops, et le blesse à l'épaule; la pointe, poussée avec violence, traverse la poitrine, et Dolops tombe le

front contre terre. Alors tous deux s'élancent pour lui ravir ses armes ; mais Hector excite les parents de Dolops ; et d'abord il s'adresse au fils d'Hicétaon, le courageux Mélanippe. Jadis, quand les ennemis étoient loin de ces bords, Mélanippe faisoit paître dans les champs de Percote ses bœufs aux genoux flexibles ; mais, sitôt que parurent les forts navires des enfants de Danaüs, il accourut dans Ilion, et signala sa valeur parmi les Troyens. Il habitoit dans les palais de Priam, qui le chérissoit comme l'un de ses enfants.

« Mélanippe, resterons-nous sans vengeance? « lui dit Hector courroucé ; ton cœur n'est-il « pas ému de la mort de ton parent? Ne vois-« tu pas comme ils se précipitent sur les armes « de Dolops? Suis-moi. Ce n'est plus de loin « qu'il faut combattre les Grecs; il faut les ex-« terminer avant qu'ils ne renversent les hautes « tours d'Ilion, et n'égorgent ses citoyens. »

En parlant ainsi, il s'avance, suivi de Mélanippe, semblable à un dieu. Le grand Ajax encourageoit aussi les Argiens :

« Amis, soyez hommes ; qu'une honte salu-« taire réside en votre cœur, et vous aide mu-

« tuellement dans ces combats cruels. De tous
« les héros animés de cette noble crainte, le plus
« grand nombre échappe à la mort; mais, pour
« ceux qui fuient, il n'est ni gloire ni salut.

Il dit: ces paroles pénètrent dans l'âme des Grecs, qui déja brûloient de renverser leurs ennemis; ils forment, en avant des navires, un rempart d'airain, et Jupiter lui-même inspire aux Troyens de l'attaquer.

« O Antiloque, s'écrie soudain le valeureux
« Ménélas, il n'est, parmi les Grecs, aucun guer-
« rier plus jeune que toi, plus rapide à la course,
« plus brave dans les combats; tente donc d'im-
« moler un des héros d'Ilion. »

A ces paroles, Ménélas s'éloigne du héros qu'il vient d'encourager. Antiloque marche à la tête de ses troupes, et, portant ses regards de tous côtés, il fait voler un javelot étincelant: les Troyens reculent à l'aspect du héros; mais il n'a point envoyé un trait inutile, il frappe près de la mamelle la poitrine du noble fils d'Hicétaon, Mélanippe, qui s'avançoit au fort de la bataille: il tombe avec fracas, et une ombre épaisse couvre ses yeux. Antiloque se précipite sur le guerrier vaincu, comme un limier sur le che-

vreuil blessé, qui, sortant de sa retraite, a été frappé par la flèche meurtrière du chasseur : ainsi, ô Mélanippe, s'élançoit l'intrépide Antiloque, brûlant d'enlever tes armes ; mais il n'échappe point à la vue du divin Hector : ce héros court sur lui à travers la mêlée sanglante ; Antiloque n'ose l'attendre, quoique vaillant guerrier : il fuit, semblable au lion destructeur, qui, après avoir égorgé les chiens ou le berger au milieu de leurs troupeaux, s'enfuit avant que la troupe des villageois ne soit rassemblée; de même s'éloigne le fils de Nestor. Hector et les Troyens, en poussant de grands cris, l'accablent d'une grêle de traits ; Antiloque s'arrête enfin et se retourne, quand il est parvenu dans le groupe de ses compagnons.

Les Troyens, tels que des loups dévorants, fondent sur les vaisseaux pour exécuter les volontés de Jupiter. Ce dieu les anime d'une force nouvelle; il amollit le courage des Grecs, les dépouille de leur gloire, et enflamme l'ardeur des Troyens. Il a résolu d'accorder à Hector l'honneur de porter au sein des navires une flamme ardente et terrible. Ainsi s'accompliront les funestes vœux de Thétis, car le puissant Ju-

BIBLIOTHEQUE ROYALE

piter attend de voir l'éclat d'une proue embrasée : alors seulement il éloignera les Troyens du rivage, et rendra la victoire aux enfants de Danaüs. Dans cette pensée, il pousse vers les vaisseaux le fils de Priam, déja bouillant d'ardeur. Ce héros, dans sa furie, est semblable au dieu Mars armé d'une lance : telle une flamme désastreuse éclate au sommet des montagnes, dans les retraites d'une forêt profonde. Sa bouche écume de rage, ses yeux brillent à travers ses épais sourcils, et le casque retentit avec horreur sur la tête de l'impétueux Hector : Jupiter même le protége du haut des airs, et, parmi tant de guerriers, il le comble seul d'honneur et de gloire. Hélas ! ses jours seront de peu de durée, et déja la déesse Pallas hâte le moment fatal où il périra sous les coups du fils de Pélée.

Cependant il s'efforce de rompre les rangs ennemis, il s'élance par-tout où la foule est plus nombreuse et les armes plus formidables ; mais il ne peut, malgré son intrépidité, renverser ces phalanges : les Grecs forment une colonne impénétrable. Telle une roche immense et escarpée, sur les bords de la mer blanchissante, résiste aux violents efforts des vents sonores et

aux flots courroucés qui mugissent contre ses flancs; de même les Grecs résistent aux Troyens, et ne s'abandonnent point à la fuite. Hector, étincelant de feux, vole par-tout dans la mêlée; il fond sur les ennemis. Ainsi, sur un léger vaisseau, se précipitent les vagues que pousse le vent élancé des nuages; tout le navire est couvert d'écume, le souffle du terrible Aquilon frémit dans la voile, et le cœur des pâles matelots est saisi de crainte, car un court espace les sépare de la mort: ainsi le courage s'évanouit dans l'âme des Grecs. Hector est pareil à un lion furieux lorsqu'il attaque des génisses qui, nombreuses, paissent l'herbe humide d'un vaste marais; le berger, inhabile à combattre le monstre qui sème le carnage parmi son troupeau, erre de toutes parts, tantôt aux premiers rangs, tantôt aux derniers; mais le lion, se jetant au sein de la troupe timide, dévore une génisse, et les autres se dispersent épouvantées: de même, les Grecs s'enfuient en tumulte poursuivis par Hector et par le puissant Jupiter. Le héros troyen n'immole cependant qu'un seul guerrier, Périphètes, de Mycènes, fils chéri de Coprée, qui fut jadis le messager du roi Eurysthée auprès

du vaillant Hercule. Fils magnanime d'un père méprisable, Périphètes possédoit toutes les vertus; il étoit léger à la course, brave dans les combats, et sa prudence le rendit illustre entre tous les citoyens de Mycènes. Son trépas comble de gloire Hector; en se tournant, son pied heurte contre les bords du bouclier, qui le garantit des traits; embarrassé dans cette armure, il tombe le visage contre terre, et le casque qui couvre sa tête retentit d'un bruit terrible. Hector le voit, lui plonge sa lance dans le sein, et le tue au milieu de ses compagnons, qui, malgré leur douleur, n'osent le secourir, tant ils redoutent le divin Hector.

Alors les Grecs se retournent du côté des vaisseaux, et se réfugient près de ceux qui, les premiers, furent tirés sur le rivage. Ainsi les Argiens sont forcés par la nécessité d'abandonner les premières lignes des navires : ils s'arrêtent en foule devant les tentes, mais ne se répandent point parmi le camp; car la honte et la crainte les retiennent encore. Là, rassemblés, ils s'exhortent les uns et les autres; mais sur-tout le prudent Nestor les supplie au nom de leurs parents :

« Amis, disoit-il, montrez-vous en héros, re-
« doutez l'opprobre aux yeux de l'avenir; res-
« souvenez-vous de vos enfants, de vos épouses,
« de vos biens, de vos pères, soit qu'ils vivent
« encore, soit que la mort les ait ravis; absents,
« ils vous conjurent, par ma voix, de rester iné-
« branlables, et de ne point vous livrer à la
« fuite. »

Ce discours ranime la force et le courage des soldats. Minerve écarte de leurs yeux le sombre nuage envoyé par Jupiter. A l'instant une vive lumière éclaire à-la-fois, et les vaisseaux, et les sanglantes batailles; ils découvrent l'intrépide Hector suivi de ses guerriers. Les uns sont aux derniers rangs, et ne combattent point; les autres s'élancent avec fureur pour attaquer les vaisseaux rapides.

Le magnanime Ajax s'indigne de rester dans l'étroit espace où sont renfermés les autres fils des Grecs. Il parcourt, à grands pas, les ponts des navires, et balance en ses mains une massue destinée aux batailles navales; elle est garnie de pointes de fer, et longue de vingt-deux coudées. Ainsi, lorsqu'un voltigeur agile a réuni quatre coursiers vigoureux, s'il les pousse, du

sein de la plaine, dans la route qui conduit à une grande cité, la foule des hommes et des femmes le contemple avec admiration; lui s'élance d'aplomb, et passe tour-à-tour de l'un à l'autre coursier, pendant qu'ils volent avec rapidité : tel Ajax franchit dans sa course les ponts des navires; sa voix s'élève jusqu'aux cieux. Sans cesse, et avec de grands cris, il exhorte les soldats à défendre les tentes et les vaisseaux. Mais Hector ne reste point oisif dans la foule des vaillants Troyens. Comme l'aigle impétueux fond sur une troupe d'oies sauvages, de grues, ou de cygnes au long cou, paissant aux bords d'un fleuve; tel Hector attaque les navires à la poupe azurée, et renverse tout devant lui. Jupiter le pousse de sa main divine, et entraîne le peuple d'Ilion sur les pas du héros.

La bataille se renouvelle avec furie autour de la flotte; on eût dit que les hommes, infatigables, invincibles, commençoient la guerre, tant ils combattent avec violence. Pourtant tels sont les sentiments qui animent les deux armées. Les Grecs ne songent plus à fuir leur malheur, mais à périr. Chaque Troyen, au contraire, espère en son cœur embraser la flotte et immoler

tous les héros de la Grèce : dans cette pensée, ils s'encouragent mutuellement.

Hector saisit la proue d'un superbe navire, celui qui porta Protésilas aux rives d'Ilion, mais, hélas! qui ne le ramènera point aux terres paternelles. Autour de ce vaisseau les Grecs et les Troyens s'égorgent à l'envi; ils n'attendent pas de loin les flèches et les javelots; mais, rapprochés, et tous animés d'une égale ardeur, ils combattent avec les haches tranchantes, les longues épées, et les lances aiguës. De toutes parts les glaives à la noire poignée tombent des mains et des épaules de ces guerriers valeureux, et la terre est abreuvée de sang. Cependant Hector n'abandonne point le haut de la proue que ses mains ont saisie, et donne cet ordre aux Troyens :

« Apportez la flamme, et marchez en foule
« aux combats. Jupiter nous accorde enfin le
« jour mémorable où nous devons détruire cette
« flotte qui, venue malgré les dieux, nous ap-
« porta tant de maux par les foibles conseils des
« vieillards: ils ne vouloient pas qu'on attaquât
« les poupes de ces navires; ils arrêtoient mon
« bras, et retenoient l'armée. Ah! si alors Ju-

« piter aveugloit nos âmes, ce dieu lui-même « aujourd'hui nous encourage et nous con- « duit. »

A ces mots, les Troyens fondent sur les Grecs avec plus de fureur. Ajax ne résiste plus, il est accablé de traits : ce héros croit toucher à la mort; il recule jusqu'au banc des rameurs long de sept pieds, et abandonne la poupe du navire. Là, s'arrêtant, il observe l'ennemi, écarte avec sa lance quiconque parmi les Troyens porte le feu dévorant; et, d'une voix formidable, il ne cesse d'exhorter les Grecs.

« O mes compagnons, dit-il, braves enfants « de Danaüs, héros chéris de Mars, soyez hom- « mes. Amis, rappelez votre mâle courage. Pen- « sez-vous derrière vos rangs trouver quelque « vengeur, quelques remparts qui garantiront « de la mort vos soldats? Il n'est point de « villes munies de fortes tours, où nous puis- « sions trouver un asile et le secours de ses « guerriers; mais, loin de notre patrie, et ren- « fermés sur ces bords, entre la mer et l'armée « des Troyens belliqueux, notre salut est dans « nos mains, et non dans l'oubli des combats. »

Il dit; et, furieux, il agite une pique acérée. Ce-

lui des Troyens qui, docile aux ordres d'Hector, apportoit la flamme vers les navires, est à l'instant blessé par Ajax, qui l'atteint de sa forte lance; et là, devant les vaisseaux, il renverse douze guerriers.

FIN DU QUINZIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT SEIZIÈME.

TANDIS que les guerriers combattent autour de ce fort navire, Patrocle arrive près d'Achille en versant des larmes amères. Telle une source profonde répand, du haut d'un rocher, ses noires eaux sur la terre. A la vue de son ami, le noble Achille, ému de pitié, lui adresse ces paroles :

« Pourquoi pleurer, ô Patrocle, comme une « jeune fille qui court après sa mère, pour « qu'elle la porte dans ses bras? L'enfant la re- « tient par la robe, l'arrête, et lève des yeux « baignés de pleurs, jusqu'à ce qu'elle soit sur « le sein de sa mère : de même, ô Patrocle, tu

« répands des larmes abondantes. Que viens-tu
« annoncer aux Thessaliens ou à moi-même ?
« Aurois-tu quelque message de Phthie? On
« dit pourtant que Mœnétius, fils d'Actor, voit
« encore le jour, et le fils d'Æacus, Pélée, est
« plein de vie au milieu de ses peuples. Ah! pour
« nous, quelle vive douleur, si l'un des deux
« périssoit. Ou bien pleures-tu sur les Argiens
« qui meurent près de la flotte pour expier leur
« propre injustice? Parle, ne me cache pas ton
« cœur, afin que nous le connoissions tous les
« deux. »

« O Achille, fils de Pélée, lui répond Patrocle
« en gémissant; ô toi, le plus brave des guer-
« riers, ne t'indigne point de mes pleurs : tant
« d'infortunes accablent les Grecs. Même les
« plus illustres chefs, atteints par la lance ou
« par le javelot, reposent dans leurs navires :
« l'intrépide Diomède a été frappé; le vaillant
« Ulysse, Agamemnon, sont aussi blessés, et
« Eurypyle a reçu dans la cuisse un trait aigu.
« Autour d'eux des hommes habiles et savants
« tâchent d'adoucir leurs vives blessures. Mais
« tu es inexorable, Achille. Ah! puissé-je ne ja-
« mais concevoir une colère pareille à celle que

« tu nourris dans ton sein! Bravoure funeste!
« qui désormais voudras-tu secourir, si tu ne
« repousses pas la ruine qui menace les Ar-
« giens? Cruel! non, tu n'es pas le fils du géné-
« reux Pélée, Thétis n'est point ta mère, tu fus
« engendré par le noir Océan et par d'affreux
« rochers, puisque ton âme est inflexible. Si
« tu redoutes un oracle, si ta mère vénérable
« t'apporta quelque ordre de la part de Jupi-
« ter, du moins ordonne que je marche suivi
« des phalanges thessaliennes, et que j'apporte
« encore un rayon d'espoir aux enfants de Da-
« naüs; permets que je couvre mes épaules de
« tes armes : les Troyens, croyant te voir, s'é-
« loigneront des batailles, et, dans leur détresse,
« les malheureux Grecs pourront enfin respirer;
« ils ne demandent qu'un seul instant de repos.
« Avec des soldats qui n'ont point combattu, je
« repousserai sans peine, jusque dans leurs
« remparts, loin de nos tentes et de nos vais-
« seaux, des guerriers accablés de fatigues. »

Ainsi parloit Patrocle d'une voix suppliante. Hélas! l'insensé appeloit sur lui les cruels arrêts de la mort! Achille aussitôt répond en gémissant :

« Pourquoi, noble Patrocle, tenir un sem-
« blable discours? Je ne redoute aucun oracle,
« je ne connois aucun ordre que mon auguste
« mère m'ait apporté de la part de Jupiter. Mais
« j'éprouve un violent courroux de ce qu'un
« guerrier, mon égal, a voulu me dépouiller et
« m'enlever ma récompense, parcequ'il se
« vante d'être le plus puissant. Voilà ce qui
« cause ma profonde colère, ce qui remplit mon
« âme de douleur. Quoi! cette jeune captive,
« que les Grecs m'accordèrent pour prix de ce
« que j'avois conquis avec ma lance, après avoir
« détruit une ville superbe, Agamemnon l'ar-
« rache de mes mains, comme des mains d'un
« vil esclave! Toutefois, oublions le passé, et
« qu'une haine implacable ne vive pas dans
« mon cœur, quoique j'eusse résolu de n'apai-
« ser ma colère qu'au moment où le tumulte
« des batailles approcheroit de mes navires.
« Revêts mes armes, et mène au combat les
« Thessaliens belliqueux, puisqu'une sombre
« nuée de Troyens entoure notre flotte, et qu'en-
« fermés sur le rivage de la mer, il ne reste plus
« qu'un court espace aux Argiens. La ville en-
« tière d'Ilion s'est précipitée sur eux pleine de

« confiance; car les ennemis ne voient plus
« briller sur mon front le casque étincelant. Ah!
« sans doute, en fuyant, ils combleroient nos
« fossés de leurs cadavres, si le puissant Aga-
« memnon m'eût parlé avec douceur, et main-
« tenant ils enveloppent notre armée. Dans les
« mains de Diomède, la lance est sans force
« pour repousser la mort loin des fils de Da-
« naüs. Je n'entends plus la voix d'Agamemnon
« sortir de sa bouche odieuse; la voix du ter-
« rible Hector exhortant les Troyens se fait
« seule entendre; eux, à grands cris, se répan-
« dent dans la plaine, et sont près de triompher
« des Grecs. Patrocle, préviens la ruine de notre
« flotte, marche avec intrépidité; je crains qu'ils
« ne livrent nos vaisseaux à la flamme, et ne
« nous privent d'un retour tant desiré. Mais
« obéis fidèlement aux ordres que je dépose
« dans ton sein; c'est ainsi que tu me combleras
« d'honneur et de gloire aux yeux de tous les
« Grecs. Oui, ils me rendront ma belle captive;
« ils me donneront les plus riches présents, si,
« après avoir délivré la flotte, tu reviens aussi-
« tôt. Lors même que le formidable époux de
« Junon t'accorderoit la victoire, ne t'emporte

« pas à combattre sans moi les Troyens valeu-
« reux, tu me couvrirois de honte. Dans l'ar-
« deur des batailles, et fier d'avoir vaincu les
« Troyens, ne conduis point tes soldats jus-
« qu'aux remparts d'Ilion, de peur que l'un des
« dieux immortels n'accoure de l'Olympe. Tu
« sais combien Apollon, aux flèches rapides,
« chérit les Troyens; reviens donc quand tu au-
« ras assuré le salut de nos vaisseaux, et laisse
« les autres guerriers s'égorger dans la plaine.
« Grand Jupiter, Minerve, Apollon, puisse au-
« cun des Troyens, aucun des Grecs, n'échapper
« à la mort! puissent, Patrocle et moi, survivre
« seuls à cette ruine, et, seuls, renverser les murs
« sacrés d'Ilion! »

Tandis que ces héros s'entretiennent ensemble, Ajax ne peut résister; il est accablé de traits, et, dompté par la volonté de Jupiter, il succombe sous les coups des braves Troyens. son casque et les riches ornements qui le décorent, frappés de toutes parts, retentissent sur sa tête; son bras est fatigué sous le poids du bouclier, que cependant il soutient encore avec courage. Les Troyens, autour de lui, ne peuvent l'ébranler, quoiqu'ils l'accablent de leurs

coups. Sa poitrine est oppressée ; une abondante sueur coule de tous ses membres ; il respire à peine, et sans cesse à un péril succède un péril nouveau.

Dites-moi, maintenant ô Muses, qui habitez les palais de l'Olympe, comment d'abord la flamme envahit les vaisseaux des Grecs?

Hector, armé d'un glaive, coupe la lance d'Ajax à l'endroit où le fer est attaché au frêne. Le fils de Télamon agite en vain une arme mutilée ; loin du guerrier, la pointe d'airain a retenti en tombant sur la terre. Saisi d'effroi, le héros reconnoît, au fond de son cœur, l'ouvrage des dieux ; il voit que les desseins du grand Jupiter, présidant à ce combat terrible, sont d'accorder la victoire aux Troyens, et il se dérobe à leurs flèches. Aussitôt les guerriers d'Ilion jettent la flamme sur le léger navire ; le feu s'étend avec rapidité, et la proue est embrasée en un instant. Alors Achille se frappe la cuisse, et, s'adressant à Patrocle :

« Hâte-toi, dit-il, noble et vaillant Patrocle,
« j'aperçois les vaisseaux livrés aux flammes en-
« nemies ; je crains qu'ils n'envahissent notre
« flotte, et que tout espoir de retour nous soit

« enlevé. Revêts promptement mes armes; moi,
« je rassemblerai nos guerriers. »

Il dit, et bientôt Patrocle paroît éclatant d'airain. D'abord il entoure ses jambes de riches brodequins, que fixent des agrafes d'argent; il place sur sa poitrine la riche et brillante cuirasse du valeureux Æacide; suspend à ses épaules un glaive d'acier où l'argent étincelle; s'arme d'un large et solide bouclier; couvre sa tête d'un casque soigneusement travaillé, ombragé d'une épaisse crinière, et surmonté d'une aigrette aux ondulations menaçantes; enfin il saisit une forte lance que sa main soulève sans effort : mais il ne touche point au pesant et fort javelot du petit-fils d'Æacus; nul, parmi les Grecs, n'auroit pu le lancer; le seul Achille pouvoit manier cette arme terrible, dépouille d'un frêne coupé sur les sommets du Pélion. Chiron donna ce javelot au père d'Achille, pour être la perte d'un grand nombre de héros. Patrocle commande à Laomédon d'atteler les coursiers; Laomédon, qu'il honore le plus après le redoutable Achille, et qui, dans les combats, étoit le plus intrépide pour s'opposer au choc des ennemis. Aussitôt il réunit sous le joug les

chevaux agiles, Xanthe et Balie, aussi vites que les vents. L'harpye Podarge les conçut du souffle des zéphyrs, tandis qu'elle paissoit dans la prairie, sur les rivages de l'impétueux Océan. Ensuite il place à l'extrémité du timon le généreux Pédase, qu'Achille enleva quand il conquit la ville d'Éétion. Coursier mortel, il égale en vitesse les coursiers des dieux.

Achille rassemble les Thessaliens, et lui-même avec ses armes parcourt les tentes. Lorsque des loups dévorants, revêtus d'une force indomptable, ont déchiré un cerf à la haute ramure, ils vont en troupe aux bords d'une profonde fontaine, de leur langue légère ils lapent la noire surface des ondes, rejettent les lambeaux palpitants, et, leur faim assouvie, ils sont animés d'une ardeur intrépide : ainsi les chefs et les capitaines des Thessaliens se pressent autour du brave compagnon d'Achille. Dans les rangs paroît le valeureux Æacide, exhortant et les coursiers et les hommes armés de boucliers.

Cinquante vaisseaux suivirent aux rivages troyens ce héros chéri de Jupiter, et dans chaque vaisseau cinquante guerriers se placèrent sur les bancs des rameurs. Achille créa cinq

chefs pour les commander ; mais il se réserva sur tous l'autorité suprême. A la tête de la première phalange s'avance Ménesthée couvert d'une cuirasse éclatante; il étoit fils du Sperchius, fleuve issu de Jupiter. Ce fut la fille de Pélie, la belle Polydore, qui conçut Ménesthée de l'impétueux Sperchius; mortelle, Polydore s'unit à un dieu : cependant on disoit que Ménesthée étoit né de Borus, fils de Périère; car Borus avoit épousé Polydore, et, à son mariage, il la combla de présents. La seconde cohorte obéit au vaillant Eudore. La jeune Polymèle, fille de Phylas, lui donna le jour ; elle brilloit de mille graces dans les danses légères. Mercure, puissant vainqueur d'Argus, aima cette nymphe quand il la vit, au son de la voix, conduire en cadence les chœurs de Diane qui lance des flèches d'or, et qui se plaît au tumulte de la chasse. Mercure, dieu pacifique, monte aux appartements les plus retirés, et s'unit à Polymèle en secret. Elle donna naissance à un fils illustre, Eudore, léger à la course et vaillant dans les combats. Lorsqu'Ilithye, déesse des enfantements, eut mis au jour ce guerrier, quand il vit la clarté du soleil, le brave Eché-

clus, fils d'Actor, conduisit Polymèle dans son palais, et lui prodigua de riches dons en mariage. Le vieux Phylas éleva Eudore, lui donna tous ses soins, et le chérit d'un tendre amour, comme s'il eût été son propre fils. Le troisième corps est commandé par le vaillant Pysandre, fils de Mæmalès; après le compagnon d'Achille, il l'emporte sur tous les Thessaliens quand il combat avec sa lance. Le quatrième suit les pas de Phénix, écuyer habile; et le cinquième marche sous les ordres d'Alcimédon, fils illustre de Laërcée. Lorsqu'Achille, secondé par les chefs, eut disposé les rangs de ses soldats, il leur adressa ce sévère discours :

« Thessaliens, n'oubliez pas les menaces que « dans vos tentes vous adressiez aux Troyens, « tout le temps qu'a duré ma colère. Chacun « alors s'indignoit contre moi : cruel fils de Pé- « lée, disiez-vous, ta mère t'a nourri de fiel, « guerrier impitoyable, qui retiens malgré eux « tes compagnons auprès de tes vaisseaux. Ah! « du moins, sur ces navires qui sillonnèrent « les ondes, retournons dans notre patrie, puis- « qu'un profond courroux s'est emparé de ton « âme. C'est ainsi que vous me parliez sans cesse.

« Eh bien ! le voilà ce terrible jour des batailles
« que vous avez tant désiré. Allez donc, et soyez
« pleins d'ardeur à combattre les Troyens. »

Ces mots réveillent dans toutes les âmes la force et la vaillance; les soldats raffermissent encore les rangs aux ordres de leur roi. De même qu'un homme réunit de fortes pierres pour construire les murailles d'un palais élevé qui bravera l'effort des vents, de même les Thessaliens rapprochent les casques et les écus arrondis; le bouclier s'unit au bouclier, le casque au casque, le soldat au soldat, et, sur les cimiers, ornés d'épaisses crinières, se confondent les ondulations des aigrettes brillantes, tant les rangs sont pressés. Deux héros revêtus de cuirasses les devancent tous, Patrocle et Automédon; ils marchent animés d'une ardeur égale pour combattre à la tête des Thessaliens. Cependant Achille va dans sa tente; il ouvre un coffre précieux, que Thétis, aux pieds d'argent, plaça sur le navire, et qui renferme des tuniques, des manteaux impénétrables au vent, et des tapis d'un tissu délicat. C'est là qu'est déposée une coupe richement ciselée, dans laquelle nul autre qu'Achille, parmi les hommes, ne puisa le

vin, et qui, parmi les dieux, ne servit qu'aux libations du grand Jupiter. Le héros, prenant cette coupe, la purifie d'abord avec le soufre, y verse une eau limpide, lave ses mains, et la remplit d'un vin étincelant. Alors, debout, au milieu d'une enceinte extérieure, Achille épanche le vin en regardant les cieux, et sa prière parvient jusqu'à Jupiter, qui se plaît à lancer la foudre :

« Grand Jupiter, dit-il, roi des Pélasges, toi
« dont le trône est placé au loin dans les forêts
« de la froide Dodone, où t'honorent les Selles,
« ces austères prophêtes, qui jamais ne puri-
« fient leurs pieds, et qui reposent sur la terre,
« si déja tu as exaucé mes prières, si tu m'as ho-
« noré en accablant de maux les peuples de la
« Grèce, daigne encore aujourd'hui accomplir
« mes vœux. Moi, durant la bataille, je resterai
« près de mes vaisseaux; mais j'envoie au com-
« bat mon compagnon et mes nombreux Thes-
« saliens. Accorde la victoire à Patrocle, ô puis-
« sant Jupiter, affermis le courage dans son
« sein; qu'Hector apprenne si mon ami sait com-
« battre seul, ou si son bras n'est invincible
« que lorsque je marche près de lui dans les

« plaines de Mars; enfin, dès qu'il aura éloigné
« de la flotte le tumulte et la guerre, permets
« que, dans ces légers navires, il revienne plein
« de vie avec mon armure et mes vaillants sol-
« dats. »

Ainsi prioit Achille: Jupiter l'entendit, mais il n'exauça qu'une partie de ses vœux; l'autre il refusa de l'accomplir. Ce dieu consent que Patrocle repousse loin des vaisseaux la guerre et les batailles, mais non qu'il revienne vivant des combats. Quand Achille eut terminé les libations et ses prières au grand Jupiter, il rentre, dépose la coupe dans le coffre précieux, et vient se placer devant sa tente, afin de contempler le combat terrible des Grecs et des Troyens.

Sur les pas de Patrocle, tous ces vaillants guerriers, pleins de confiance, marchent en ordre contre l'ennemi; bientôt ils se répandent dans la plaine, semblables à des abeilles qui ont placé leurs demeures sur les bords d'une route, et que, sans cesse, des enfants ont coutume d'irriter. Imprudents! ils seront cause de grands maux; car, si un voyageur les trouble sans dessein, elles volent de toutes parts pour défendre leur jeune famille. Ainsi les Thessaliens, brûlant d'ardeur,

s'éloignent des navires, un cri affreux s'élève dans les airs; et Patrocle, de sa forte voix, excite encore ses guerriers :

« Thessaliens, compagnons d'Achille, amis, « soyez hommes, rappelez toute votre valeur; « vaillants soldats du fils de Pélée, honorons ce « héros, le plus illustre parmi les Grecs; que le « fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, recon- « noisse quelle fut sa faute quand il outragea le « plus brave des Argiens. »

Ce discours accroît encore leur force et leur courage; ils se précipitent en foule contre les ennemis, et, aux clameurs des Grecs, les vaisseaux résonnent d'un bruit terrible. Dès que les Troyens ont aperçu le brave fils de Mœnétius, et son écuyer, tous deux revêtus d'armes étincelantes, leurs âmes se troublent, et leurs phalanges sont ébranlées. Ils pensent que, près des navires, le noble fils de Pélée a calmé son courroux, et qu'il s'est réconcilié avec Agamemnon; alors chaque Troyen cherche un asile où il puisse éviter une mort cruelle.

Patrocle d'abord lance un javelot à l'endroit même où les guerriers en foule se précipitoient sur le vaisseau de Protésilas; le fer atteint Py-

ræchme, qui conduisit les belliqueux Péoniens des contrées d'Amydone, situées près du large fleuve Axius ; il le frappe à l'épaule droite : Pyræchme, en gémissant, tombe renversé dans la poussière, et ses compagnons, les Péoniens, s'enfuient épouvantés : Patrocle les a remplis de terreur en immolant leur chef, le plus brave dans les combats. Il délivre la flotte, éteint la flamme étincelante, et abandonne le navire à demi consumé. Les Troyens reculent en poussant de vives clameurs, les Grecs se répandent parmi les vaisseaux, et de tous côtés s'élève un tumulte épouvantable. Lorsque le puissant Jupiter, au sommet d'une montagne, dissipe les sombres nuages, on voit apparoître au loin les collines, leurs cimes élevées, leurs vallées profondes, et l'on découvre toute la vaste étendue des cieux : ainsi les fils de Danaüs, après avoir arraché leurs navires aux feux dévorants, peuvent respirer enfin : mais la guerre n'a point cessé. Les Troyens, sous les coups des valeureux Grecs, ne fuient point en désordre ; ils résistent encore, quoique la nécessité les force à s'éloigner des navires.

La bataille s'étend au loin, et chacun des chefs immole un guerrier. A leur tête, le fils il-

lustre de Mœnétius, armé d'une lance aiguë, frappe à la cuisse Aréilyce qui s'enfuyoit ; l'airain pénètre jusqu'à l'os et le brise : ce guerrier tombe le front contre terre. Le vaillant Ménélas blesse Thoas dans le sein, que le bouclier laissoit à découvert, et le prive de la vie. Mégès aperçoit Amphiclus qui vient à lui ; plus prompt, il le frappe à l'endroit où la cuisse de l'homme est revêtue de muscles épais ; la pointe d'airain déchire les nerfs, et à l'instant une ombre épaisse couvre les yeux d'Amphiclus. Les deux fils de Nestor s'avancent ; Antiloque, le premier, blesse Atymnius de sa pique acérée, plonge le fer dans les entrailles et l'abat à ses pieds. Mâris, irrité de la mort de son frère, fond sur Antiloque avec sa lance, et se tient près du cadavre ; mais Trasymède, second fils de Nestor, le prévint et l'atteint à l'épaule ; la pointe de la lance coupe le muscle à l'extrémité du bras : l'os est brisé, et Mâris tombe enveloppé des ténèbres de la mort. Ainsi, vaincus par les deux frères, ces vaillants amis de Sarpédon descendent dans la nuit éternelle : héros intrépides, ils étoient fils d'Amisodare, qui nourrissoit l'invincible Chimère, funeste à tant de mortels. Ajax, fils d'Oïlée, fond

sur Cléobule, et saisit vivant ce guerrier embarrassé dans la foule ; mais il lui ravit le jour aussitôt, et plonge dans le cou son épée à la poignée superbe : tout le glaive fume de sang, et la noire mort, l'inflexible destin, ferment les yeux de Cléobule. Pénélée et Lycon s'attaquent en même temps ; mais leurs javelots s'égarent, tous deux ont lancé des traits inutiles ; alors ils saisissent leurs glaives, Lycon atteint le sommet du casque, mais le fer se rompt près de la poignée ; alors Pénélée frappe le Troyen dans la gorge, au-dessous de l'oreille ; le glaive s'enfonce tout entier, la peau seule tient encore la tête suspendue, et Lycon tombe sans vie. Mérion, d'un pied rapide, atteint Acamas monté sur un char, il le frappe à l'épaule droite ; Acamas est précipité sur la terre, et un sombre nuage obscurcit ses regards. Idoménée enfonce l'acier cruel dans la bouche d'Érymante ; la lance pénètre dans la cervelle, brise les os éclatants ; toutes les dents sont fracassées : les yeux du guerrier se remplissent de sang, il jaillit de ses narines et de sa bouche entr'ouverte, et les ténèbres du trépas enveloppent le malheureux Érymante.

Ainsi tous les chefs des Grecs renversent un

ennemi. Tels des loups cruels tombent sur de foibles agneaux ou de jeunes chèvres séparés du troupeau, et dispersés dans les montagnes par l'imprudence du berger; à peine les ont-ils aperçus qu'ils dévorent ces animaux sans courage: de même les Grecs fondent sur les Troyens; ceux-ci ne songent plus qu'à l'horrible fuite; ils ont oublié toute leur ancienne valeur.

Le grand Ajax poursuit sans cesse et voudroit frapper Hector vêtu d'airain; mais ce héros, savant dans les dangers de la guerre, couvre ses épaules de son vaste bouclier; il entend le sifflement des flèches, le bruit des traits, et reconnoît que la fortune des combats est incertaine: mais il reste encore inébranlable, pour sauver ses compagnons fidèles.

Comme, du haut de l'Olympe, un nuage s'élève jusque dans les cieux après un jour serein, et lorsque Jupiter va lancer la foudre; tels, du sein des navires, s'avancent et la Fuite et le Tumulte. Les Troyens, sans ordre, franchissent une seconde fois le fossé; des coursiers agiles entraînent Hector avec ses armes, et il abandonne ses peuples malheureux, qu'arrête le fossé profond: une foule de chevaux, en se précipitant dans cet

abyme, brisent les timons et abandonnent les chars des rois. Patrocle poursuit l'ennemi, excite les Grecs avec ardeur, et ne respire que la vengeance. Les Troyens, remplis de terreur et de trouble, inondent tous les chemins dans leur fuite; des tourbillons de poussière s'élèvent jusqu'aux nues, et les chevaux, d'un pied vigoureux, s'élancent vers les remparts, loin des tentes et des vaisseaux. Patrocle voit cette foule épouvantée; c'est là qu'il dirige sa course en jetant de grands cris. Les guerriers tombent de leurs siéges le front sous l'essieu, et les chars volent en éclats. Cependant, impatients du danger, ils ont franchi le fossé les immortels coursiers de Patrocle, présent superbe que les dieux firent à Pélée; le héros se précipite sur Hector, il brûle de le frapper; mais le Troyen est emporté par ses chevaux agiles. Lorsque, dans la saison de l'automne, la terre gémit sous le poids des tempêtes; lorsque, versant des pluies abondantes, Jupiter, courroucé, punit les hommes qui, dans les conseils, rendent d'iniques sentences, et violent la justice sans craindre la vengeance des dieux, les fleuves débordés inondent les campagnes, les torrents détachent d'immenses ro-

chers ; ils se précipitent, en mugissant, du sommet des montagnes jusque dans le noir océan, et les ouvrages du laboureur sont anéantis : ainsi les chevaux troyens exhalent de longs mugissements, et courent avec impétuosité.

Patrocle, ayant rompu les premières phalanges, les repousse vers les vaisseaux, et les éloigne d'Ilion, objet de leurs desirs ; il parcourt tout l'espace renfermé entre les vaisseaux, le fleuve, et les hauts remparts ; il sème le carnage, et venge la mort d'un grand nombre. D'abord de sa lance brillante il frappe Pronoüs dans le sein, que le bouclier ne garantissoit pas ; le Troyen expire, et dans sa chute ses armes ont retenti. Après cet exploit, Patrocle fond sur Thestor, fils d'Énope, qui se tient courbé sur son char magnifique : dans le trouble qui l'agite, les rênes se sont échappées de ses mains ; Patrocle lui enfonce sa pique dans la joue droite, fracasse les dents, et l'enlève du char. Comme un pêcheur, assis sur une roche escarpée, retire de la mer un poisson énorme avec sa ligne et son hameçon d'acier ; ainsi Patrocle, avec sa pique étincelante, enlève du char Thestor, la bouche entr'ouverte, et le précipite sur la terre : ce guerrier, dans sa chute, exhale le

souffle de sa vie. Patrocle voit Eryale qui s'avance, il lui jette une forte pierre contre la tête; elle est fendue tout entière sous le casque pesant: Eryale tombe, et la mort implacable se répand autour de lui. Bientôt Érymante, Amphoteron, Épalte, Tlépolème, fils de Damastor, Échius, Pyris, Iphée, Éippe, Argéade, et Pclymèle, sont entassés sur la terre féconde. Sarpédon aperçoit ses soldats qui, privés de la ceinture et de la cuirasse, périssent en foule accablés par Patrocle; aussitôt il exhorte ses braves Lyciens, et leur adresse ces reproches:

« O honte! Lyciens, où fuyez-vous? Montrez-
« vous intrépides maintenant. Je vais moi-même
« attaquer Patrocle; je saurai quelle est la force
« de ce héros qui cause le malheur des Troyens,
« qui ravit le jour à des guerriers si nombreux
« et si vaillants. »

Soudain, revêtu de ses armes, il s'élance à terre; Patrocle, qui l'aperçoit, saute aussi de son char. Tels deux vautours aux serres aiguës, au bec recourbé, combattent sur une roche élevée, avec des cris perçants; tels ces deux guerriers s'attaquent à-la-fois, en poussant de vives clameurs. A cette vue, le fils de Saturne, ému

de pitié, dit à Junon, sa sœur et son épouse.

« Malheur à moi, voici le jour où le destin « veut que Sarpédon, qui m'est le plus cher « parmi les hommes, tombe sous les coups de « Patrocle, fils de Mœnétius. Mon cœur flotte « indécis, mon esprit hésite, je ne sais si je dois « l'arracher vivant à ce combat déplorable, et « le transporter dans la fertile Lycie; ou si je « dois le laisser périr, vaincu par le bras de Pa- « trocle. »

« Terrible fils de Saturne, lui répondit la belle « et vénérable Junon, quelle parole as-tu pro- « noncée? Quoi! un mortel que le destin a dé- « signé depuis long-temps, tu veux l'arracher « à la mort! Accomplis tes desseins, mais ne « pense pas que les autres dieux t'approuvent. « Écoute mes discours, grave-les dans ton cœur. « Si tu ramènes Sarpédon plein de vie au sein de « ses foyers, songe qu'il est d'autres divinités qui « voudront de même éloigner des batailles san- « glantes leurs fils chéris. Tu le sais, plusieurs des « immortels ont aussi de nombreux enfants qui « combattent autour de la vaste citadelle de « Piam, et tu exciteras leur courroux. Quoique « Sarpédon te soit cher, quoique ton cœur gé-

« misse, permets qu'en cette guerre funeste il
« soit vaincu par le bras de Patrocle. Mais, dès
« que son âme et sa vie l'auront abandonné, or-
« donne à la Mort et au doux Sommeil de le
« transporter parmi les peuples de la vaste Lycie.
« Là, ses frères, ses amis, célébreront ses funé-
« railles, et élèveront une colonne sur son tom-
« beau, derniers honneurs rendus aux morts. »

Ainsi parle Junon : le père des dieux et des hommes ne rejette point ses conseils. Aussitôt il répand sur la terre une rosée sanglante pour honorer son fils, que Patrocle doit immoler dans les plaines d'Ilion, et loin des champs de la patrie.

Lorsque les deux héros sont en présence, Patrocle frappe dans le sein Thrasymèle, noble écuyer du roi Sarpédon, et lui ravit le jour. A son tour, Sarpédon lance un brillant javelot qui s'égare; mais de sa pique il blesse Pédase à l'épaule droite : le coursier gémit en expirant, tombe dans la poussière, et sa force l'abandonne. Les deux autres coursiers se cabrent, le joug crie, ils ne connoissent plus les rênes quand ils voient devant eux leur compagnon étendu sur la poussière. Mais l'illustre Automédon prévient aussitôt le danger; il s'arme de la longue

et forte épée suspendue à ses côtés, et, s'avançant, il coupe les traits sans hésiter : les chevaux à l'instant se replacent sous le joug, obéissent aux guides, et les deux guerriers recommencent un combat terrible.

D'abord Sarpédon lance une flèche étincelante qui manque le but; la pointe du fer effleure l'épaule gauche de Patrocle sans le blesser ; ce héros jette alors un javelot d'airain : de ses mains ne s'échappe point un trait inutile, il atteint Sarpédon, et déchire l'enveloppe qui renferme le cœur plein de force; Sarpédon tombe : ainsi tombe un chêne, ou un peuplier, ou un pin élevé que des bûcherons, de leurs haches tranchantes, ont coupé sur la montagne pour être un jour un léger navire ; ainsi le roi de Lycie est étendu devant son char et ses chevaux : il frémit et presse de sa main la terre ensanglantée. Tel un taureau, lorsqu'un lion furieux et terrible se précipite sur un troupeau de bœufs, périt en rugissant sous la dent du monstre qui le dévore; tel, sous les coups de Patrocle, le roi des valeureux Lyciens meurt plein de courroux, et dit en gémissant à son compagnon fidèle :

« Cher Glaucus, toi, vaillant entre tous les hé-

« ros, c'est maintenant qu'il faut te montrer « brave, et guerrier plein d'audace; que la guerre « cruelle soit ton unique desir, si tu as du cou- « rage; exhorte de toutes parts les princes des « Lyciens à combattre autour de Sarpédon, et, « toi-même, protége-moi de ta lance. Ah! pour « toi quelle honte si les Grecs enlèvent l'armure « de ton ami mort en attaquant les vaisseaux; « sois donc inébranlable, et ranime l'ardeur de « tous les soldats. »

A peine il a fini de parler, que la mort pâlit son front et voile ses yeux. Alors Patrocle, appuyant son pied sur la poitrine de Sarpédon, retire du corps la lance terrible; les entrailles se répandent sur la terre; le héros arrache à-la-fois la vie à son ennemi et le fer de sa lance. Les Thessaliens arrêtent les chevaux de Sarpédon: haletants, ils s'abandonnoient à la fuite, après avoir rompu les liens qui les retenoient au char de ce roi.

Glaucus éprouve une vive douleur en écoutant la voix de son ami, et il gémit au fond de son cœur de ne pouvoir le défendre. De sa main il saisit son bras encore tourmenté par une vive blessure, car il reçut une flèche envoyée par Teu-

cer, lorsque ce guerrier s'élança des vaisseaux argiens pour secourir ses compagnons, et il implore en ces mots Apollon, qui lance au loin ses traits :

« Exauce-moi, dieu puissant, soit que tu ha-
« bites ou la féconde Lycie ou les champs d'I-
« lion : de partout tu peux entendre l'homme
« infortuné qui, comme moi, est accablé de dou-
« leurs. Je porte une blessure cruelle, ma main
« est déchirée par de vives souffrances, et mon
« sang ne cesse de couler ; accablé sous le poids
« de mon bras, je ne puis soutenir ma lance
« avec fermeté, ni combattre en attaquant nos
« ennemis. Pourtant un homme fort a péri, Sar-
« pédon, né de Jupiter ; ce dieu n'a point pro-
« tégé son fils : mais toi, divinité puissante, guéris
« ma violente blessure, calme mes douleurs,
« rends-moi la force, afin que j'exhorte mes com-
« pagnons à voler aux combats, et que moi-même
« je protége ce corps inanimé. »

Telle fut sa prière : le brillant Apollon l'exauça. Aussitôt il apaise les douleurs, tarit le sang noir qui couloit de la profonde blessure, et répand la force dans l'âme du guerrier. Glaucus, plein de joie, reconnoît que le dieu a écouté la voix

d'un suppliant : soudain, parcourant la plaine, il excite les héros lyciens à combattre autour de Sarpédon ; puis il s'avance à grands pas vers les chefs des Troyens, Polydamas, le divin Agénor, Énée, et le valeureux Hector ; arrivé au milieu de ces princes, il s'écrie :

« Hector, tu oublies aujourd'hui tes alliés, « qui, pour ta cause, perdent la vie loin de « leurs amis et des champs paternels ; tu ne « veux plus les secourir. Il est tombé le grand « Sarpédon, ce roi des vaillants Lyciens, lui qui « protégeoit la Lycie, et par sa justice, et par sa « force : Mars vient de l'abattre avec la lance de « Patrocle. Accourez, mes amis, redoutez dans « votre cœur qu'ils n'enlèvent ses armes, et n'ou- « tragent son cadavre, ces Thessaliens, irrités de « ce qu'un si grand nombre de Grecs ont péri « sous nos coups devant leurs vaisseaux ra- « pides. »

Ainsi parle Glaucus ; les Troyens s'abandonnent à une douleur amère et inconsolable : Sarpédon, quoique étranger, étoit le rempart de leur ville ; chef de troupes nombreuses, il combattoit avec vaillance. Aussitôt les Troyens se précipitent contre les Grecs ; à leur tête est

Hector, irrité du trépas de Sarpédon : cependant Patrocle, rempli d'ardeur, excite le courage de ses troupes; et d'abord, s'adressant aux deux Ajax, il les exhorte en ces mots :

« Ajax, braves entre tant de héros, fussiez-
« vous plus braves encore, c'est maintenant qu'il
« vous faut desirer de repousser les Troyens. Il
« est tombé cet homme qui, le premier, esca-
« lada nos murailles, Sarpédon! Ah! si nous
« pouvions enlever son cadavre outragé, arra-
« cher les armes de ses épaules, et frapper de
« l'airain cruel tous les amis qui viennent le
« défendre! »

Il dit, et les Ajax brûlent de renverser les ennemis. Les deux armées serrent les rangs : d'un côté, les Troyens et les Lyciens; de l'autre, les Thessaliens et les Grecs, s'élancent pour combattre autour du cadavre, en poussant de grands cris : les armes des guerriers retentissent avec un bruit terrible. Jupiter répand une nuit ténébreuse sur cette bataille sanglante, afin de rendre plus affreux les combats livrés en faveur de son fils bien-aimé.

D'abord les Troyens fondent avec impétuosité sur les Grecs au sombre regard. Là périt un

homme vaillant parmi les Thessaliens, le fils du magnanime Agaclès, le noble Épigée: jadis il régnoit sur les peuples nombreux de Budie; mais, ayant tué un parent illustre, il se réfugia auprès de Pélée et de la belle Thétis, qui l'envoyèrent, avec Achille, sur les rivages d'Ilion, porter la guerre aux Troyens. Hector l'atteint au milieu du front quand il portoit la main sur le cadavre; la tête est fendue tout entière, malgré le casque pesant. Épigée tombe sur le corps de Sarpédon, et l'inexorable mort se répand autour du héros. Patrocle ressent une douleur profonde à la vue de son vaillant compagnon: soudain il marche aux premiers rangs. Comme l'épervier poursuit, d'un vol agile, une troupe de geais ou d'étourneaux; ainsi Patrocle se précipite contre les Troyens et les Lyciens, impatient de venger son ami. Il lance un rocher qui frappe le cou de Sthénélaüs, fils chéri d'Ithæmène, et lui déchire les nerfs. A ce coup, les plus braves guerriers reculent, et même le grand Hector. Autant que franchit d'espace un rapide javelot jeté par un homme qui essaye ses forces dans la lice, ou dans un combat contre de belliqueux ennemis; autant s'éloignent les

Troyens poursuivis par les Grecs. Le premier de tous, Glaucus, chef des braves Lyciens, se retourne, et tue le valeureux Bathyclée, fils de Chalcon. Il habitoit une riche demeure dans Hellas, et par ses trésors il l'emportoit sur tous les Thessaliens. Glaucus, en se tournant avec rapidité, lui plonge sa lance dans le sein, au moment où ce guerrier lui-même étoit près de l'atteindre; Bathyclée tombe avec fracas. Une vive douleur s'empare des Grecs quand ils voient périr cet homme vaillant; les Troyens font éclater leur joie, et se rassemblent autour de Glaucus. Toutefois les Grecs n'ont point oublié leur courage, et, pleins de force, ils vont droit à l'ennemi. Mérion immole un guerrier fameux, le fils d'Onétor, Laogon, prêtre de Jupiter sur le mont Ida; ses peuples l'honoroient comme un dieu : il est blessé à la joue, près de l'oreille. Aussitôt la vie abandonne ses membres agiles, et il tombe enseveli dans un épais nuage. Énée jette contre Mérion une flèche d'airain, espérant frapper ce héros qui s'avançoit couvert de son bouclier; mais il aperçoit Énée, se baisse, et évite le dard, qui, derrière lui, s'enfonce dans la terre. L'extrémité

du trait se balance jusqu'à ce que Mars en ait ralenti la fureur : ainsi l'arme d'Énée pénètre, en frémissant, dans la poudre, et un trait inutile s'est échappé de sa main vigoureuse. Dans son courroux, Énée s'écrie :

« Mérion, quoique tu sois un danseur habile,
« ce fer t'eût pour jamais arrêté, si j'avois pu
« t'atteindre. »

« O Énée! réplique aussitôt le brave Mérion,
« il te sera difficile, malgré ta force, d'abattre
« ou de repousser chacun des guerriers qui
« marchera contre toi. Tu n'es aussi qu'un mor-
« tel; si je te frappois dans le sein avec ma lance
« terrible, peut-être, quoique tu sois vaillant,
« et plein de confiance en ton bras, me livre-
« rois-tu la victoire, et ton âme au dieu des
« enfers. »

Il dit; mais Patrocle, fils de Mœnétius, lui adresse ces reproches :

« Mérion, puisque tu es brave, pourquoi dis-
« courir ainsi? Certes, ce n'est pas avec des in-
« jures que nous éloignerons les Troyens de ce
« cadavre : non, sans doute, ils ne fuiront pas
« avant qu'un de leurs chefs ait mordu la pous-
« sière. C'est dans la force de nos bras que ré-

« side le destin des batailles ; les discours sont « pour les conseils : aussi ne faut-il point ha- « ranguer, mais combattre. »

En disant ces mots, il s'élance. Mérion le suit, semblable à un dieu. Lorsqu'une troupe de bûcherons fait retentir les vallées de la montagne, le bruit de leurs coups s'étend au loin : de même s'élève, du sein de la terre profonde, le bruit des casques d'airain, des vastes boucliers que frappent les glaives et les lances aiguës ; l'œil le plus exercé ne reconnoîtroit pas Sarpédon, enseveli tout entier, des pieds à la tête, sous les flèches, le sang, et la poussière : on se précipite en foule autour de son cadavre. Comme dans la bergerie des essaims de mouches bourdonnent parmi les urnes remplies de lait, lorsque, durant la douce saison du printemps, le lait coule dans les vases : ainsi les deux peuples sont rassemblés autour du cadavre. Jupiter ne détourne point les yeux de ce combat terrible : sans cesse il contemple ces armées, il agite en son âme de nombreuses pensées sur le trépas de Patrocle, et délibère si, en cette horrible mêlée, l'illustre Hector, immolant ce héros sur le corps même du divin Sarpédon, lui ravira ses

armes, ou s'il doit préparer de plus affreux malheurs à tant de guerriers. Ce dernier parti lui semble préférable ; il veut que le brave compagnon d'Achille, de nouveau repoussant vers les remparts et les Troyens et le redoutable Hector, fasse périr encore une foule de combattants. Soudain il remplit de crainte l'âme du fils de Priam : ce héros s'enfuit monté sur son char, et exhorte tous ses soldats à la fuite ; car il a reconnu de quel côté penchoient les balances sacrées de Jupiter. Les braves Lyciens ne résistent plus ; tous, saisis d'épouvante, abandonnent leur chef blessé dans le cœur, et couché parmi la foule des cadavres. Plusieurs guerriers étoient tombés autour de lui dans cette sanglante bataille qu'alluma le fils de Saturne lui-même. Les Grecs aussitôt dépouillent Sarpédon de ses armes brillantes d'airain, et le fils de Mœnétius ordonne à ses soldats de les porter dans les navires. Alors Jupiter, dieu des sombres nuages, dit à Apollon :

« Va promptement, ô Phébus, mon bien-
« aimé, cours arracher Sarpédon du milieu des
« traits, enlève le sang noir dont il est souillé,
« et, loin de la guerre, plonge son corps dans le

« courant du fleuve ; tu le parfumeras d'am-
« brosie, et le revêtiras d'une tunique immor-
« telle. Commande ensuite aux deux jumeaux, le
« Sommeil et la Mort, messagers rapides, de
« le transporter parmi les peuples opulents de
« la vaste Lycie : là, ses frères, ses amis, célè-
« breront ses funérailles, et élèveront une co-
« lonne sur son tombeau, derniers honneurs
« rendus aux morts. »

Apollon obéit aux ordres de son père ; et, des montagnes de l'Ida, il s'élance sur le champ du carnage. Bientôt il arrache Sarpédon du milieu des traits, et, loin de la guerre, plonge le corps de ce héros dans le courant du fleuve ; il le parfume d'ambrosie, le revêt d'une tunique immortelle, et commande ensuite aux deux jumeaux, le Sommeil et la Mort, messagers rapides, de le transporter parmi les peuples de la vaste Lycie.

Cependant Patrocle exhorte Automédon et ses coursiers ; mais, en poursuivant les Troyens et les Lyciens, il attire sur lui de grands malheurs. L'insensé ! s'il eût suivi les conseils du fils de Pélée, il échappoit aux fatales destinées ; mais toujours la pensée de Jupiter l'emporte

sur la pensée des hommes : c'est ce dieu qui met en fuite un guerrier courageux, et lui ravit aisément la victoire, lors même qu'il l'excite à combattre : ainsi Jupiter a rempli d'ardeur l'âme de ce héros.

Quel fut le premier, quel fut le dernier qui périt sous tes coups, ô Patrocle, lorsque les dieux t'appelèrent à la mort? Le premier fut Adreste ; ensuite Autonoon, Échéclus, Périme, fils de Mégas, Épistore, Mélanippe, Élase, et Moulion; le dernier fut Pylarte : ceux-là tu les immolas tous, et les autres s'abandonnèrent à la fuite.

Ah! sans doute, ce jour même les Grecs, secondés par le bras de Patrocle, envahissoient le superbe Ilion, tant sa lance étoit redoutable, si Apollon ne se fût placé au sommet de la tour. C'est là qu'il médite la perte de ce héros, et qu'il prête son secours aux Troyens. Trois fois Patrocle se précipite pour franchir les remparts avancés; trois fois Apollon le repousse de ses mains divines, en agitant la formidable égide : mais, lorsqu'une quatrième fois il s'élance, semblable à un dieu, le puissant Apollon s'écrie d'une voix menaçante :

« Retire-toi, noble Patrocle, ce n'est point à « ta lance que le sort a réservé d'abattre la ville « des Troyens, ni même à celle d'Achille, qui « t'est bien supérieur. »

Il dit, et Patrocle s'éloigne pour éviter la colère du dieu qui lance au loin ses traits. Hector avoit arrêté ses chevaux impétueux près des portes de Scée; alors il hésite s'il retournera combattre au sein des bataillons, ou s'il rassemblera ses troupes dans l'intérieur des remparts. Tandis qu'il roule ces pensées, Apollon paroît près de lui sous la forme d'un guerrier jeune et vaillant, Asius, oncle maternel du noble Hector; il étoit frère d'Hécube, fils de Dimas, et habitoit dans la Phrygie, sur les rivages du Sangarius. Apollon emprunte les traits de ce héros, et s'écrie :

« Hector, pourquoi t'éloigner des combats? « Ce n'est point là ce qui sied à ton courage. Si « je l'emportois sur toi autant que je te suis in- « férieur, à l'instant même cette fuite te seroit « funeste. Ah! plutôt contre Patrocle pousse tes « coursiers vigoureux; tu l'immoleras peut-être; « Apollon peut-être te comblera de gloire. »

A ces mots, le dieu retourne se plonger au

sein du tumulte : soudain l'illustre Hector commande à Cébrion de précipiter les chevaux dans la mêlée. Apollon, qui s'est joint à la foule, répand un trouble affreux parmi les Grecs ; il comble de gloire Hector et les Troyens : le héros dédaigne d'immoler les autres guerriers ; c'est contre Patrocle qu'il pousse ses coursiers vigoureux. De son côté, Patrocle saute de son char ; sa main gauche est armée d'une lance, de la droite il saisit une pierre blanche et raboteuse, que sa forte main couvre tout entière ; il la lance avec force, et elle effleure le corps de son ennemi. Mais Patrocle ne l'a point jetée en vain : cette roche aiguë atteint au milieu du front l'écuyer d'Hector, Cébrion, fils illégitime de Priam : c'étoit lui qui en ce moment tenoit les rênes des coursiers. Ses sourcils sont déchirés ; l'os n'a pu résister ; et ses yeux, en tombant dans la poussière, roulent à ses pieds. Semblable à un plongeur, il tombe du char magnifique, et la vie l'abandonne. Aussitôt Patrocle laisse échapper ces paroles amères :

« Grands dieux, comme ce guerrier est agile !
« comme il plonge facilement ! Ah ! sans doute,
« si ce héros s'élançoit d'une barque dans le

« sein de la mer poissonneuse, même, durant la « tempête, il ramasseroit assez de coquillages « pour nourrir de nombreux convives. Comme « il s'est élancé sans effort du haut de son char! « Oui, c'est parmi les Troyens que sont les plon- « geurs habiles. »

Il dit, et se précipite sur Cébrion: il a l'impétuosité d'un lion qui ravage une bergerie; mais le monstre est blessé dans le sein, et son courage l'a perdu: ainsi, Patrocle, tu t'élançois avec fureur sur ce guerrier. Hector saute aussi de son char: tous deux sont près de Cébrion. Tels, au sommet des montagnes, deux lions affamés se disputent une biche immolée; tels, autour de Cébrion, paroissent deux guerriers ministres de terreur, Patrocle, fils de Mœnétius, et l'illustre Hector. Ils brûlent de se déchirer l'un et l'autre avec l'airain cruel: Hector tient le cadavre par la tête, et ne l'abandonne pas; Patrocle saisit les pieds: alors tous les Grecs et les Troyens se mêlent à ce combat furieux.

Lorsque l'Eurus et le Notus, en se heurtant dans la vallée de la montagne, s'engouffrent au sein d'une forêt profonde, le hêtre, le frêne,

et le cornouiller à l'âpre écorce agitent à grand bruit leurs longs rameaux, qui se brisent avec fracas : ainsi les Grecs et les Troyens tombent sous leurs coups mutuels; mais nul d'entre eux ne s'abandonne à la fuite déplorable. Autour du cadavre une multitude de dards et de flèches que l'arc a lancées s'enfoncent dans la terre, et les roches immenses brisent les boucliers des combattants sur le corps de Cébrion. Ce héros, étendu dans un tourbillon de poussière, couvre un grand espace, et il a oublié son adresse à conduire un char.

Tant que le soleil s'élève dans la vaste étendue des cieux, les traits volent des deux armées, et les peuples périssent également : mais quand cet astre décline, vers l'heure où l'on délie les bœufs, alors les Grecs ressaisissent la victoire; ils emportent Cébrion loin des traits, l'enlèvent à l'ardeur des Troyens, et le dépouillent de ses armes.

Patrocle, ne respirant que le carnage, fond sur ses ennemis, semblable au farouche Mars : trois fois il se précipite à grands cris, et trois fois il immole neuf guerriers. Il s'élance une quatrième fois, pareil à un dieu. Ce fut alors, ô

Patrocle, que fut marqué le terme de ta vie. Le terrible Phébus accourt dans cette mêlée sanglante; mais ce héros ne peut distinguer le dieu, qui s'avance dans la foule couvert d'un épais nuage. Apollon s'arrête derrière Patrocle, et, de sa pesante main, le frappe entre les deux épaules : aussitôt un vertige trouble les yeux du guerrier. Le brillant Phébus abat le casque d'airain, qui, en retentissant, tombe aux pieds des chevaux; l'aigrette étincelante est souillée dans le sang et dans la poudre. Jusqu'alors ce casque aux crins ondoyants ne fut jamais profané par la poussière : c'est qu'il couvroit la tête d'un héros divin; il ombrageoit le front superbe d'Achille. Aujourd'hui Jupiter accorde à Hector de le placer sur sa tête; mais, hélas! déja ce héros lui-même étoit près de mourir. Cependant entre les mains de Patrocle se brise la forte et longue lance revêtue d'airain; le bouclier qui le couvre tombe de ses épaules avec le riche baudrier. Le grand Apollon, fils de Jupiter, délie la cuirasse; l'âme du héros est troublée, la force abandonne ses membres agiles; il s'arrête éperdu. A l'instant il est frappé dans le dos par la lance aiguë d'un Dardanien, Euphorbe, fils

de Panthoüs, qui, entre tous ses compagnons, excelle à jeter un javelot, à diriger un coursier, et à s'élancer d'un pied vigoureux. Il a déja renversé vingt guerriers, quoiqu'il conduise un char pour la première fois, et qu'il s'essaye encore au métier de la guerre. C'est lui qui te porta le premier coup, noble Patrocle ; mais il ne put te terrasser. Euphorbe se retire aussitôt dans la foule, après avoir arraché du corps la lance de frêne, et n'ose en ce combat attendre Patrocle, quoique désarmé. Ce héros, dompté par le bras d'Apollon et la lance d'Euphorbe, court se cacher parmi ses compagnons pour éviter la mort.

Dès qu'Hector voit s'éloigner Patrocle, blessé par l'airain cruel, il s'élance à travers les rangs, et lui plonge sa pique dans les entrailles ; le fer pénètre tout entier. Patrocle tombe avec fracas, et sa chute remplit d'une grande douleur l'armée des Argiens. Ainsi, au sommet de la montagne, un lion attaque un sanglier furieux; ils combattent pleins d'ardeur pour une foible source où tous les deux veulent se désaltérer ; mais enfin le lion, par sa force, terrasse le sanglier écumant : de même Hector, d'un coup de

sa lance, ravit le jour à l'illustre Patrocle, qui lui-même immola un grand nombre de guerriers. Alors, d'une voix triomphante, le fils de Priam s'écrie :

« Patrocle, tu pensois détruire notre ville,
« et, ravissant la liberté aux femmes troyennes,
« tu croyois les conduire dans tes vaisseaux
« jusqu'aux champs aimés de ta patrie : insensé!
« c'est pour la défense de nos épouses que les
« coursiers d'Hector s'élancent d'un pied rapide
« dans les combats; moi-même, par la force
« de ma lance, je l'emporte sur tous les belli-
« queux Troyens, moi, qui éloignerai d'eux le
« jour de la servitude; tandis que tu seras la
« proie des vautours. Ah, malheureux! Achille,
« quoique vaillant, n'a pu te secourir; tran-
« quille dans sa tente, il te donnoit ses ordres à
« ton départ. Ne reviens pas, ô noble Patrocle,
« disoit-il, ne reviens pas près de nos larges na-
« vires avant d'avoir déchiré la tunique san-
« glante sur le sein de l'homicide Hector. C'est
« ainsi qu'il te parloit sans doute; et ton âme
« imprudente s'est laissée persuader. »

Respirant à peine, Patrocle lui répond en ces mots :

« Hector, tu triomphes maintenant avec or-
« gueil; car Jupiter et Apollon te donnent la
« victoire. Ces dieux m'ont aisément terrassé;
« eux-mêmes ont arraché mes armes. Sans cela,
« vingt guerriers m'auroient attaqué, que tous
« auroient péri sous le fer de ma lance. Mais je
« suis vaincu par un destin funeste : c'est le fils
« de Latone qui m'a frappé; et, parmi les hom-
« mes, c'est Euphorbe : tu ne m'as atteint que le
« troisième. Toutefois, je te le prédis, grave
« mes paroles au fond de ton âme : toi-même
« tu n'as pas long-temps à vivre ; déja près de toi
« s'avancent et la mort et la Parque inexorable,
« qui te dompteront sous les coups d'Achille,
« petit-fils illustre d'Æacus. »

A peine il achevoit ces paroles, qu'il est enveloppé des ombres de la mort; son âme l'abandonne et s'envole dans les enfers, déplorant le destin qui la prive sitôt de la force et de la jeunesse. Déja il n'est plus, et pourtant Hector lui adresse ces mots :

« Patrocle, pourquoi me prédire une mort
« déplorable? Qui sait si Achille, fils de la
« blonde Thétis, frappé lui-même par ma lance,
« ne perdra pas le jour avant moi? »

Il dit : aussitôt, de son pied pressant le corps de Patrocle, il arrache de la blessure la lance terrible, et repousse le cadavre loin du fer ; ensuite, armé de cette lance, il fond sur Automédon, vaillant écuyer d'Achille ; mais ce guerrier est emporté rapidement par les coursiers immortels, présent superbe que les dieux accordèrent à Pélée.

FIN DU SEIZIÈME CHANT

L'ILIADE.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Le valeureux Ménélas, apercevant Patrocle immolé par les Troyens dans ce combat terrible, s'élance à la tête des troupes, étincelant d'airain, et marche autour de ce guerrier. Ainsi, auprès de son premier-né, s'empresse une génisse plaintive, qui jusqu'alors n'a point encore connu les douleurs de l'enfantement : de même autour de Patrocle s'empresse le blond Ménélas; il le protége de la lance et du bouclier, impatient d'immoler quiconque s'élancera contre lui. Cependant le fils de Panthoüs, armé d'une pique de frêne, n'a point oublié Patrocle étendu sur la terre; il s'avance, et dit à Ménélas :

« Fils de Jupiter, Ménélas, chef des peuples,
« retire-toi ; abandonne ce cadavre et ces dé-
« pouilles sanglantes : c'est moi qui, de ma
« lance, le premier atteignis Patrocle dans cette
« affreuse bataille. Laisse-moi remporter toute
« ma gloire au milieu des Troyens, de peur que
« je ne te frappe, et ne te prive de la douce lu-
« mière du jour. »

« Grand Jupiter, s'écrie Ménélas indigné,
« certes, il est peu généreux de se vanter ainsi
« sans mesure! Non, sans doute, ni la panthère,
« ni le lion, ni le sanglier cruel, dont la force
« enfle le courage, n'ont autant d'audace que
« les fils orgueilleux de Panthoüs : cependant
« la violence de ton frère, le vaillant Hypéré-
« nor, n'a pu le garantir, à la fleur de son âge,
« lorsqu'il osa m'insulter et m'attendre ; il me
« disoit le moins brave des enfants de Danaüs,
« et son retour ne réjouira point une épouse
« adorée, ni ses parents vénérables : ainsi je te
« priverai de la vie, si tu marches contre moi.
« Va, je te conseille de rentrer dans la foule ;
« crains de m'attaquer avant d'avoir éprouvé le
« malheur ; mais l'insensé ne juge que l'événe-
« ment. »

Ces paroles ne persuadent point Euphorbe, qui répond aussitôt :

« C'est aujourd'hui, Ménélas, que tu vas ex-« pier la mort de mon frère, dont tu te glori-« fies. Tu as rendu veuve son épouse, qui sera « désormais solitaire dans la chambre de son « nouvel hyménée; tu as attiré sur nos parents « le deuil et l'amertume : ah! sans doute, j'a-« paiserois leur douleur cruelle, si, emportant « ta tête et tes armes, je les remettois aux mains « de Panthoüs et de la divine Phrontis; mais ne « différons point le combat, et que, dans cette « lutte, éclatent à-la-fois le courage et la ter-« reur. »

Il dit, et frappe l'armure du terrible Ménélas; mais, sans rompre l'airain, la pointe se recourbe sur le fort bouclier. Le fils d'Atrée lève alors l'acier homicide en invoquant le grand Jupiter; il frappe la gorge d'Euphorbe, qui recule aussitôt : Atride, plein de confiance en la force de son bras, enfonce l'arme tout entière; la pointe pénètre et traverse le cou délicat du guerrier; il tombe avec fracas, et ses armes retentissent autour de son corps : le sang coule sur sa chevelure, semblable à celle des Graces,

et dont les longues tresses sont renfermées dans un réseau d'or et d'argent. Tel un jeune plant d'olivier qu'un homme élève avec soin dans un lieu solitaire d'où jaillit une source abondante: l'arbre magnifique étend son feuillage, et, balancé par la douce haleine des vents, il se couvre de fleurs éclatantes; mais tout-à-coup l'autan furieux se précipite en tourbillons, le déracine, et le couche sur la terre : tel Euphorbe, le fils vaillant de Panthoüs, tombe sous les coups de Ménélas, prêt à lui ravir son armure.

Lorsqu'un lion nourri dans les forêts, et se confiant en sa vigueur, a saisi, au milieu du troupeau, une génisse superbe, il lui déchire le cou avec ses dents cruelles, et se repaît ensuite de son sang et de ses entrailles; les chiens, les chasseurs, de loin poussent des cris; aucun ne veut attaquer le monstre, et tous pâlissent de crainte : de même nul guerrier, parmi les Troyens, ne sent au fond de son cœur assez de courage pour marcher contre le formidable Ménélas. Sans doute il emportoit facilement les armes brillantes d'Euphorbe, si Apollon, indigné, n'eût averti Hector, aussi brave que le dieu Mars. Phébus, caché sous les traits de Mentès,

chef des Ciconiens, adresse ces paroles au fils de Priam :

« Hector, tu cours en vain ; malgré ta vitesse, « tu n'atteindras jamais les chevaux du noble « rejeton d'Æacus ; il est difficile aux hommes « de les soumettre et de les diriger : Achille, « seul, a pu les dompter, lui qui reçut le jour « d'une mère immortelle. Cependant le vaillant « Ménélas, fils d'Atrée, en défendant Patrocle, « a immolé un homme vaillant entre les Troyens, « Euphorbe, fils de Panthoüs, et l'a privé de sa « force impétueuse. »

A ces mots, le dieu se replonge dans la foule ; Hector éprouve dans son âme une douleur profonde ; il parcourt des yeux les bataillons : bientôt il aperçoit Euphorbe revêtu de ses armes, et couché sur la terre ; le sang couloit encore de sa large blessure. Soudain il jette des cris aigus, et, couvert de l'airain éblouissant, il s'élance à la tête de ses troupes, semblable à la flamme dévorante de Vulcain ; sa voix frappe l'oreille de Ménélas, qui, gémissant, dit en son cœur magnanime :

« Malheur à moi, si j'abandonne l'armure et « le corps de Patrocle, mort ici pour ma gloire.

« Il n'est pas un des fils de Danaüs qui, à cette
« vue, ne s'indigne contre moi ; mais, si je cède
« à la honte, si je combats seul Hector et les
« Troyens, je crains de périr accablé sous le
« nombre; car tous les Troyens s'avancent sur
« les pas du vaillant Hector. Mais pourquoi dé-
« libérer ainsi dans mon cœur? Lorsqu'un guer-
« rier veut, malgré Jupiter, combattre celui que
« cette divinité protége, bientôt il est enveloppé
« dans une ruine affreuse. Non, les Grecs ne
« s'indigneront point contre moi, si je m'éloi-
« gne d'Hector, qu'un dieu conduit dans les ba-
« tailles. Ah! que ne puis-je découvrir l'intré-
« pide Ajax! Tous deux, nous volerions au
« combat, dussions-nous attaquer l'un des im-
« mortels. Peut-être alors conserverions-nous
« au fils de Pélée le corps de son ami, seule
« consolation dans nos malheurs. »

Tandis qu'il roule ces pensées dans le fond de son âme, les Troyens s'avancent; Hector est à leur tête. Ménélas recule et abandonne le corps de Patrocle; mais souvent il tourne ses regards vers les ennemis. Tel un lion, à l'épaisse crinière, que la voix des chiens et les lances des chasseurs repoussent de la bergerie, frémit de

rage dans son cœur, et se retire à regret de l'étable : tel Ménélas s'éloigne du corps de Patrocle ; mais il se retourne contre les Troyens quand il est au milieu de ses compagnons ; de toutes parts il cherche le grand Ajax, et le découvre enfin à la gauche de l'armée, rassurant ses soldats, et les excitant à combattre ; car Phébus les a remplis d'une terreur divine. Ménélas accourt près de ce héros, et lui dit :

« Ajax, mon ami, hâtons-nous autour de « Patrocle ; du moins rapportons au glorieux « Achille ce cadavre dépouillé, puisque son ar- « mure est devenue la proie du terrible Hec- « tor. »

Ces mots ont enflammé l'ardeur du valeureux Ajax ; il s'élance aux premiers rangs, accompagné du blond Ménélas. Hector, ayant ravi les armes de Patrocle, entraînoit le cadavre, afin de séparer la tête des épaules, et de livrer les tristes restes aux chiens d'Ilion. En ce moment, Ajax, couvert de son bouclier, s'avance, semblable à une tour ; Hector se retire aussitôt parmi ses compagnons, monte sur son char, et ordonne aux Troyens de porter dans la ville l'armure superbe qui doit attester sa gloire : cependant

Ajax s'arrête près du fils de Mœnétius, et le couvre de son large bouclier. Telle est une lionne autour de ses nourrissons; s'il survient une troupe de chasseurs au moment où elle conduit les jeunes lionceaux dans la forêt, soudain elle roule des yeux ardents, et ses sourcils abaissés couvrent ses regards : tel paroît Ajax autour du guerrier Patrocle; près de lui s'arrête aussi l'illustre Ménélas: une amère douleur s'est emparée de son âme. Alors Glaucus, fils d'Hippoloque, et chef des guerriers lyciens, tournant un regard terrible sur Hector, lui adresse ces violents reproches :

« Hector, guerrier vaillant en apparence,
« quoi! tu t'éloignes des combats! Ah! c'est bien
« sans raison que tu jouis d'une gloire écla-
« tante, toi, qui t'abandonnes à la fuite. Songe
« maintenant comment tu défendras la ville et
« la citadelle, seul, avec les guerriers qui sont
« nés dans Ilion; car, désormais, nul parmi les
« Lyciens ne combattra plus les Grecs pour la
« défense de vos remparts, puisque vous êtes
« sans reconnoissance pour ceux qui toujours
« attaquent vos ennemis. Et comment, Hector,
« protégerois-tu dans la mêlée un guerrier obs-

« cur, toi, malheureux, qui permets que Sar-
« pédon, ton hôte et ton ami, devienne la con
« quête et la proie des Argiens? Ce héros pro-
« tégea ta ville, et toi-même, tant qu'il vécut;
« et, aujourd'hui, tu ne peux, loin de lui, re-
« pousser les chiens dévorants. Si les Lyciens
« vouloient m'obéir, nous reverrions nos foyers,
« et Ilion tomberoit ensevelie dans une ruine
« affreuse. Que les Troyens soient remplis de ce
« courage audacieux, intrépide, qui doit ani-
« mer le héros, quand, pour la patrie, il sou-
« tient contre ses ennemis les travaux de la
« guerre, et bientôt nous entraînerons Patrocle
« dans la ville. Ah! sans doute, si sa dépouille
« mortelle étoit arrachée des batailles, et portée
« jusque dans la vaste citadelle de Priam, les
« Grecs nous rendroient aussitôt les armes de
« Sarpédon, et ce roi lui-même seroit ramené au
« sein de nos remparts; car enfin il est tombé,
« le compagnon de cet homme qu'on dit le plus
« vaillant des Argiens, et qui commande aux
« soldats les plus braves; mais tu n'as pu résis-
« ter au magnanime Ajax, tu n'as pu soutenir
« sa vue dans les combats, et n'as point osé at-
« taquer ce héros bien supérieur à toi. »

Hector, tournant sur Glaucus des yeux menaçants, lui répond aussitôt :

« Glaucus, pourquoi tenir ce superbe lan-
« gage? Grands dieux! jusqu'à ce jour, j'ai cru
« que tu surpassois en prudence tous les habi-
« tants de la féconde Lycie ; mais je vois bien
« que tes discours manquent de sagesse, toi, qui
« m'oses dire que je redoute le vaillant Ajax.
« Jamais je ne tremblai dans les batailles, au
« bruit des chevaux ; mais la volonté de Jupiter
« est toujours la plus puissante : c'est ce dieu qui
« met en fuite un guerrier courageux, et lui ravit
« aisément la victoire, quoiqu'il l'excite à com-
« battre. Viens, Glaucus, reste près de moi ; sois
« témoin de mes actions, tu verras si je suis un
« lâche, comme tu le publies, ou si je repous-
« serai celui des Grecs qui, rempli d'un courage
« intrépide, s'avancera près de Patrocle im-
« molé. »

Ensuite, exhortant ses troupes, il s'écrie d'une voix terrible :

« Troyens, Lyciens, et vous, fils de Dardanus,
« soyez hommes ; amis, rappelez toute votre va-
« leur : pour moi, je vais revêtir les armes de
« l'indomptable Achille, ces armes superbes

« dont j'ai dépouillé Patrocle après l'avoir « vaincu. »

A ces mots, le vaillant Hector s'éloigne de la guerre sanglante; il court avec rapidité, et, emporté par ses pieds agiles, il atteint bientôt ses compagnons, qui conduisoient à Troie les armes brillantes du fils de Pélée. Là, s'arrêtant loin des combats, il change d'armure, ordonne aux valeureux Troyens de porter la sienne dans Ilion, et revêt les armes divines d'Achille, présent que les dieux firent à Pélée; ce guerrier, dans sa vieillesse, les donna à son fils; mais son fils n'a point vieilli sous les armes de son père.

Lorsque Jupiter, roi des tempêtes, voit Hector couvert de l'armure d'Achille, il agite sa tête immortelle, et dit en son cœur :

« Ah! malheureux! tu ne songes point à la « mort, et cependant elle est près de toi. Tu « revêts la superbe armure d'un homme vaillant, « devant qui tremblent tous les autres guerriers; « tu as immolé son ami, qui étoit à-la-fois plein « de douceur et de courage; tu as indignement « dépouillé la tête et les épaules de Patrocle : « cependant je veux t'accorder une grande vic- « toire, foible dédommagement à tes malheurs;

« car tu ne reviendras point des combats, et An-
« dromaque ne recevra point les armes écla-
« tantes du fils de Pélée. »

En disant ces mots, Jupiter confirme sa promesse en abaissant ses noirs sourcils, et adapte les armes à la taille d'Hector. Aussitôt Mars remplit ce guerrier d'une ardeur belliqueuse, et donne à ses membres la souplesse et la force. Hector parcourt les rangs des illustres alliés en jetant de grands cris, et, brillant sous les armes du fils de Pélée, il paroît à tous être ce héros lui-même; il vole de tous côtés, et, par ses discours, ranime le courage des chefs, Mesthlée, Glaucus, Médonte, Thersiloque, Astéropæon, Disénore, Hippotoüs, Phorcys, Chromion, et l'augure Ennome; il les exhorte tour-à-tour, et leur dit ces paroles rapides :

« Écoutez ma voix, alliés, vous dont les tri-
« bus nombreuses avoisinent Ilion; ce n'est point
« pour être une foule oisive que je vous appe-
« lai du sein de vos demeures, mais afin de re-
« pousser loin de nos épouses et de nos enfants
« les Grecs belliqueux. Dans cette pensée, j'ai
« épuisé mes peuples de vivres et de richesses
« pour accroître vos forces; marchez donc à

« l'ennemi : sachez vaincre ou mourir, telle est la « loi des combats. Celui qui entraînera le ca- « davre de Patrocle au milieu des valeureux « Troyens, celui qui fera fuir Ajax, je lui céde- « rai la moitié des dépouilles, et n'en garde- « rai que la moitié pour moi ; sa gloire sera égale « à la mienne. »

A ce discours, tous, la lance baissée, attaquent les Grecs avec fureur ; chaque guerrier espère en son âme ravir Patrocle au fils de Télamon. Insensés ! eux-mêmes ils périront en foule sur ce cadavre. Alors Ajax, s'approchant du fils d'Atrée :

« Ami, lui dit-il, ô Ménélas, fils de Jupiter, « je n'espère pas que nous revenions jamais de « ce combat, et je crains bien moins pour le « corps de Patrocle, qui, malgré nos efforts, « sera la proie des chiens et des vautours, que « pour ta vie et pour la mienne. Hector, comme « un nuage ténébreux, nous enveloppe de toutes « parts ; nous sommes menacés d'un affreux mal- « heur : cependant appelle à toi les princes des « Grecs, si toutefois ils peuvent t'entendre. »

Il dit, et le valeureux Ménélas, docile à ce conseil, s'écrie d'une voix formidable :

« O mes amis, rois et chefs des Argiens, vous « qui, près des Atrides, buvez le vin, tribut de « nos peuples, vous qui commandez à des trou- « pes nombreuses, vous que Jupiter a comblés « d'honneur et de gloire, il me seroit difficile « de vous distinguer tous, tant la guerre éclate « avec fureur ; mais de vous-mêmes volez aux « combats, et, dans vos cœurs indignés, ne souf- « frez pas que Patrocle devienne le jouet des « chiens d'Ilion. »

Ainsi parle Ménélas : le rapide Ajax, fils d'Oïlée, a entendu la voix d'Atride ; le premier il s'avance en courant à travers les bataillons ; après lui marche Idoménée, et son écuyer Mérion, semblable au farouche Mars ; mais quel homme pourroit rappeler tous les noms de ces héros qui rallumèrent l'ardeur des batailles ?

Les Troyens s'avancent en foule sur les pas d'Hector. Lorsqu'un fleuve, grossi par les pluies du ciel, se précipite dans l'océan, les vagues émues s'opposent en frémissant à son cours, les rives lointaines retentissent avec fracas, et la mer a franchi ses limites ; ainsi retentissent les clameurs des Troyens. Cependant les Grecs s'arrêtent près du fils de Mœnétius, et, tous animés

d'une égale valeur, ils forment un rempart de leurs boucliers d'airain ; autour de leurs casques étincelants le fils de Saturne répand un épais nuage : ce dieu avoit toujours chéri Patrocle, tant que ce héros, durant sa vie, fut le compagnon d'Achille ; maintenant il lui semble odieux que Patrocle devienne le jouet des chiens d'Ilion, et il inspire à tous les amis de ce guerrier l'ardeur de le défendre.

D'abord les Troyens attaquent les Grecs aux sombres regards ; ceux-ci abandonnent Patrocle ; mais les Troyens, malgré leur fureur, n'immolent aucun ennemi, et ils se hâtent d'entraîner le cadavre. Ajax ramène ses soldats au combat ; Ajax qui, par sa taille et par sa force, l'emporte sur tous les enfants de Danaüs, après l'invincible fils de Pélée ; il s'élance aux premiers rangs. Tel un sanglier furieux, rebroussant à travers les taillis, dissipe aisément sur les montagnes une troupe de chiens et de jeunes chasseurs ; tel Ajax, fils de l'illustre Télamon, dissipe sans effort les phalanges des Troyens, qui, s'étant précipités sur Patrocle, pensoient l'emporter dans leur ville et se couvrir de gloire.

Déja Hippotoüs, fils du vaillant Léthus, roi

des Pélasges, avoit lié les pieds du cadavre avec une courroie, et l'entraînoit hors de la mêlée pour obtenir une récompense d'Hector et des Troyens; mais le malheur fond sur lui, et nul, malgré son desir, ne peut l'en préserver. Le fils de Télamon, courant parmi la foule, atteint le casque d'airain; cette armure, ombragée d'une crinière, est brisée par l'effort de la lance et d'un bras vigoureux; la cervelle ensanglantée jaillit de cette large blessure, la force abandonne Hippotoüs, ses mains laissent échapper à terre les pieds du magnanime Patrocle, et lui-même tombe le front sur le cadavre, loin des champs de la féconde Larisse. Hélas! il ne rendra point à ses parents chéris les soins qu'ils lui prodiguèrent dans son enfance: il n'a vécu que peu de jours, terrassé par le fer du magnanime Ajax. Hector à l'instant lance contre Ajax une brillante javeline; ce héros l'aperçoit et se détourne; le dard frappe le fils du valeureux Iphite, Schédius, le plus brave des Phocéens: il habitoit un palais dans la riche Panope, et régnoit sur un peuple nombreux: la pointe d'airain pénètre dans sa gorge, et ressort derrière l'épaule: il tombe, et ses armes rendent un son terrible. Ajax alors

tue le belliqueux Phorcys, fils de Phænops; ce guerrier défendoit le corps d'Hippotoüs: l'airain s'enfonce dans la cuirasse et jusque dans les entrailles: Phorcys est précipité dans la poudre, et de sa main il presse la terre. Les premiers rangs des Troyens reculent, même l'illustre Hector, et les Grecs, en poussant des cris, entraînent les cadavres de Phorcys et d'Hippotoüs, et arrachent les armes de leurs épaules.

Les Troyens, poursuivis par les Grecs, et vaincus par leur foiblesse, fuyoient dans Ilion; les Grecs, pleins de force et de courage, ressaisissent la victoire malgré Jupiter; mais Apollon ranime le courage d'Énée: ce dieu prend les traits du héraut Périphas, fils d'Épyte, guerrier qui avoit vieilli auprès de son père, et qui portoit dans son cœur de nobles sentiments. Apollon, sous la figure de ce mortel, parle en ces mots:

« Énée, quoi! malgré la fortune, nous ne dé-
« fendrions pas le superbe Ilion? Autrefois j'ai
« vu des héros, pleins de force et de vertu, se
« confier en leur courage, quoique leur nom-
« bre fût inférieur à celui des ennemis; et vous,
« quand Jupiter nous accorde la victoire sur les

« Grecs, vous fuyez épouvantés; vous refusez « de combattre. »

A ces mots, Énée regarde Apollon, le reconnoît, et, s'adressant à Hector, il s'écrie :

« Hector, et vous tous chefs des Troyens ou « des alliés, quelle honte, si, poursuivis par les « Grecs, et vaincus par notre foiblesse, nous « retournions dans Ilion! Cependant un dieu, « s'arrêtant à mes côtés, m'a dit que Jupiter, ar« bitre souverain des batailles, nous étoit favo« rable. Marchons droit aux ennemis, et que, « du moins, vers leurs navires ils n'entraînent « pas sans peine le corps de Patrocle. »

Il dit, et s'élance aux premiers rangs; ses soldats se retournent et s'opposent aux Grecs. Énée frappe, d'un coup de lance, Léocrite, fils d'Arisbas, et vaillant compagnon de Lycomède. A la vue de son ami expirant, le valeureux Lycomède est ému de pitié; il accourt auprès de Léocrite, et lance un brillant javelot qui, dans le flanc, atteint Apisaon, pasteur des peuples, et fils d'Hippasis; Lycomède lui ravit la lumière du jour. Apisaon, venu de la fertile Pœonie, étoit, après Astéropæe, le plus brave des Pœoniens; il tombe, et le belliqueux Astéropæe,

touché de compassion, se précipite, impatient d'exterminer les Grecs. Vains efforts! ces guerriers environnent Patrocle d'un rempart de boucliers, hérissé de lances. Ajax vole de tous côtés, exhorte les siens à ne point s'éloigner du cadavre, à ne point s'avancer hors des rangs, mais à protéger le corps du héros, et à combattre vaillamment : ainsi les encourageoit le grand Ajax. Un sang noir ruisselle sur la terre, et l'on voit tomber en foule les Troyens, les alliés, et les enfants de Danaüs : ces derniers périssent aussi, mais en moins grand nombre; car tous se prêtent un appui mutuel dans ce combat horrible.

Cependant la bataille éclate comme un incendie : on eût dit que le soleil, la lune n'existoient plus, tant une épaisse nuée enveloppoit ces valeureux guerriers rassemblés autour du fils de Mœnétius. Ailleurs les Troyens et les Grecs s'attaquoient avec moins de fureur sous un ciel serein : la vive lumière du soleil répandoit son éclat, aucun nuage ne s'élevoit de la terre ni des montagnes; là on combattoit tour-à-tour, et les soldats, dans un grand espace, évitoient sans peine les flèches meurtrières; mais

ici, au fort de la mêlée, les ténèbres de la bataille augmentent encore le carnage, et les plus vaillants sont déchirés par l'airain cruel. Deux guerriers valeureux, Trasymède et Antiloque, ne savoient pas la mort du généreux Patrocle; ils pensoient qu'aux premiers rangs ce héros, plein de vie, poursuivoit encore les Troyens. Ces deux frères s'opposent au trépas et à la fuite de leurs compagnons, ils combattent à l'écart, dociles aux ordres que Nestor leur donna quand ils s'éloignèrent des navires et marchèrent à l'ennemi.

Cette lutte sanglante et terrible se prolonge durant tout le jour; les soldats sont accablés de fatigues; leurs genoux, leurs pieds, leurs mains, leurs yeux, sont souillés de sang et de sueur, pour défendre le noble compagnon d'Achille. Ainsi, lorsqu'un homme riche ordonne à ses serviteurs de préparer la dépouille d'un taureau, et de l'imprégner d'huile, tous, rangés en cercle, la tirent avec force; l'eau s'échappe, et l'huile pénètre la peau, qui s'étend sous leurs nombreux efforts: ainsi les deux peuples, renfermés dans un étroit espace, s'efforcent à l'envi de tirer le cadavre; les Troyens espèrent l'em-

porter dans Ilion, et les Grecs, vers leurs navires. Le plus affreux tumulte s'élève autour de ce héros : Mars, dieu des batailles, et Pallas, dans sa furie, n'auroient pu blâmer l'ardeur de ces guerriers.

C'est ainsi que, pour le corps de Patrocle, Jupiter condamne à de cruels travaux et les coursiers et les soldats. Achille ignoroit encore la mort de Patrocle; car, loin des vaisseaux, on combattoit sous les murs d'Ilion. Sa pensée étoit bien éloignée de ce trépas; mais il espéroit qu'après s'être approché des portes, son compagnon fidèle reviendroit plein de vie. Il avoit appris que jamais sans lui Patrocle ne renverseroit la ville de Troie, ni même avec son secours. Souvent sa mère le lui dit en secret, et lui confia les grands desseins de Jupiter; mais sa mère lui cacha le malheur dont il étoit menacé, la perte de son ami le plus cher.

Les guerriers, armés de lances aiguës, combattent sans relâche près du cadavre, et périssent tour-à-tour.

« O mes amis, s'écrient les Grecs valeureux,
« quelle honte pour nous de fuir vers les vais-
« seaux! Ah! que la terre ici nous engloutisse

« tous plutôt que de laisser les Troyens entraî-
« ner Patrocle dans leur ville, et se couvrir de
« gloire ! »

« Amis, s'écrioient aussi les Troyens, dût le
« sort nous exterminer tous sur ce cadavre,
« qu'aucun de nous n'abandonne les combats ! »

Chacun, par ces paroles, ranime le courage de son compagnon. Ainsi combattoient ces guerriers. Le bruit des armes s'élève à travers la plaine des airs, et frappe l'airain de la voûte céleste.

Les coursiers d'Achille pleurent loin des batailles depuis que Patrocle, leur guide, est tombé dans la poussière, vaincu par l'homicide Hector. Le fils de Diore, Automédon, les presse en vain du fouet rapide, les excite par ses caresses et ses menaces; ils ne veulent point retourner vers les vaisseaux près du vaste Hellespont, ni se mêler aux combats des Grecs. Comme la colonne solide qui s'élève sur le tombeau ou d'un homme ou d'une femme, ils restent sans mouvement attachés au char magnifique, et la tête baissée vers la terre. De leurs yeux tombent des larmes brûlantes; ils regrettent leur noble guide; leur brillante crinière est souillée, et

flotte en désordre sur le joug arrondi. Le fils de Saturne, témoin de leur douleur, est ému de pitié; il agite sa tête, et dit en son cœur :

« Ah, malheureux! pourquoi fûtes-vous donnés à Pélée, ce roi mortel! vous, affranchis de « la vieillesse et de la mort : étoit-ce donc pour « supporter aussi les misères humaines? Hélas! « de tous les êtres qui vivent et rampent sur la « terre, l'homme est le plus infortuné. Cependant le fils de Priam ne montera pas sur votre « char magnifique; je ne le permettrai jamais. « N'est-ce pas assez qu'il ait revêtu les armes « d'Achille, et qu'il en triomphe avec orgueil? « Oui, je remplirai de forces vos membres agiles, et votre sein d'une ardeur nouvelle, afin « que, loin des combats, vous rameniez Automédon vers les navires; car je veux que les « Troyens vainqueurs sèment encore le carnage « jusqu'à ce qu'ils touchent aux vaisseaux, jusqu'à ce que le soleil se couche dans l'océan, « et que les ombres sacrées de la nuit descendent sur la terre. »

Il dit, et inspire à ces coursiers une force indomptable. Aussitôt ils secouent la poudre de leurs épaisses crinières, et, sans effort, ils em-

portent le char léger à travers les Grecs et les Troyens. Automédon, traîné par les chevaux, combattoit, quoique affligé du trépas de son ami; il se précipite comme un vautour se précipite sur des oies sauvages; mais il échappe aisément à la fureur des Troyens, aisément il s'élance et poursuit les épais bataillons: toutefois, dans sa course impétueuse, il n'immole aucun guerrier; seul sur le char superbe, il ne peut à-la-fois lancer le javelot et diriger les rapides coursiers. En ce moment son ami l'aperçoit, Alcimédon, fils de Laërcée; il s'arrête près du char, et dit à ce héros:

« Automédon, quel dieu a mis dans ton cœur
« ce courage inutile, et t'a ravi la prudence?
« Quoi! seul aux premiers rangs, tu veux com-
« battre les Troyens? Songe que ton compagnon
« a péri, et qu'Hector triomphant a revêtu l'ar-
« mure d'Achille. »

« O Alcimédon, répond aussitôt le fils de
« Diore, quel autre que toi parmi les Grecs
« pourroit ralentir ou exciter l'ardeur de ces
« coursiers, si ce n'est Patrocle lui-même, qui,
« durant sa vie, étoit égal aux dieux? Mais au-
« jourd'hui il est vaincu par la mort et le des-

« tin : prends donc le fouet et les rênes ; moi, je « descendrai du char pour combattre. »

A ces mots, Alcimédon monte aussitôt sur le char, et de ses mains saisit le fouet et les rênes; Automédon s'élance à terre. A cette vue, le vaillant Hector s'approche d'Énée, et lui parle ainsi :

« Énée, sage conseiller des valeureux Troyens, « je vois les chevaux d'Æacide s'élancer dans les « batailles, conduits par des écuyers inhabiles : « j'espère les enlever, si tu veux me seconder ; « attaquons ces guerriers ; ils n'oseront pas com- « battre contre nous. »

Il dit : le noble fils d'Anchise obéit aussitôt, et tous deux s'avancent, les épaules couvertes d'épais et solides boucliers, revêtus de lames d'airain. Avec eux marchent Chromius et Arétus, aussi beau qu'un dieu. Ils espèrent, en leurs cœurs, immoler leurs ennemis, et ravir les coursiers au front superbe. Insensés ! ils ne retourneront point des combats sans que l'un d'eux ait versé son sang sous les coups d'Automédon. Ce héros imploroit Jupiter ; sa grande âme est remplie de force et de courage. Aussitôt, s'adressant à Alcimédon, son compagnon fidèle :

« Alcimédon, dit-il, n'éloigne point de moi « les coursiers; que je sente sur mes épaules « leur divine haleine. Ah! je ne pense pas « qu'Hector réprime sa fureur avant d'avoir « ravi sur nos cadavres les superbes chevaux « d'Achille, avant d'avoir mis en fuite les ba- « taillons des Grecs, ou d'être tombé lui-même « aux premiers rangs. »

Puis, appelant les deux Ajax et Ménélas, il s'écrie :

« Ajax, chefs des Argiens, et toi, Ménélas, « confiez à nos plus braves le soin de protéger le « corps de Patrocle, de repousser les phalanges « ennemies, et venez nous secourir, nous qui « respirons encore. Hector et Énée, les plus « vaillants des Troyens, s'avancent dans cette « bataille sanglante. L'avenir est entre les mains « des dieux : pour moi, je lancerai mon jave- « lot; Jupiter fera le reste. »

Il dit, et jette une longue javeline qui frappe le vaste bouclier d'Arétus : la pointe du dard ne peut être arrêtée; elle pénètre l'airain, et, à travers le baudrier, s'enfonce dans les entrailles. Ainsi lorsqu'un homme à la fleur de l'âge, armé d'une hache tranchante, frappe entre les deux

cornes un taureau sauvage, il coupe le nerf tout entier; le taureau bondit et tombe : de même Arétus bondit et tombe renversé. L'acier aigu s'attache à ses entrailles, et lui ravit le jour. Soudain Hector lance contre Automédon un brillant javelot; celui-ci le voit, se penche en avant, et évite le redoutable airain; l'arme funeste, loin du héros, s'enfonce dans la terre, et l'extrémité du trait se balance jusqu'à ce que Mars en ait ralenti la furie. Automédon et le fils de Priam, armés de leurs glaives, sont prêts à fondre l'un sur l'autre, lorsque les deux Ajax, à la voix de leur ami, traversent rapidement la foule pour les séparer. Aussitôt Hector, Énée, et le beau Chromius, reculent, saisis d'effroi; et, malgré leur douleur, ils abandonnent les tristes restes d'Arétus. Automédon, semblable au farouche Mars, enlève les armes, et, d'une voix triomphante, il s'écrie :

« Ah! du moins, j'ai un peu calmé dans mon « cœur le chagrin que me cause ta mort, fils de « Mœnétius; quoique j'aie immolé un guerrier « bien moins brave que toi. »

En disant ces mots il pose sur le char les dépouilles sanglantes; lui-même y monte; ses

mains et ses pieds sont aussi souillés de sang: tel est un lion qui s'est repu de la chair d'un taureau.

Cependant autour de Patrocle se rallume un combat affreux, terrible, et déplorable. Minerve, élancée de l'Olympe, excite la discorde. C'est le redoutable fils de Saturne qui l'envoya pour secourir les Grecs; car ce dieu a déja changé de pensée. De même que Jupiter trace du haut des cieux l'iris éclatant pour annoncer aux hommes la guerre et les froides tempêtes, signe terrible qui dans la campagne arrête les travaux du laboureur et remplit de crainte les troupeaux; de même Pallas, enveloppée d'un nuage de pourpre, arrive parmi la foule des Grecs, et ranime le courage des guerriers. D'abord, prenant la figure et la forte voix de Phénix, elle s'approche du valeureux Ménélas, et lui dit:

« Pour toi, ô Ménélas, quelle honte, si, dans
« les murs d'Ilion, les chiens cruels déchirent
« le noble compagnon d'Achille! Montre-toi
« donc vaillant, et ranime toute l'armée. »

« O Phénix, ô mon père, vieillard vénérable,
« répond aussitôt Ménélas, puisse Minerve me

« garantir des rapides javelots, et je vole au « combat pour défendre Patrocle! Sa mort ac- « cable mon âme de douleur : mais Hector a « l'impétuosité de la flamme; il ne ralentit point « le carnage, et Jupiter le comble de gloire. »

Minerve, charmée que Ménélas l'implore la première entre toutes les divinités, répand la force dans les membres de ce guerrier, et lui inspire l'ardeur de la mouche importune, qui, sans cesse écartée par l'homme, revient sans cesse, ardente à le persécuter, tant elle est avide du sang humain : telle est l'ardeur qui remplit l'âme de Ménélas; il marche vers Patrocle, et jette un brillant javelot. Parmi les Troyens combattoit un homme riche et vaillant, Podès, fils d'Éétion ; il étoit l'ami et le convive d'Hector, qui l'honoroit entre tous les combattants : au moment où ce guerrier s'enfuit avec rapidité, Ménélas l'atteint, et déchire le baudrier; Podès tombe avec fracas, et le fils d'Atrée, loin des Troyens, entraîne le cadavre au milieu de ses compagnons.

Cependant Apollon, s'approchant d'Hector, excite encore le courage de ce héros; il a pris les traits du fils d'Asius, Phænope, que, de tous

ses hôtes, Hector chérissoit le plus, et qui, dans Abyde, habitoit un riche palais; le dieu aux traits redoutables s'avance sous la figure de ce guerrier, et s'écrie :

« Hector, qui, parmi les Grecs, te redoutera « désormais? Quoi! tu fuis devant Ménélas, « jusqu'à ce jour guerrier sans valeur? Tu souf- « fres que, seul, il entraîne loin des Troyens « ton fidèle et vaillant ami, qu'il vient d'im- « moler aux premiers rangs, Podès, fils d'Éé- « tion. »

Aussitôt un nuage de douleur obscurcit le front d'Hector; il se précipite à la tête de ses troupes, couvert de l'airain éclatant. Alors le fils de Saturne saisit sa brillante égide ornée de franges; il cache l'Ida sous d'épaisses nuées, ses éclairs brillent, et sa foudre gronde au loin; il balance l'égide redoutable, rend la victoire aux Troyens, et disperse leurs ennemis.

Le Béotien Pénélée s'abandonne le premier à la fuite; comme il se retournoit sans cesse, la javeline de Polydamas le frappe à l'épaule droite; la pointe du dard pénètre jusqu'à l'os, car Polydamas le poursuit de près. Hector blesse la main de Léite, fils magnanime d'Alectryon, et

le repousse loin des combats: Léite, tremblant, porte ses regards de tous côtés, et n'espère plus pouvoir tenir sa lance pour combattre les Troyens. Comme Hector se précipitoit sur Léite, Idoménée l'atteint à la cuirasse, au-dessous de la mamelle; mais la forte pique se brise près du fer: les Troyens poussent un cri de joie. Alors le fils de Priam jette un javelot contre Idoménée, monté sur son char; le trait s'égare, et perce l'écuyer de Mérion, Céranus, qui, pour accompagner ce héros, abandonna l'opulente Lyctos. Idoménée étoit à pied quand il s'éloigna des larges navires, et sans doute il devenoit pour les Troyens un grand sujet de gloire, si, près de lui, Céranus n'eût pas conduit les agiles coursiers: il sauve Idoménée, le garantit du trépas; mais lui-même expire sous les coups d'Hector; la pointe du javelot s'enfonce dans la joue, près de l'oreille, brise les dents, et déchire la langue: les rênes s'échappent de sa main; Mérion aussitôt se penche en avant, les relève de terre, et dit à Idoménée:

« Hâte les coursiers vers nos légers vaisseaux;
« tu le vois, il n'est plus de victoire pour les
« Grecs. »

Soudain Idoménée pousse vers la flotte ses chevaux à la flottante crinière ; la crainte s'est emparée de son âme. Ajax et Ménélas voient aussi que Jupiter accorde aux Troyens la victoire inconstante; alors le fils de Télamon s'écrie :

« Grands dieux ! oui, le plus insensé recon-
« noîtroit aujourd'hui que le fils de Saturne
« veut combler de gloire les Troyens ; tous leurs
« traits atteignent le but, soit qu'ils partent d'un
« bras foible, ou d'un bras vigoureux. Sans
« doute c'est Jupiter lui-même qui les dirige,
« tandis que nos javelots s'enfoncent dans la
« terre. Toutefois, songeons comment nous pour-
« rons entraîner le corps de Patrocle, et, par
« notre retour, réjouir le cœur de nos amis fi-
« dèles. Hélas ! ils nous contemplent, et sont
« accablés de tristesse; ils pensent que nous
« n'échapperons pas à la valeur, aux mains in-
« vincibles du terrible Hector, et que nous pé-
« rirons tous auprès de nos vaisseaux. Ah ! plût
« au ciel qu'un de nos guerriers se rendît auprès
« d'Achille ! Il ignore encore cette funeste nou-
« velle, la mort de son compagnon chéri; mais
« je ne puis découvrir un tel messager parmi

« les Grecs; nos combattants et nos chars sont « enveloppés de ténèbres. Grand Jupiter, dis- « sipe les ombres qui couvrent les enfants de « Danaüs; rends-nous le jour; donne à nos yeux « de revoir la lumière, et fais-nous périr à la « clarté des cieux, puisque tel est ton desir. »

Jupiter, touché des larmes du héros, écarte les ombres et chasse les nuages; le soleil brille, et toute la bataille est éclairée. Alors Ajax dit au valeureux Ménélas :

« Observe de toutes parts, ô divin Ménélas, « et si tu découvres qu'Antiloque, fils de Nes- « tor, soit encore vivant, engage-le d'aller au- « près du redoutable Achille lui annoncer le « trépas de son ami le plus cher. »

Il dit, et Ménélas ne repousse point ce conseil; il marche, semblable à un lion qui, haletant de fatigue, attaque, autour de l'étable, les chiens et les pasteurs; ceux-ci veillent toute la nuit, et ne permettent pas que le monstre se repaisse de la graisse des génisses; le lion, altéré de sang, se précipite, mais en vain : mille traits aigus sont lancés et dirigés contre lui; les torches ardentes brillent au loin, et, malgré sa rage, il est épouvanté; enfin, au lever du jour,

il s'éloigne, le cœur rongé de tristesse. Ainsi le brave Ménélas s'éloigne à regret de Patrocle; il craint que les Grecs, dans leur terreur profonde, n'abandonnent cette noble proie aux ennemis; et il adresse encore ces paroles aux deux Ajax et à Mérion :

« Ajax, princes des Argiens, et toi, Mérion, « ressouvenez-vous quelle étoit la bonté du mal- « heureux Patrocle. Tant qu'il vécut, il fut « doux envers tout le monde; mais, hélas! à « présent il est vaincu par la mort et le destin. »

A ces mots, le blond Ménélas s'éloigne en portant les yeux de toutes parts. Ainsi l'aigle, qui, dit-on, de tous les oiseaux du ciel, a la vue la plus perçante, lorsqu'il découvre un lièvre agile tapi dans d'épaisses broussailles, fond sur lui d'une aile impétueuse, l'enlève et lui arrache la vie : de même, ô divin Ménélas, tu portes de tous côtés tes regards pénétrants, et tâches de découvrir dans la foule de tes compagnons si le fils de Nestor respire encore. Il le trouve enfin à la gauche de l'armée, exhortant ses soldats, et les animant à combattre; Ménélas s'approche, et lui dit :

« Écoute, Antiloque, je vais t'apprendre une

« triste nouvelle, les dieux ne devoient pas le
« permettre. Ah! sans doute, toi-même as déja
« reconnu qu'une divinité enveloppoit dans une
« affreuse ruine tous les enfants de Danaüs, et
« accordoit la victoire aux Troyens. Il est tombé
« le plus vaillant des Thessaliens, Patrocle,
« l'objet de nos regrets les plus amers! Toi
« cependant cours vers nos vaisseaux; dis à
« Achille qu'il vienne sauver ce cadavre dépouil-
« lé. Hélas! ses armes ont été ravies par le vail-
« lant Hector. »

Ainsi parle Ménélas. Antiloque frémit à ce discours : long-temps il est saisi d'une muette stupeur; ses yeux se remplissent de larmes, et sa voix sonore expire sur ses lèvres; mais il ne néglige point les ordres de Ménélas : il s'éloigne, après avoir confié ses armes à son compagnon fidèle, Laodocus, qui, près de lui, dirigeoit les superbes coursiers : ainsi Antiloque, loin des combats, se hâte tout en pleurs d'aller auprès d'Achille, lui porter le funeste message.

Cependant, ô divin Ménélas, tu ne veux point toi-même secourir les soldats qu'abandonne Antiloque, quoique ces guerriers regrettent vivement leurs chefs; mais le fils d'Atrée place à

leur tête le noble Trasymède, et revole à la défense de Patrocle; arrivé près des Ajax, il leur tient ce discours:

« J'ai envoyé Antiloque vers les navires d'A-
« chille, pourtant je n'espère pas que ce héros
« vienne maintenant, malgré son courroux,
« contre Hector; car, privé de ses armes, il ne
« peut combattre les Troyens. C'est donc à nous
« seuls de songer comment nous sauverons le
« corps de Patrocle, et comment nous-mêmes,
« du sein des clameurs ennemies, nous échap-
« perons au trépas. »

Le grand Ajax, fils de Télamon, lui répond aussitôt:

« Tes discours sont pleins de sagesse, ô noble
« Ménélas! Toi, donc, avec Mérion, enlevez
« promptement ce cadavre, et portez-le hors
« des combats, tandis que, près de vous, mon
« frère et moi résisterons aux Troyens, et au
« divin Hector. Tous deux, avec un même nom,
« nous avons un même courage; et, jusqu'à ce
« jour, en nous secourant l'un et l'autre, nous
« avons bravé toutes les fureurs de Mars. »

Il dit: aussitôt Ménélas et Mérion saisissent avec force, et enlèvent dans leurs bras, le corps

de Patrocle : les Troyens poussent de grands cris quand ils voient les Grecs emporter ce cadavre; ils se précipitent : tels des chiens rapides s'élancent en avant des chasseurs sur les pas d'un sanglier blessé; ils accourent, et brûlent de le déchirer; mais, si le monstre se retourne contre eux, plein de confiance en ses forces, ils reculent, et, tremblants, ils fuient en désordre : ainsi les Troyens nombreux s'élançoient en agitant leurs épées et leurs lances aiguës; mais lorsque les deux Ajax se retournent et s'arrêtent devant eux, leurs ennemis changent de couleur, et pas un n'ose alors attaquer ces guerriers, ni leur disputer le cadavre.

Mérion et Ménélas, animés d'une même ardeur, emportent Patrocle vers les larges navires, et le combat s'étend dans la plaine avec plus de fureur encore. Tel est un incendie dévorant qui tout-à-coup éclate et ravage une ville entière; les palais s'écroulent au milieu des flammes qu'agitent les vents impétueux : tel est l'affreux tumulte des chevaux et des guerriers se précipitant sur les pas des Grecs qui se retirent. Ainsi que des mules revêtues d'une force indomptable traînent, loin des montagnes, à tra-

vers d'âpres sentiers, ou une poutre énorme, ou le mât superbe d'un navire, et résistent avec courage à la sueur et à la fatigue qui les accablent : de même les deux héros entraînent le cadavre avec effort, et derrière eux les Ajax contiennent les Troyens. Ainsi, pour contenir la fureur des ondes, une forte digue, élevée autour d'un champ, s'oppose au rapide courant des fleuves débordés, les rejette dans toutes les campagnes, et ne peut être rompue par la violence des vagues : de même les Ajax répriment la fureur des Troyens : ceux-ci les poursuivent avec courage; mais deux guerriers se distinguent entre tous les autres, Énée, fils d'Anchise, et l'illustre Hector. Comme une nuée de geais et d'étourneaux s'envole en criant à l'aspect du vautour cruel qui donne la mort aux oiseaux les plus foibles; ainsi, sous les coups d'Énée et d'Hector, les Grecs poussent de vives clameurs; ils ne songent plus à combattre; ils fuient; leurs armes superbes remplissent le fossé, et la guerre continue sans relâche.

FIN DU DIX-SEPTIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT DIX-HUITIÈME.

TANDIS que ces guerriers combattoient, semblables à un terrible incendie, Antiloque, messager fidèle, arrive auprès d'Achille; il le trouve devant ses superbes navires : le héros rouloit dans sa pensée les arrêts du destin, et, gémissant, il disoit en son cœur magnanime :

« O douleur! pourquoi les Grecs dispersés
« dans la plaine fuient-ils encore vers leurs vais-
« seaux? Puissent les dieux ne pas accomplir
« les funestes desseins qu'autrefois m'a prédits
« ma mère! Elle me disoit que moi, vivant en-
« core, le plus vaillant des Thessaliens, vaincu
« par des mains ennemies, perdroit la douce lu-

« mière du jour. Ah! sans doute il est mort l'il-
« lustre fils de Mœnétius. L'insensé! Hélas! je lui
« recommandois de revenir vers nos vaisseaux
« après avoir éteint les flammes, et, dans sa no-
« ble ardeur, de ne point combattre Hecţor. »

Pendant qu'il agite ces pensées dans son âme, le fils du vieux Nestor s'approche, et, versant un torrent de larmes, il s'acquitte en ces mots du funeste message:

« Malheur à moi, ô fils du guerrier Pélée, tu
« vas entendre une triste nouvelle: les dieux de-
« voient-ils le permettre? Patrocle n'est plus, on
« combat autour de son cadavre dépouillé; ses
« armes ont été ravies par le vaillant Hector. »

A ce discours, un sombre nuage de douleur obscurcit le front du héros; de ses deux mains il prend une poussière brûlante, la répand sur sa tête, et souille son beau visage: une cendre épaisse s'attache à sa riche tunique, son vaste corps est étendu dans la poudre, il arrache et flétrit sa chevelure. Les captives qu'Achille et Patrocle avoient conquises jettent de grands cris, et, le cœur plein d'amertume, elles courent auprès du héros belliqueux, se frappent le sein, et la force les abandonne. Antiloque fondoit en

larmes; il tient les mains du héros, qui pousse de profonds soupirs, et il craint que ce guerrier ne tranche ses jours avec le fer: les sanglots d'Achille s'exhalent avec amertume; son auguste mère l'entendit, et, assise dans les gouffres de l'océan, auprès du vieux Nérée, elle lui répond par ses gémissements. Aussitôt se rassemblent autour de la déesse toutes les néréides qui habitent le sein des mers, Glaucée, Thalie, Cymodocée, Nésæe, Spéio, Thoë, Halia, aux regards majestueux, Cymothoë, Actæe, et Limnorie; arrivent ensuite Mélite, Jaïre, Amphitoë, Agave, Doto, Proto, Phéruse, et Dynamène; avec elles accourent Dexamène, Amphinome, Callianire, Doris, Panope, la célèbre Galatée, Némerte, Apséude, et Callianasse; là étoient aussi Clymène, Ianire, Ianasse, Maïra, Orithye, Amathée, à la belle chevelure, et enfin toutes les néréides qui habitent ces profonds abymes: elles remplissent la grotte argentée, et se frappent la poitrine. Thétis alors laisse échapper ces plaintes:

« Écoutez-moi, néréides, mes sœurs, et tou-
« tes connoissez les chagrins qui règnent dans
« mon âme. Malheureuse que je suis! mère in-
« fortunée d'un guerrier généreux! j'eus un fils

« vaillant, irréprochable, illustre entre tous les « héros ; il croissoit, semblable à un arbre ma- « gnifique, et je l'élevai comme la plante nour- « rie dans un sol fertile. Je l'ai envoyé aux rives « d'Ilion, sur ses navires superbes, pour com- « battre les Troyens : hélas ! je ne verrai point « son retour ; je ne le recevrai plus dans les de- « meures de Pélée, et, tandis qu'il jouit encore « de la lumière du soleil, il est accablé de tris- « tesse : je ne puis le secourir. Mais, allons, je « veux le voir ce fils chéri, je saurai quelle peine « l'afflige, quoiqu'il soit loin de la guerre. »

A ces mots, Thétis abandonne sa grotte, les néréides la suivent en pleurant, et les flots de la mer se séparent devant elles. Arrivées dans les plaines fertiles d'Ilion, elles se rangent en ordre sur le rivage, où les nombreux vaisseaux des Thessaliens entourent celui d'Achille. L'auguste Thétis se place auprès du héros malheureux ; gémissante, elle embrasse la tête de son fils, et laisse à travers ses sanglots échapper ces paroles :

« Pourquoi pleurer, ô mon fils ? quelle dou- « leur s'est emparée de ton âme ? Parle, ne me « cache rien ; tu sais que Jupiter exauça tes

« vœux, lorsque, les mains élevées, tu le sup-
« plias de repousser vers les navires les enfants
« des Grecs, privés de ton secours, et que tu
« lui demandas de les accabler de maux. »

« O ma mère, lui répond Achille en soupi-
« rant, oui sans doute le roi de l'Olympe m'a
« exaucé ; mais de quel prix sont pour moi ses
« faveurs, puisque mon ami fidèle a péri, Pa-
« trocle, que j'honorois entre tous mes compa-
« gnons, et que j'aimois plus que ma vie ! Je l'ai
« perdu ; Hector s'est emparé de ses armes ter-
« ribles et d'une étonnante beauté, riche pré-
« sent que les immortels firent à Pélée, au jour
« où ils placèrent dans votre lit un époux sujet
« à la mort. Ah ! plût aux dieux que vous eus-
« siez habité toujours avec les nymphes des mers,
« et que Pélée se fût uni à une mortelle. Cet
« hymen vous remplira d'amertume et de deuil,
« par la mort de votre fils ; vous ne le recevrez
« point à son retour dans les demeures pater-
« nelles. Non, mon desir n'est plus de vivre, de
« rester parmi les hommes, à moins qu'Hector,
« frappé par ma lance, ne perde le jour, et n'ex-
« pie la mort du fils de Mœnétius. »

« O mon fils, lui répond Thétis tout en pleurs,

« tu touches à ton dernier jour si tu exécutes ce
« projet, car ton trépas doit suivre de près celui
« d'Hector. »

« Eh bien ! mourons, s'écrie l'impétueux
« Achille, puisqu'il m'étoit réservé de ne pou-
« voir secourir mon ami malheureux. Hélas ! il
« est mort loin de son pays, et sans doute il m'a
« desiré pour lui être secourable en ce combat
« cruel. Non, je ne retournerai plus aux champs
« aimés de la patrie, puisque je n'ai pu sauver
« Patrocle, et les nombreux guerriers tombés
« sous les coups d'Hector. Inutile fardeau de la
« terre, je suis resté près de mes navires, moi,
« dans les combats le plus vaillant des Grecs;
« car il en est de plus habiles dans les conseils.
« Ah ! périsse la discorde et parmi les dieux et
« parmi les hommes ! périsse la colère qui trou-
« ble l'esprit même du plus sage ! Aussi douce
« que le miel, elle pénètre dans le cœur des hom-
« mes, puis s'élève comme une épaisse fumée :
« tel fut le courroux que m'inspira le roi Aga-
« memnon. Mais oublions le passé, malgré mon
« ressentiment, et que la dure nécessité apaise
« mes fureurs. Je revole au combat, je retrou-
« verai cet Hector qui me ravit une tête si chère,

« et j'accomplirai mon destin au jour marqué
« par Jupiter et tous les dieux immortels. Le ma-
« gnanime Hercule n'a point échappé au trépas;
« ce héros si chéri du puissant fils de Saturne:
« il périt vaincu par la destinée et la colère de
« l'implacable Junon. Puisqu'un sort semblable
« m'est réservé, de même je serai enseveli aux
« lieux où je recevrai la mort. Cependant au-
« jourd'hui couvrons-nous de gloire; que les
« belles épouses des Troyens et des enfants de
« Dardanus se meurtrissent le visage, versent des
« larmes abondantes, poussent d'amers soupirs,
« et qu'elles reconnoissent que long-temps je
« m'éloignai des batailles. Ne me retenez plus,
« ô ma mère; quel que soit votre amour, vous
« ne sauriez me persuader. »

« J'approuve tes pensées, ô mon fils, reprend
« la déesse; il est beau de repousser la mort
« loin de ses compagnons malheureux; mais les
« Troyens possèdent tes armes étincelantes d'ai-
« rain : Hector triomphant en a couvert ses
« épaules. Ah! je ne crois pas qu'il triomphe
« long-temps; déja la mort s'approche de lui:
« mais, toi, n'affronte point le danger des ba-
« tailles avant d'avoir vu mon retour en ces

« lieux. Demain, au lever du soleil, je revien-
« drai t'apporter une armure magnifique de la
« part du dieu Vulcain. »

Ayant ainsi parlé, Thétis s'éloigne de son fils, et, s'adressant aux Néréides :

« Retournez, leur dit-elle, au sein des mers
« profondes, et, arrivées dans les palais de mon
« père, contez-lui toutes mes douleurs ; moi, je
« vais dans le vaste Olympe, et je prierai l'il-
« lustre Vulcain de donner à mon fils des armes
« d'une éclatante beauté. »

Elle dit : toutes les Néréides se replongent dans la mer, et la déesse aux pieds d'argent monte vers l'Olympe, pour en apporter une brillante armure à son fils bien-aimé. Tandis qu'elle s'élève au séjour des dieux, les Grecs, pressés par Hector, s'enfuient à grands cris, et déja touchent à leurs navires sur les rivages de l'Hellespont. Les vaillants Argiens ne peuvent arracher Patrocle du sein des traits : le compagnon d'Achille est poursuivi et par les coursiers, et par les fantassins, et par le fils de Priam, Hector, semblable à la flamme dévorante. Trois fois ce héros saisit les pieds du cadavre, et, brûlant de l'entraîner, il excite l'ardeur des

Troyens; trois fois les deux Ajax, revêtus d'úne force indomptable, le repoussent avec courage. Se confiant en sa valeur, Hector, tantôt s'élance dans la foule, tantôt s'arrête en jetant de vives clameurs, mais ne recule jamais. Ainsi des pasteurs vigilants ne peuvent éloigner de sa proie un lion furieux que presse la faim : de même les deux Ajax ne peuvent écarter Hector du corps de Patrocle. Sans doute il l'eût enlevé, sans doute il se couvroit de gloire, si la divine messagère, Iris, aussi prompte que les vents, ne fût accourue de l'Olympe vers le fils de Pélée. C'est Junon qui l'envoie à l'insçu de Jupiter et de tous les autres dieux; elle arrive auprès du guerrier, et lui dit aussitôt ces paroles :

« Debout, fils de Pélée, toi, le plus formi-
« dable des hommes; délivre Patrocle, pour qui,
« devant les navires, éclate un combat terrible;
« les guerriers s'égorgent à l'envi, les uns pour
« protéger le cadavre, les autres pour l'entraîner
« dans les murs élevés d'Ilion; mais surtout l'in-
« trépide Hector brûle de l'arracher aux Grecs,
« de séparer la tête du cou délicat, et de l'attacher
« à un vil poteau. Lève-toi, plus de repos; que la

« honte s'empare de ton cœur à la pensée de « Patrocle devenu le jouet des chiens d'Ilion ; « quel opprobre pour toi, si ce corps recevoit « quelqu'outrage! »

« Divine Iris, lui dit Achille, quel dieu t'en- « voie près de moi? »

« C'est l'auguste Junon, lui répond Iris; elle « m'envoie, mais à l'insçu du puissant Jupiter, « et de tous les autres dieux qui habitent les « blancs sommets de l'Olympe. »

« Eh! comment irois-je au combat? s'écrie le « violent Achille; ils possèdent mes armes: ma « mère chérie ne me permet pas de combattre « avant son retour; elle doit m'apporter des pa- « lais de Vulcain des armes superbes. Hélas! « parmi les Grecs, il n'est aucune armure qui « puisse me couvrir, si ce n'est le bouclier d'A- « jax, fils de Télamon; mais, sans doute, aux « premiers rangs sa lance répand le carnage pour « protéger le corps de Patrocle. »

« Nous savons, reprend l'agile déesse, que tu « n'as plus tes armes, mais montre-toi sur les « bords du fossé; parois aux yeux des ennemis, « et les Troyens épouvantés s'enfuiront des ba- « tailles; les vaillants fils des Grecs, accablés de

« fatigue, pourront enfin respirer; la guerre a « besoin de quelque relâche. »

A ces mots, Iris s'éloigne d'un pied rapide. Achille, chéri de Jupiter, se lève, et Minerve couvre de sa redoutable égide les épaules du héros; la puissante déesse le couronne d'un nuage d'or, d'où s'échappe une flamme brillante. Ainsi, d'une île lointaine qu'entourent les ennemis, s'élève jusqu'aux astres une épaisse fumée: durant tout le jour les citoyens sortent des murs, et livrent de rudes combats; mais, quand le soleil se plonge dans l'Océan, ils allument des feux qui jettent un vif éclat, dans l'espoir que les peuples voisins l'apercevront et viendront sur leurs vaisseaux pour les secourir: ainsi monte dans les airs la flamme qui brille sur la tête d'Achille; il s'arrête sur les bords du fossé, hors des palissades; mais, docile aux ordres prudents de sa mère, il ne se mêle point parmi les Grecs. Là, debout, il jette un grand cri; près de lui retentit aussi la voix de Pallas, et dans l'armée troyenne s'élève aussitôt un affreux tumulte. Tel est le son de la trompette, lorsqu'elle appelle aux armes les valeureux ennemis d'une ville assiégée : tels sont les cris ai-

gus d'Achille. A peine cette voix d'airain se fait entendre que tous les cœurs sont glacés d'effroi. Déja les coursiers, à la flottante crinière, prévoyant les malheurs, s'enfuient avec leurs chars, et les écuyers sont frappés de terreur à la vue de cette flamme ardente, terrible, infatigable, qui s'élève sur la tête du fils de Pélée, et que fit briller Minerve elle-même. Trois fois le divin Achille crie sur les bords du fossé; trois fois les Troyens et leurs braves alliés s'enfuient éperdus. Douze guerriers périssent embarrassés dans leurs chars et leurs lances: cependant les Grecs arrachent sans effort Patrocle du milieu des javelots, et le placent sur un lit funèbre; ses compagnons l'entourent en gémissant; Achille, qui les suit, répand des larmes abondantes à la vue de son ami couché sur ce lit de mort et déchiré par l'airain cruel. Hélas! il l'envoya avec son char dans les batailles, mais ne le reçut point au retour.

L'auguste Junon précipite dans l'impétueux Océan le Soleil infatigable, qui s'éloigne à regret; il disparoît enfin. Alors les nobles enfants des Grecs cessent les combats cruels et la guerre funeste. Les Troyens abandonnent aussi

ces campagnes sanglantes, détachent des chars les agiles coursiers, et se réunissent pour le conseil avant de songer au repas du soir. Tous, dans l'assemblée, restent debout; aucun d'eux n'ose s'asseoir, encore saisi de la crainte que leur inspira la vue d'Achille, qui, depuis longtemps, s'étoit éloigné des batailles. Le sage Polydamas, fils de Panthée, parla le premier; seul il connoissoit à-la-fois le passé et l'avenir: compagnon d'Hector, ils étoient nés la même nuit. Polydamas l'emportoit sur tous par la sagesse de ses paroles; Hector, par la force de sa lance: plein de bienveillance pour les Troyens, Polydamas se lève, et leur dit:

« Amis, délibérez avec prudence sur le parti
« qu'il faut prendre; quant à moi, je vous ex-
« horte à rentrer au sein de la ville, à ne point
« attendre le retour de l'aurore dans cette plaine,
« devant les vaisseaux ennemis, et si loin de nos
« remparts. Tant que ce héros a gardé sa colère
« contre Agamemnon, il étoit plus facile de com-
« battre les Grecs; moi-même je veillois avec
« joie sur ce rivage, dans l'espoir que nous en-
« vahirions leur flotte; mais maintenant je crains
« le fils de Pélée. Telle est sa bouillante ardeur,

« qu'il ne voudra point rester dans cette plaine,
« où, jusqu'à ce jour, les Troyens ont tour-à-
« tour éprouvé les fureurs de Mars; mais il
« combattra pour envahir nos demeures et en-
« lever nos épouses. Rentrez donc dans la ville,
« croyez-moi; mes paroles s'accompliront. La
« nuit retient encore l'impétueux Achille; mais,
« si demain, revêtu de ses armes, il nous re-
« trouve sur ses bords, l'un de nous connoîtra
« ce héros. Heureux alors celui qui, dans sa
« fuite, atteindra les murs sacrés d'Ilion; car les
« chiens et les vautours dévoreront la foule des
« Troyens. Puisse, grands dieux! cette nouvelle
« affreuse ne jamais frapper mon oreille! Si, au
« contraire, malgré vos regrets, vous cédez à
« mes avis, cette nuit, dans l'assemblée, nous
« raffermirons notre courage, tandis que les
« tours et les portes élevées, munies d'épaisses
« et de solides barrières, protégeront la cita-
« delle; et demain, au lever de l'aurore, tous,
« avec nos armes, nous paroîtrons sur les rem-
« parts. C'est là que le destin lui sera funeste,
« s'il veut, loin de ses navires, attaquer nos mu-
« railles; il retournera honteusement vers sa
« flotte, après avoir épuisé la force de ses cour-

« siers autour de la ville : non, son desir ne sera « point de pénétrer dans Ilion, ni de le dé- « truire; lui-même deviendroit auparavant la « proie des chiens et des vautours. »

Aussitôt le vaillant Hector, jetant sur lui des regards courroucés :

« Polydamas, dit-il, tes discours ne sauroient « me plaire ; o toi, qui nous conseilles de ren- « trer au sein de nos remparts; n'êtes-vous point « encore las de rester enfermés dans vos tours? « Tous les hommes jadis célébroient la cité de « Priam, remplie abondamment d'or et d'ai- « rain ; mais aujourd'hui les meubles précieux « de nos palais sont anéantis, nos nombreux « trésors sont passés dans la Phrygie et la douce « Méonie, depuis que le grand Jupiter s'est ir- « rité contre nous. Toutefois, lorsque le fils du « prudent Saturne veut me combler de gloire « près des vaisseaux, et me permet de tenir les « Grecs enfermés sur ce rivage, ne publie pas, « malheureux, de tels discours parmi le peuple: « aucun des Troyens ne t'obéira; je ne le souf- « frirai pas. Vous tous donc écoutez mes ordres, « et cédez à mes avis. Que l'armée, sans rompre « les rangs, prenne le repas du soir; songez à

« placer les gardes, et veillez avec soin. Si quel-
« qu'un de vous craint que ses richesses ne lui
« soient enlevées, qu'il les rassemble et les dis-
« tribue à nos soldats; il vaut mieux les en lais-
« ser jouir que de les livrer aux Argiens; et de-
« main, au lever de l'aurore, portons la guerre
« sur la flotte ennemie. S'il est vrai que le noble
« Achille ait paru devant ses navires pour com-
« battre, qu'il vienne, le destin lui sera funeste.
« Non, je ne l'éviterai plus loin des batailles
« sanglantes : son bras ou le mien remportera
« une grande victoire; Mars est le dieu de tous,
« et souvent c'est le vainqueur qui périt. »

Ainsi parloit Hector. Les Troyens applaudis-sent avec joie. Insensés! la divine Pallas les prive de la raison; ils s'abandonnent aux funestes avis d'Hector, et aucun n'approuve Polydamas qui leur donnoit un sage conseil; ensuite, sans quitter leurs rangs, ils prennent le repas du soir. Cependant les Grecs, durant toute la nuit, gémissent et pleurent sur Patrocle; Achille, au milieu de ses guerriers, laisse éclater ses regrets, et pose ses mains terribles sur la poitrine de son ami, en exhalant de profonds soupirs. Tel un lion superbe, privé de ses jeunes

lionceaux, que le chasseur enleva d'une forêt profonde, se désole quand il retourne dans son antre; il parcourt les nombreux vallons, cherche de tous côtés les traces du ravisseur, et rugit, en proie à sa douleur amère : tel est Achille ; il soupire avec amertume, et dit aux Thessaliens :

« Grands dieux! je n'ai donc proféré qu'une « parole inutile, en ce jour où, dans son palais « rassurant le guerrier Mœnétius, je lui disois « que son fils vaillant reviendroit dans Oponte, « après avoir renversé Ilion, et chargé d'un « immense butin! Mais Jupiter n'accomplit pas « toutes les pensées des hommes, et le destin a « résolu que, tous les deux, de notre sang nous « rougirions la même terre sur le rivage troyen. « Hélas! ni le vieillard Pélée, ni ma mère Thé- « tis, ne verront jamais mon retour, et ne me re- « cevront point dans nos demeures : c'est ici « que m'engloutira la terre. Puisque je descends « le dernier dans la tombe, ô Patrocle, je ne « célébrerai point tes funérailles avant de t'a- « voir apporté les armes et la tête d'Hector, ton « superbe meurtrier. Je veux aussi, devant ton « bûcher, ravir le jour à douze des plus beaux « enfants des Troyens pour venger ton trépas.

« Jusqu'à cette heure, repose près de mes na-
« vires. Les belles Troyennes, les filles de Dar-
« danus, gémiront autour de toi ; elles pleu-
« reront et la nuit et le jour, ces captives con-
« quises par la force de nos lances, quand nous
« ravageâmes des villes opulentes et peuplées
« de héros. »

En achevant ces paroles, Achille ordonne à ses compagnons de placer sur le feu un grand vase à trois pieds, pour enlever le sang dont Patrocle est souillé. Aussitôt ils apportent sur l'ardent foyer le vase des lustrations, y versent l'eau, et allument le bois qu'ils ont coupé: bientôt la flamme enveloppe le large trépied, l'onde s'échauffe; et, quand elle a frémi dans l'airain sonore, ils lavent le cadavre, y répandent une huile adoucissante, et remplissent les plaies d'un baume qui a vieilli neuf ans; ils placent ensuite Patrocle sur un lit, l'enveloppent tout entier d'un léger linceul, qu'ils recouvrent encore d'un voile éclatant de blancheur. Tandis qu'autour du noble Achille les Thessaliens désolés pleurent toute la nuit le malheureux Patrocle, Jupiter dit à Junon, sa sœur et son épouse :

« Tous vos desirs sont enfin satisfaits, noble « et majestueuse Junon : vous avez ranimé l'ar- « deur du violent Achille. Ah ! sans doute, c'est « de vous qu'ils ont reçu le jour ces Grecs va- « leureux. »

« Cruel fils de Saturne, lui répond l'auguste « Junon, pourquoi me tenir ce langage ? Ainsi « donc un homme, un mortel, dont l'intelligence « est si bornée, pourra se venger d'un autre « homme ; et moi, la plus illustre des déesses « et par ma naissance et parceque je suis appe- « lée votre épouse, de vous, qui régnez sur tous « les immortels, je ne pourrai, dans ma colère, « méditer la ruine des Troyens ! »

Pendant que ces divinités s'entretiennent ensemble, Thétis arrive dans le palais immortel et resplendissant de Vulcain ; palais d'airain, superbe entre toutes les demeures célestes, et que cette divinité boiteuse construisit elle-même. Thétis trouve Vulcain empressé autour des soufflets de sa forge, haletant et baigné de sueur. Il achevoit vingt trépieds destinés à orner les murs d'une salle magnifique ; à chacun il adapte des roues d'or, afin que d'eux-mêmes ils se rendent à l'assemblée des dieux, et d'eux-

mêmes retournent dans leurs palais; admirable prodige! Seulement, pour les achever, ce dieu y joindra des anses merveilleusement travaillées; déja il en prépare et en forge les liens. Tandis qu'avec une profonde intelligence il se livre à de tels soins, Thétis arrive en ces lieux. La belle et élégante Charis l'aperçoit; aussitôt cette épouse de l'illustre Vulcain accourt au-devant d'elle, la prend par la main, et lui dit ces paroles:

« Pourquoi, belle Thétis, venir en nos de-
« meures, ô déesse vénérable et chérie? Autre-
« fois vous ne les fréquentiez jamais: entrez
« cependant, afin que je puisse vous offrir le
« repas de l'hospitalité. »

En parlant ainsi, la plus belle des Graces fait asseoir Thétis sur un trône magnifique, orné de clous d'argent, et travaillé avec art; elle place une riche escabelle sous les pieds de la déesse, et, appelant son époux:

« Vulcain, dit-elle, accourez; Thétis réclame
« votre secours. »

L'illustre Vulcain répond à son épouse:

« Oui, que cette déesse soit honorée et ché-
« rie dans nos demeures; elle m'a sauvé lorsque

« je connus les douleurs, et que je fus préci-
« pité de l'Olympe par les conseils d'une mère
« barbare, qui, parceque j'étois boiteux, vou-
« lut me cacher à tous les immortels. Sans doute
« j'aurois souffert de grands maux, si Eury-
« nome et Thétis ne m'avoient pas reçu dans
« leur sein ; Eurynome, la fille de l'impétueux
« Océan. Durant neuf années je forgeai des
« agrafes, des nœuds variés, des anneaux, des
« colliers, et mille autres ornements, dans une
« grotte profonde que l'Océan furieux et mu-
« gissant frappoit sans cesse de ses flots écu-
« meux. Tous les dieux et tous les mortels igno-
« roient ma retraite, connue seulement d'Eury-
« nome et de Thétis, qui m'avoient sauvé.
« Maintenant, puisque Thétis, à la belle cheve-
« lure, vient dans mes foyers, il est juste que je
« reconnoisse ses bienfaits. Hâtez-vous, Charis,
« préparez le doux repas de l'hospitalité : moi,
« je vais déposer mes soufflets et les instruments
« de mes travaux. »

Aussitôt l'énorme dieu s'éloigne de l'enclume en boitant; il agite ses jambes frêles et chancelantes, place ses soufflets loin de la flamme, et dans un coffre d'argent rassemble et renferme

tous les instruments de son art; puis, avec une éponge, il essuie son front, ses mains, son cou vigoureux, et sa poitrine velue : enfin ayant revêtu sa tunique, il s'appuie sur un sceptre noueux, et s'avance péniblement; des esclaves soutiennent leur roi : statues d'or, elles sont semblables à des vierges animées; elles possèdent l'intelligence, la force, et la voix. Les dieux immortels leur apprirent le travail; c'est elles qui aident la marche du monarque : il se hâte avec effort, et arrive enfin aux lieux où repose Thétis sur un trône éclatant. Alors, lui prenant la main, il dit avec bonté :

« Pourquoi, noble Thétis, venir dans nos « demeures, ô déesse vénérable et chérie? Au- « trefois vous ne les fréquentiez jamais. Dites- « moi quelle est votre pensée; tout mon desir « est d'accomplir vos vœux, si je le puis, si « leur accomplissement est possible. »

« O Vulcain, répond Thétis en versant des « larmes, de toutes les déesses habitant l'O- « lympe, aucune éprouva-t-elle jamais tant de « peines que moi, à qui Jupiter envoie les plus « amères douleurs? Seule, entre les divinités de « la mer, je fus unie à un homme, Pélée, fils

« d'Æacus: ce ne fut qu'à regret que je partageai
« la couche d'un mortel, qui, maintenant con-
« sumé par la triste vieillesse, repose dans son
« palais; mais d'autres malheurs m'étoient réser-
« vés. Jupiter m'accorda de donner le jour et de
« nourrir un fils illustre parmi les plus grands
« héros; il croissoit, semblable à un arbre ma-
« gnifique, et je l'élevai comme la plante nour-
« rie dans un sol fertile. Je l'ai envoyé aux rives
« d'Ilion, sur ses navires superbes, pour com-
« battre les Troyens. Hélas! je ne verrai point
« son retour, et ne le recevrai plus dans les de-
« meures de Pélée; et, tandis qu'il jouit encore
« de la lumière, il est accablé de tristesse, je ne
« puis le secourir. Les fils des Grecs lui choisis-
« sent pour sa récompense une jeune captive,
« le puissant Agamemnon la lui ravit avec vio-
« lence, et le chagrin ronge le cœur de mon
« fils. Cependant les Troyens assiégent les Grecs
« autour des navires, et ne leur permettent plus
« de franchir les remparts; alors les plus véné-
« rables des Argiens viennent supplier Achille, et
« lui promettent de magnifiques présents; lui, re-
« fuse d'écarter les maux qui les menacent, mais
« confie ses armes à Patrocle, et l'envoie dans les

« batailles à la tête des nombreux Thessaliens.
« Tout le jour ils combattirent devant les portes
« de Scée, et ce jour même ils renversoient
« Ilion, si Apollon n'eût immolé le fils de Mœ-
« nétius, qui, aux premiers rangs, semoit le car-
« nage, si le dieu n'eût accordé la victoire à
« Hector. Maintenant je viens embrasser vos ge-
« noux, pour vous prier de donner à mon fils,
« que la mort ravira bientôt, un bouclier, un
« casque, des brodequins ornés de leurs agrafes,
« et une riche cuirasse; car il a perdu ses ar-
« mes quand son ami fidèle est tombé vaincu
« par les Troyens: maintenant il est couché sur
« la terre, et son âme est en proie à un chagrin
« profond. »

« Rassurez-vous, reprend aussitôt l'illustre
« Vulcain; que ces pensées ne troublent plus
« votre cœur. Ah! que ne puis-je le dérober à
« l'affreuse mort, quand arrivera son heure fa-
« tale, comme il m'est aisé de lui donner une
« armure superbe, et telle qu'à sa vue tout
« homme sera frappé d'étonnement. »

A ces mots, il quitte la déesse, court reprendre ses soufflets, les dirige vers la flamme, et leur commande d'agir. Tous, à l'instant, allument

vingt fourneaux; ils exhalent un souffle facile, ménagé avec art, tantôt impétueux, tantôt ralenti, et tel que le desire Vulcain pour achever son ouvrage : il jette dans le brasier l'impénétrable airain, l'étain, l'argent, et l'or précieux; il place ensuite sur un tronc l'énorme enclume; d'une main il saisit un lourd marteau, et de l'autre ses fortes tenailles.

Il fait d'abord un bouclier large et solide, où il déploie toute son adresse, l'environne de trois cercles radieux auxquels est suspendu le baudrier d'argent; cinq lames épaisses forment ce bouclier; sur la surface, Vulcain, avec une divine intelligence, trace mille tableaux variés.

Dans le milieu, il représente la terre, les cieux, la mer, le soleil infatigable, la lune dans son plus bel éclat, et tous les astres dont se couronne le ciel : les Pléïades, les Hyades, le brillant Orion, l'Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui tourne toujours aux mêmes lieux en regardant l'Orion, et qui, seule de toutes les constellations, ne se plonge point dans les flots de l'océan.

Sur les bords, il représente deux villes remplies de citoyens : dans l'une on célèbre des

fêtes nuptiales et des festins splendides; on conduit de leurs demeures les épouses par la ville à la clarté des flambeaux : tout retentit des chants d'hyménée; les jeunes gens forment en rond les chœurs des danses; parmi eux les flûtes et les lyres unissent leurs sons mélodieux, et les femmes, debout devant leurs portiques, admirent ces fêtes. Près de là le peuple est assemblé dans une place publique où s'élèvent de vifs débats : deux hommes plaident avec chaleur pour la rançon d'un meurtre; l'un affirme qu'il a payé toute la somme, l'autre nie l'avoir reçue: tous les deux produisent les témoins pour obtenir le succès. Les citoyens applaudissent, chacun a ses partisans; les hérauts apaisent le peuple, et les vieillards, dans une enceinte sacrée, sont assis sur des pierres que le temps a polies. Les hérauts, à la voix retentissante, tiennent un sceptre dans leurs mains, et le remettent aux plaideurs quand ils se lèvent pour défendre leur cause tour-à-tour. Au milieu de l'assemblée sont deux talents d'or, réservés à celui qui aura prononcé un jugement équitable.

Sous les remparts de l'autre ville paroissent

deux armées resplendissantes d'airain : réunies dans le conseil, elles agitent deux avis différents ; les uns veulent détruire cette cité charmante, et les autres diviser également les trésors qu'elle renferme. Les assiégés, loin de réaliser cet espoir, dressent de secrètes embûches ; ils confient la garde des murs à leurs épouses chéries, à leurs jeunes enfants, aux hommes que retient la vieillesse, et sortent de la ville. A leur tête on voit Mars et la fière Pallas, d'or tous les deux, et revêtus de tuniques d'or ; grands, superbes, et armés comme il convient à des divinités : tous deux répandent une vive lumière ; les autres guerriers sont d'une taille bien moins élevée. Ils arrivent enfin dans un lieu propice à l'embuscade, sur les bords d'un fleuve où les troupeaux ont coutume de se désaltérer : c'est là qu'ils se cachent, couverts de l'airain étincelant ; loin d'eux ils placent deux sentinelles pour épier l'instant où paroîtront les brebis et les bœufs aux cornes recourbées. Bientôt les troupeaux arrivent conduits par deux bergers, qui, charmés au son de leur flûte champêtre, ne soupçonnoient aucune embûche. A cette vue, les guerriers se précipitent, enlèvent les bœufs,

les riches troupeaux de blanches brebis, et immolent les pasteurs : cependant les ennemis assis dans l'assemblée entendent le tumulte qui s'élève autour de leurs troupeaux; ils montent sur leurs chars, s'élancent et arrivent en un instant. On combat avec fureur sur les rives du fleuve, et les guerriers se déchirent de leurs lances aiguës. Parmi eux éclatent la discorde et le carnage; l'impitoyable destinée tantôt saisit un héros blessé qui respire encore, ou celui que le fer n'a pas atteint; tantôt tire par les pieds un cadavre à travers les batailles; la robe qui couvre ses épaules est souillée du sang des mortels : ils se pressent; ils combattent comme des hommes vivants, et tous à l'envi entraînent les corps des soldats immolés.

Ici Vulcain trace une vaste plaine, terrain gras et fertile que le soc a retourné trois fois; de nombreux laboureurs hâtent les couples dociles, vont et reviennent sans cesse. Lorsqu'ils touchent à l'extrémité du champ, un serviteur met entre leurs mains une coupe pleine d'un vin délectable; ils reprennent ensuite la charrue, impatients d'arriver au terme du fertile sillon. Quoiqu'elle soit d'or, la terre se noircit

derrière eux, comme en un champ nouvellement labouré; un dieu exécuta ce prodige.

Là il grave aussi une terre couverte de riches épis, que moissonnent des ouvriers armés de faucilles tranchantes; le long des sillons les javelles nombreuses tombent sur la terre : on resserre les gerbes dans des liens, et trois hommes les réunissent en monceaux. Derrière eux les enfants sans cesse leur présentent ces gerbes qu'ils apportent dans leurs bras. Le roi de ces champs, au milieu des moissonneurs, tient son sceptre en silence, et debout, à la vue de ses guérets, goûte une douce joie dans son cœur. Les hérauts, à l'écart, dressent le festin à l'ombre d'un chêne; ils accourent après avoir immolé un grand taureau, et les femmes préparent avec abondance la blanche farine pour le repas des moissonneurs.

Il représente ensuite une vigne magnifique, dont les rameaux d'or sont chargés de raisins; les grappes pourprées brillent à travers le feuillage; elle est soutenue par des pieux d'argent : il trace à l'entour un fossé d'un métal bleuâtre, et une haie d'étain; il ne laisse au milieu de la vigne qu'un seul sentier où passent les ouvriers

qui travaillent aux vendanges. Les jeunes gens et les vierges, animés d'une joie vive, portent dans des corbeilles de jonc ce fruit délectable. Parmi eux est un enfant qui, avec douceur, fait retentir une lyre mélodieuse, et le son des cordes s'unit à sa voix encore tendre ; les travailleurs répondent par des chants à ses divins accords, le suivent, et de leurs pieds frappent la terre en cadence.

Près de là est un troupeau de bœufs au front superbe, et formés d'or et d'étain ; ils sortent en mugissant de l'étable, et se rendent aux pâturages près d'un fleuve retentissant, dont le rapide cours est bordé de roseaux ; quatre bergers d'or les conduisent, et sont suivis par neuf chiens aux pieds agiles. Tout-à-coup deux lions furieux fondent sur les premiers rangs des génisses, et saisissent un taureau qui pousse d'affreux beuglements. Les chiens et les pasteurs volent à son secours ; mais les lions, déchirant leur proie, se repaissent de son sang et de ses entrailles : les bergers les poursuivent en vain, et en vain excitent leurs chiens vigoureux ; ceux-ci n'osent attaquer les lions ; ils aboient auprès d'eux, mais évitent leur courroux.

Dans un vallon délicieux, l'illustre Vulcain représente un immense pâturage de blanches brebis; là sont aussi des étables, des parcs, et des cabanes couvertes de leur toit.

Le dieu grave encore sur ce bouclier une danse semblable à celle que, dans la fertile Gnosse, inventa Dédale pour Ariane à la blonde chevelure. Là des jeunes hommes et des vierges charmantes forment des danses en se tenant par la main; celles-ci sont couvertes de voiles légers; ceux-là, de tuniques élégantes qui brillent d'un doux éclat. Les jeunes filles sont couronnées de fraîches guirlandes; les hommes portent des glaives suspendus à un baudrier d'argent. Tantôt, d'un pied docile, ils tournent en rond aussi vite que la roue, lorsque le potier laborieux essaye si elle vole aisément pour seconder l'adresse de ses mains; tantôt ils rompent le cercle, et dansent par groupes qui se succèdent tour-à-tour. La foule enchantée admire ces chœurs pleins de charmes; parmi eux un homme, en s'accompagnant de la lyre, chante les hymnes des dieux; là paroissent aussi deux sauteurs habiles : ils conduisent les danses, et font mille tours variés au sein de l'assemblée.

Enfin il figure les ondes rapides du vaste Océan tout autour de ce bouclier merveilleux.

Quand il a terminé ce magnifique ouvrage, il fait une cuirasse dont l'éclat est plus brillant que la flamme; il forge aussi le casque solide qui couvrira le front du héros, travail admirable, poli avec soin, et surmonté d'une aigrette d'or; enfin il achève les riches brodequins formés d'un étain flexible.

A peine l'ouvrier illustre a-t-il fini cette armure, qu'il se hâte de la présenter à la mère d'Achille. Soudain la déesse, semblable au vautour, s'élance des sommets de l'Olympe, et emporte ces armes, présent superbe de Vulcain.

FIN DU DIX-HUITIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

L'AURORE, vêtue d'une robe de pourpre, quittoit les abymes de l'océan, et ramenoit la lumière aux dieux et aux mortels, lorsque Thétis arrive près des navires, portant les riches dons de Vulcain; elle trouve son fils chéri assis auprès de Patrocle, et pleurant avec amertume; autour du héros gémissoient aussi ses nombreux compagnons. L'illustre déesse s'arrête auprès d'eux, prend avec tendresse la main d'Achille, et lui dit:

« Mon fils, malgré nos peines, laissons Pa-
« trocle sur ce lit de mort, puisqu'il a péri par
« la volonté des dieux : toi, accepte ces armes

« glorieuses forgées par Vulcain, et si belles,
« que jamais mortel n'en porta de semblables. »

A ces mots, la divine Thétis dépose aux pieds d'Achille cette merveilleuse armure, qui rend un son terrible; tous les Thessaliens sont saisis d'effroi; ils ne peuvent soutenir l'éclat de ces armes, et détournent les regards: mais Achille, à cette vue, sent redoubler l'ardeur de la vengeance. Sous ses épais sourcils ses yeux brillent, terribles comme la flamme. Transporté de joie, il prend dans ses mains ces riches présents d'une divinité; et, lorsqu'avec délices il a long-temps contemplé ce travail admirable:

« Oui, ma mère, s'écrie-t-il, c'est un dieu
« qui vous donna ces armes; c'est là l'ouvrage
« des immortels; jamais un homme n'auroit pu
« l'achever. Je m'armerai donc aujourd'hui;
« mais je crains que des mouches avides, péné-
« trant dans les blessures faites par l'airain au
« noble fils de Mœnétius, n'engendrent les vers
« dévorants, ne souillent ce corps, hélas! privé
« de vie, et ne corrompent ces chairs déli-
« cates. »

« Mon fils, lui répond la déesse, que de tels
« soins ne troublent point ton âme; moi-même

« j'écarterai ces essaims cruels qui dévorent les « héros immolés dans les combats. Quand il re- « poseroit durant une année sur le rivage, ce « cadavre seroit toujours entier, et conserveroit « la même beauté. Toi cependant, appelle dans « l'assemblée les guerriers argiens, et renonce « à ta colère contre Agamemnon, pasteur des « peuples : arme-toi pour la guerre; revêts une « force indomptable. »

En parlant ainsi, Thétis remplit le cœur d'Achille d'une nouvelle audace; ensuite dans les narines de Patrocle elle fait couler l'ambrosie et le rouge nectar, afin qu'il soit incorruptible.

Alors Achille parcourt les rivages de la mer, et appelle à grands cris les vaillants capitaines des Grecs : tous ceux qui avoient coutume d'assister à l'assemblée, et les pilotes qui tiennent le gouvernail des navires, et les économes chargés dans le camp de distribuer les vivres, se rendent au conseil pour y revoir Achille, qui depuis long-temps s'étoit éloigné des batailles cruelles. Deux héros, disciples de Mars, s'avancent en boitant, l'intrépide fils de Tydée et le divin Ulysse, appuyés sur leurs lances, souffrant

encore de leurs blessures; ils arrivent les premiers, et prennent place dans le conseil : ensuite vient Agamemnon, roi des hommes; il est aussi blessé, car le fils d'Antenor, Coon, l'atteignit de sa lance d'airain dans cette mêlée sanglante. Tous les Grecs étant réunis, Achille se lève, et dit ces paroles :

« Atride, ce que tous les deux nous faisons « aujourd'hui, nous aurions dû le faire, malgré « notre douleur, lorsque dans notre âme irritée « s'alluma un vif courroux pour une captive. « Ah! plût aux dieux que dans mes vaisseaux « Diane l'eût frappée de ses flèches le jour où « je l'enlevai, après avoir détruit la ville de Lyr- « nesse! Tant de Grecs vaincus par des mains « ennemies n'auroient pas mordu la poudre « durant les jours de ma colère : c'étoit favori- « ser Hector et les Troyens. Ah! sans doute, les « Grecs se ressouviendront long-temps de nos « funestes discordes. Mais, quels que soient nos « chagrins, oublions le passé; que la nécessité « dompte le courroux dans notre cœur : je cesse « aujourd'hui d'être irrité; je ne dois point « nourrir une haine éternelle. Hâte-toi, Aga- « memnon; appelle au combat les valeureux

« Grecs; marchons contre les Troyens; voyons
« s'ils veulent encore rester près de notre flotte.
« Certes, je crois qu'il goûtera volontiers le re-
« pos celui qui, échappant à cette bataille ter-
« rible, aura évité les coups de ma lance. »

Il dit: et tous les Grecs sont remplis de joie que le magnanime fils de Pélée ait enfin apaisé sa colère. Alors le roi Agamemnon, sans s'éloigner de son siége, ni s'avancer au milieu de l'assemblée, parle en ces mots:

« Amis, braves enfants de Danaüs, disciples
« du dieu Mars, vous devez écouter, et ne point
« interrompre, celui qui se lève pour parler;
« le tumulte trouble même l'orateur le plus ha-
« bile: au bruit confus de la foule, qui pourroit
« ou parler ou se faire entendre? la voix la plus
« sonore est alors étouffée. Je m'adresserai au
« fils de Pélée; mais vous tous, Argiens, soyez
« attentifs, et pesez bien mes paroles: souvent,
« dans leurs discours, les Grecs m'ont accusé;
« et cependant je n'ai point été coupable: ce
« furent et Jupiter, et le Destin, et Érinnys,
« toujours errante parmi les ténèbres, qui, dans
« l'assemblée, remplirent mon âme d'une aveu-
« gle fureur, le jour où j'enlevai la récompense

« d'Achille. Mais que pouvois-je alors ? Une di-
« vinité a tout conduit, la terrible fille de Ju-
« piter, Até, déesse funeste qui trouble tous les
« cœurs ; ses pieds sont légers, jamais ils ne tou-
« chent le sol ; elle marche sur la tête des hom-
« mes pour hâter leur ruine. Ah ! je ne suis pas
« le seul qu'elle ait opprimé ; jadis elle offensa
« Jupiter, si fort au-dessus des humains et des
« immortels. Junon, bien inférieure à lui, trom-
« pa ce dieu par ses artifices, alors qu'Alcmène
« devoit enfanter le vigoureux Hercule dans la
« superbe ville de Thèbes. Jupiter triomphant
« disoit à toutes les divinités :

« Écoutez-moi, dieux, et vous, déesses ; je
« vous révélerai les pensées cachées dans mon
« sein. Aujourd'hui même, Ilithye, qui préside
« aux enfantements, mettra au jour un héros
« qui régnera sur tous ses voisins et sur les
« hommes qui, comme lui, sont issus de mon
« sang. »

« Discours trompeurs, s'écrie la perfide Ju-
« non ; jamais tu n'accompliras ces paroles : si
« tu es sincère, atteste, roi de l'Olympe, par un
« serment sacré, qu'il régnera sur tous ses voi-
« sins, et sur les hommes, comme lui, issus de

« ton sang et de ta race, le héros qui en ce jour
« naîtra d'une mortelle. »

« Elle dit : Jupiter ne reconnut point l'arti-
« fice, et prononce le serment qui lui devien-
« dra funeste. Aussitôt Junon s'élance des som-
« mets de l'Olympe, et vient dans Argos, ville
« de l'Achaïe; c'est là qu'elle trouve l'illustre
« épouse de Sthénélus, fils de Persée. Depuis
« sept mois elle portoit dans son sein un enfant
« que la déesse appelle à la lumière avant que les
« temps soient accomplis; et, arrêtant Ilithye,
« elle retarde l'accouchement d'Alcmène. Alors
« Junon elle-même court annoncer cette nou-
« velle, et dit au fils de Saturne :

« Puissant Jupiter, roi des tempêtes, je veux
« déposer un secret au fond de ton âme; il est né
« ce héros vaillant qui régnera dans Argos : c'est
« Eurysthée, fils de Sthénélus, et petit-fils de
« Persée; il te doit son origine, et n'est point
« indigne de commander aux Argiens. »

« A ces mots, Jupiter éprouve dans son cœur
« une douleur profonde; soudain il saisit Até
« par sa brillante chevelure, et, enflammé de
« colère, il prononce ce serment irrévocable :
« Que dans l'Olympe et le ciel étoilé Até ne

« reparoisse jamais, elle qui trouble tous les « cœurs. »

« En parlant ainsi, Jupiter, d'une main vigou- « reuse, la précipite des cieux, et bientôt elle « arrive au séjour des hommes. Cependant le « roi des dieux soupiroit sans cesse en voyant « son fils accablé sous le poids des travaux que « lui imposoit Eurysthée : de même quand j'ai « vu le terrible Hector immoler les Argiens de- « vant les poupes de nos vaisseaux, je n'ai pu « méconnoître la déesse Até qui avoit troublé « mon cœur; mais, puisque j'ai commis une « faute, et que Jupiter m'a privé de ma raison, « je veux t'apaiser aujourd'hui et te combler de « riches présents. Vole aux combats, Achille; « excite nos guerriers, et je t'accorderai tous « les dons qu'hier, dans tes tentes, te pro- « mit le divin Ulysse; ou, si tu le veux, diffère « encore, malgré ton ardeur pour les batailles, « mes serviteurs iront dans mes navires, en rap- « porteront les présents, et tu verras tout ce « que je fais pour calmer ton courroux. »

« Fils d'Atrée, roi puissant, lui répond le « valeureux Achille, tu peux à ton gré, sans « blesser la justice, m'accorder ou retenir tes

« présents : aujourd'hui ne songeons qu'à la « guerre ; ne perdons pas de temps en discours « et en vaines lenteurs, car il nous reste de « grands travaux à achever : bientôt on verra « Achille marcher aux premiers rangs, et de sa « lance d'airain renverser les phalanges troyen- « nes. De même, que chacun de vous immole « un ennemi. »

Alors le prudent Ulysse parlant à son tour :

« Quel que soit ton courage, dit-il, ô géné- « reux Achille, ne conseille point aux Grecs, « encore privés de nourriture, d'attaquer Ilion « et de combattre les Troyens : la bataille ne « sera pas de courte durée ; et, quand une fois « les phalanges auront engagé le combat, sans « doute un dieu remplira de fureur les deux « armées. Permets donc que sur leurs vaisseaux « légers les Grecs se rassasient et de pain et de « vin ; car c'est là que résident la force et la vi- « gueur de l'homme. Le soldat qui n'a pris au- « cune nourriture ne peut attaquer l'ennemi « depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil. « Quoique plein d'ardeur pour combattre, il « sent ses membres défaillir ; vaincus par la « faim et la soif, ses genoux ne secondent plus

« sa valeur. Celui, au contraire, qui répare ses « forces par le vin et les aliments peut tout le « jour résister à ses ennemis ; son cœur reste in- « trépide, et ses membres ne cèdent à la fati- « gue que lorsque tous ont quitté les batailles. « Renvoie donc tes guerriers, et commande- « leur de prendre le repas. Le roi Agamemnon « fera porter les présents au sein de cette assem- « blée ; tous les Grecs en seront témoins, et ton « âme tressaillera de joie. Debout au milieu « des Argiens, il jurera avec serment que, n'u- « sant point du droit des vainqueurs sur leurs « captives, jamais il ne s'unit à Briséis, et que « jamais elle ne partagea sa couche. Toi cepen- « dant, chasse le courroux qui régna au fond « de ton cœur : ce prince te donnera dans sa « tente un repas magnifique, afin que rien ne « manque à la réparation. Atride, à l'avenir, « montre-toi plus juste envers nos guerriers, et « songe qu'il n'est point honteux pour un roi « d'apaiser le héros auquel le premier il fit in- « jure. »

« Fils de Laërte, répond Agamemnon, tes « discours me comblent de joie ; toujours tu « parles avec sagesse et équité. Oui, je veux le

« faire ce serment ; c'est là tout mon desir, et je
« ne serai point parjure devant les immortels.
« Qu'Achille diffère encore, malgré son impa-
« tience pour les combats ; vous tous, différez
« aussi jusqu'à ce qu'on apporte les présents qui
« sont dans ma tente, et que le sang des victi-
« mes ait scellé nos serments. C'est à toi-même,
« Ulysse, que j'ordonne de choisir l'élite de nos
« jeunes guerriers pour apporter, de mes na-
« vires, les dons qu'hier nous promîmes au fils
« de Pélée : conduis aussi les captives ; et que
« Talthybius se hâte de préparer, dans le vaste
« camp des Grecs, le sanglier que nous immo-
« lerons à Jupiter et au Soleil. »

« Atride, roi plein de gloire, interrompt
« Achille, livrons-nous à de tels soins dans un
« temps plus propice, quand la guerre nous
« laissera quelque repos, et que moins d'ardeur
« dévorera mon âme. Ils sont étendus sans vie
« ceux qu'Hector a frappés quand Jupiter le
« combloit de gloire ; et vous nous invitez aux
« festins ! Pour moi, je conseille aux Grecs de
« combattre avant de prendre toute nourriture ;
« et, bravant la faim, de ne faire le repas qu'au
« coucher du soleil, quand nous aurons vengé

« notre affront. Avant ce temps, aucun breu-
« vage, aucun aliment, n'approchera de mes
« lèvres. Hélas! mon compagnon fidèle a péri;
« il repose dans ma tente, les pieds tournés vers
« l'entrée : nos amis pleurent autour de lui ; et,
« dans mon cœur, je n'ai de desir que pour le
« carnage, le sang, et les gémissements. »

« O Achille, fils de Pélée, et le plus brave
« des Grecs, reprend le sage Ulysse, sans doute
« tu l'emportes de beaucoup sur moi par ta
« force dans les combats ; mais peut-être je te
« surpasse en prudence ; car je suis né le pre-
« mier, et j'ai vu plus de choses. Montre-toi
« donc docile à mes avis. Les hommes se lassent
« aisément du carnage ; si d'abord, frappés par
« l'airain, les ennemis tombent comme des épis
« nombreux, bientôt la moisson devient moins
« abondante, quand Jupiter fait pencher ses
« balances. Ce dieu est l'arbitre de la guerre
« parmi les mortels. Achille, ce n'est point par
« le jeûne que les Grecs honoreront les morts ;
« tous les jours nos guerriers périssent en foule :
« quand donc cesserions-nous de gémir ? Nous
« devons avec un cœur patient enlever celui
« qui succombe, et ne donner qu'un seul jour

« à nos larmes. Pour nous, échappés à cette ba-
« taille cruelle, apaisons et la faim et la soif,
« afin que, sans relâche, nous puissions mieux
« combattre nos ennemis ; revêtons ensuite l'ai-
« rain étincelant, et que nul parmi nous n'at-
« tende un second ordre ; cet ordre lui seroit
« funeste ; mais alors marchons en foule, et li-
« vrons aux guerriers troyens le combat le plus
« terrible. »

Ayant ainsi parlé, Ulysse choisit pour l'accompagner les deux fils du vénérable Nestor, Mégès, issu de Phylée, Thoas, Mérion Lycomède, fils de Créon et Mélanippe. Ils se rendent tous dans la tente d'Agamemnon, fils d'Atrée : à peine l'ordre est-il donné qu'on l'éxécute aussitôt. Ils apportent les sept trépieds qui furent promis, vingt coupes brillantes, et douze coursiers : ils conduisent aussi sept captives habiles en toutes sortes d'ouvrages ; la huitième est Briséis, d'une éclatante beauté. Ulysse les précède portant dix talents d'or dans une balance ; les jeunes guerriers chargés des autres présents les déposent au milieu de l'assemblée. Agamemnon se lève ; Talthybius, dont la voix est semblable à celle des dieux, tient le sanglier avec

force, et se place devant le pasteur des peuples. Alors Atride tire le glaive toujours suspendu au long fourreau de son épée, et pour les prémices coupe les soies sur la tête du sanglier ; puis, en élevant les mains, il implore Jupiter. Tous les Argiens gardent le silence, et, rangés en ordre, ils écoutent leur roi, qui, les regards attachés sur la voûte immense des cieux, prononce ces paroles :

« J'atteste aujourd'hui Jupiter, le plus grand « et le plus puissant des dieux ; j'atteste la Terre, « le Soleil, et les Furies, qui dans les enfers pu- « nissent les hommes parjures, que jamais je ne « portai mes mains sur la jeune Briséis ; que ja- « mais elle ne partagea ma couche, et ne fut ja- « mais soumise à aucun emploi servile ; mais que « toujours elle fut honorée dans mes tentes : si « j'ai fait un faux serment, que les dieux m'ac- « cablent de tous les maux réservés à celui qui « les offense en violant sa foi. »

Il dit, et plonge le fer dans le sein de la victime ; Talthybius, d'une main vigoureuse, la précipite dans la mer pour être la pâture des poissons ; ensuite Achille, debout au milieu des guerriers argiens, s'écrie :

« Puissant Jupiter, que d'infortunes tu ré-
« pands sur les hommes ! Non, sans doute, ja-
« mais Atride n'eût excité ma colère ; jamais il
« n'eût enlevé malgré moi cette captive, si Jupi-
« ter n'eût pas résolu la mort d'un grand nom-
« bre de guerriers. Cependant allez prendre le
« repas, et préparons-nous au combat. »

A ces mots, Achille rompt aussitôt l'assemblée ; tous se dispersent, et chacun regagne son vaisseau. Les braves Thessaliens s'emparent des présents et les portent vers les navires d'Achille, les placent dans les tentes, et font asseoir les captives. Des serviteurs fidèles conduisent les coursiers vers les autres troupeaux. Lorsque Briséis, semblable à la belle Vénus, aperçoit Patrocle déchiré par le cruel airan, elle serre le héros dans ses bras, et pousse de profonds gémissements ; elle déchire sa poitrine, son cou délicat, son charmant visage ; et cette femme, belle comme une déesse, s'écrie en pleurant :

« O Patrocle, toi, l'ami le plus cher d'une
« infortunée ! hélas ! je te laissai plein de vie
« quand je quittai les tentes d'Achille, et main-
« tenant je te retrouve mort, prince des peuples !
« Ah ! comme pour moi le malheur succède sans

« cesse au malheur! L'époux auquel m'avoient
« unie mon père et mon auguste mère, je l'ai vu
« devant nos remparts frappé d'une lance aiguë:
« alors trois frères chéris, et nés de la même
« mère que moi, touchèrent aussi à leur der-
« nier jour. Hélas! quand l'impétueux Achille
« immola mon époux, quand il ravagea la ville
« du divin Minés, tu ne voulois pas que je ré-
« pandisse des larmes ; tu me disois qu'un jour
« je serois l'épouse du noble Achille, qu'il me
« conduiroit dans la Phthie sur ses navires, et que
« les Thessaliens célébreroient avec pompe notre
« hyménée. Non, je ne cesserai point de pleurer
« ta mort, ô toi qui fus toujours si plein de dou-
« ceur. »

Ainsi parle Briséis en versant des larmes : près d'elle les autres captives gémissent, en apparence sur Patrocle, mais réellement sur leurs propres malheurs. Les plus illustres des Grecs entourent Achille et le supplient de prendre un léger repas ; mais il s'y refuse, et dit en soupirant :

« Je vous en conjure, et puissent mes amis
« fidèles vouloir m'obéir encore! ne me pressez
« plus de ranimer par aucun breuvage et par
« aucune nourriture ce cœur plongé dans une

« douleur profonde ; j'attendrai jusqu'au cou-
« cher du soleil : j'aurai la force d'accomplir ce
« dessein. »

En parlant ainsi, Achille s'éloigne de ces princes. Cependant les deux Atrides, le divin Ulysse, Nestor, Idoménée, et le vieux guerrier Phénix, restent auprès de lui, et s'efforcent d'adoucir son chagrin cruel ; mais l'âme d'Achille ne trouvera de soulagement qu'au sein des batailles sanglantes : livré à des souvenirs déchirants, il soupire avec amertume et s'écrie :

« Hélas ! naguère c'étoit toi, cher et malheu-
« reux ami, qui, plein de zèle et de soins, pré-
« parois dans ma tente nos repas abondants,
« lorsque les Grecs portoient les alarmes parmi
« les guerriers troyens. Maintenant tu reposes,
« sans vie ; et, tout entier à mes regrets, je refuse
« le breuvage et la nourriture qu'on me présente.
« Non, je n'éprouverois pas une plus vive dou-
« leur, lors même que j'apprendrois la mort
« de mon père : sans doute dans la Phthie il verse
« des larmes amères, en demandant son fils qui,
« sur une terre étrangère, combat les Troyens
« pour l'odieuse Hélène ; ou lors même que
« j'apprendrois le trépas de mon enfant chéri

qu'on élève à Scyros, si toutefois le beau Néop-
« tolème respire encore. J'espérai long-temps
« au fond de mon cœur que seul je périrois loin
« de la fertile Argos, sur les rivages d'Ilion; que
« toi, Patrocle, tu retournerois dans la Phthie,
« et que, sur un léger navire, tu ramènerois mon
« fils de Scyros; que tu le mettrois en possession
« de mon royaume, de mes trésors, de mes es-
« claves, et de mon riche palais; car peut-être
« Pélée n'existe plus; ou, s'il traîne encore une
« vieillesse pénible, sans cesse il attend le fu-
« neste message qui l'instruira de mon trépas. »

Ainsi parloit Achille en pleurant. Près de lui soupiroient les chefs de la Grèce au souvenir de tous ceux qu'ils laissèrent dans leurs foyers. Le fils de Saturne voyant ces héros prend pitié de leur douleur, et dit à Minerve:

« Ma fille, quoi! vous abandonnez entière-
« ment ce vaillant guerrier; dans votre cœur
« n'est-il donc plus d'amour pour Achille? Assis
« devant les poupes élevées de ses navires, il
« pleure son compagnon chéri, et, tandis que
« les autres prennent le repas, lui, refuse toute
« nourriture. Allez donc, ô ma fille, versez dans
« son sein le nectar et la douce ambrosie, pour

« qu'il ne périsse pas vaincu par la faim. »

Ces mots ont excité l'ardeur de Minerve. Comme l'aigle, aux ailes étendues, et à la voix éclatante, elle s'élance de l'Olympe, et, traversant les airs, bientôt elle arrive au milieu de l'armée des Grecs; elle répand dans le sein du héros le nectar et la douce ambrosie, pour que la faim cruelle n'affoiblisse pas les membres d'Achille. Soudain la déesse revole vers l'Olympe, et les Grecs se répandent dans la plaine, loin des légers navires. Comme les flocons abondants de la neige se précipitent des nuages au souffle impétueux de Borée; aussi nombreux paroissent autour de la flotte, et les casques éblouissants, et les boucliers arrondis, et les fortes cuirasses, et les lances de frêne; leur éclat monte jusqu'aux cieux, et la terre sourit aux éclairs de l'airain; un bruit sourd retentit sous les pas des guerriers. Parmi ces héros s'arme le divin Achille: il grince des dents avec fureur; ses yeux brillent comme la flamme; son âme est en proie à une douleur que rien ne peut adoucir, et, dans sa rage contre les Troyens, il revêt l'armure divine que Vulcain forgea lui-même. D'abord il chausse de riches brodequins, que fixent des

agrafes d'argent; il adapte la cuirasse à sa poitrine, et suspend à ses épaules un glaive d'airain où l'argent étincelle; il saisit ensuite l'immense et fort bouclier qui, semblable à la lune, répand au loin une vive lumière, ou semblable à ces flammes qui, sur les montagnes, en un lieu solitaire, apparoissent aux nautoniers, lorsqu'une violente tempête les emporte loin de leurs amis sur le vaste Océan : tels sont les feux qui, dans les airs, jaillissent du riche et superbe bouclier d'Achille; enfin il prend et pose sur sa tête un casque pesant, dont la crinière épaisse resplendit comme un astre, et l'on voit ondoyer la chevelure d'or que Vulcain a rassemblée au sommet de ce casque. Le divin Achille essaye si ces armes vont bien à sa taille, et s'il peut mouvoir aisément ses membres agiles : comme des ailes légères, elles semblent enlever ce chef des peuples; puis il sort du fourreau le grand, le fort et terrible javelot de son père: nul parmi les Grecs ne peut le lancer; Achille seul sait manier cet énorme frêne, qu'autrefois à son ami Pélée, Chiron apporta des sommets du Pélion pour être la mort des héros. Alcime et Automédon placent les che-

vaux sous le joug, qu'ils lient avec de riches courroies; ils mettent le mors dans la bouche des coursiers, et alongent les rênes en arrière, jusqu'à ce qu'elles touchent au siége solide. Automédon saisit le fouet éclatant, et monte sur le char; Achille y monte après lui : son armure étincelle comme l'astre brillant du jour, et, d'une voix formidable, il adresse ces paroles aux coursiers de son père :

« Xanthe et Balie, noble race de Podarge, « songez à ramener votre guide au milieu des « Grecs, quand nous serons las de la guerre; « et, comme Patrocle, ne le laissez point périr « dans la plaine. »

Xanthe, coursier impétueux, incline la tête, et lui répond aussitôt en laissant flotter sur le joug sa longue crinière, qui retombe jusqu'à terre; ce fut la déesse Junon qui lui donna la voix :

« Nous te sauverons aujourd'hui, terrible « Achille; mais le jour de ta mort approche, et « ce n'est point nous qui en serons coupables, « mais une divinité puissante et ta destinée « funeste; ce n'est point non plus par notre « lenteur ou notre paresse que les Troyens ar-

« rachèrent les armes des épaules de Patrocle :
« un dieu puissant, né de la blonde Latone,
« l'immola aux premiers rangs, et donna la vic-
« toire à Hector. Quand nous volerions aussi
« vite que Zéphyr, qu'on dit être le plus rapide
« des vents, ton destin sera toujours de périr
« sous les coups d'un dieu et d'un héros. »

A ces mots, les Furies arrêtent sa voix; alors Achille indigné lui répond :

« Xanthe, pourquoi me prédire la mort? De
« tels soins ne t'appartiennent pas. Je sais que
« je dois périr sur ce rivage, loin de ma mère
« et d'un père chéri; cependant je n'abandon-
« nerai point les batailles avant que les Troyens
« ne soient rassasiés de guerres. »

Il dit, et, jetant de grands cris, le héros pousse aux premiers rangs ses coursiers vigoureux.

FIN DU DIX-NEUVIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT VINGTIÈME.

AINSI, devant les poupes de leurs navires, les Grecs s'arment autour de toi, fils de Pélée, insatiable de combats; et les Troyens rangent leurs bataillons sur le tertre qui s'élève dans la plaine.

Cependant, du haut de l'Olympe, Jupiter ordonne à Thémis de convoquer l'assemblée des immortels : à l'instant elle vole de toutes parts, et leur dit de se rendre dans les palais de Jupiter. Aucun des fleuves, excepté l'Océan, ne se refuse à cet ordre, ni aucune des nymphes, soit qu'elles habitent les forêts délicieuses, ou les fontaines, ou les prairies verdoyantes. Bien-

tôt tous les dieux arrivent dans les demeures de Jupiter, roi des tempêtes, et se placent sur des trones ornés de colonnes brillantes, que, pour son père, Vulcain construisit avec une industrie merveilleuse. Ainsi se rassemblent les divinités dans l'Olympe. Neptune n'est point sourd à la voix de Thémis; il accourt aussi du sein des mers, s'assied parmi les immortels, et cherche à sonder les desseins de Jupiter:

« O toi, qui lances la foudre, pourquoi con-
« voquer l'assemblée des dieux? Veux-tu déli-
« bérer sur le sort des Grecs et des Troyens? car
« bientôt ils vont rallumer l'ardeur des ba-
« tailles. »

« Divinité qui ceins le monde, répond le for-
« midable Jupiter, tu as pénétré le motif qui
« dans mon cœur m'engage à vous rassembler
« tous. Ces peuples, quoique près de périr, sont
« encore l'objet de mes soins; moi, je resterai
« assis sur le sommet de l'Olympe, et là je joui-
« rai du spectacle des combats; mais vous, des-
« cendez au milieu des Grecs et des Troyens,
« et que chacun, suivant son desir, favorise
« l'une des deux armées. Si Achille seul poursuit
« les Troyens, ils ne pourront même un instant

« résister au valeureux fils de Pélée ; son aspect « les a glacés d'épouvante ; et, maintenant que « son âme est irritée du trépas de son ami, je « crains que, malgré les destins, il ne renverse « les murs d'Ilion. »

Ces paroles de Jupiter ont réveillé l'affreuse Discorde, et les dieux volent à la guerre, tous animés de sentiments divers. Junon, la guerrière Pallas, Neptune, qui ceint la terre de ses ondes; Mercure, utile aux hommes, et doué de l'esprit de sagesse, se rendent près de la flotte; Vulcain les accompagne, roulant des yeux enflammés de colère, et agitant avec effort ses jambes frêles et chancelantes. Mars, dieu des combats, s'élance parmi les Troyens, et avec lui Phébus, à la longue chevelure; Diane, qui se plaît à lancer des flèches; le fleuve Xanthe, et Vénus, au doux sourire.

Tant que les dieux se tinrent éloignés des mortels, les Grecs triomphoient de joie; car Achille a paru, lui qui si long-temps s'abstint des batailles sanglantes, et une terreur profonde enchaîne les membres des Troyens. Ils tremblent à la vue du fils de Pélée, revêtu de ses armes étincelantes, et semblable au farouche

Mars; mais, lorsque l'Olympe en foule est descendu dans la plaine, tout-à-coup s'élève la Discorde impétueuse et avide de carnage; Minerve pousse de grands cris sur les bords du fossé, hors des palissades, et fait retentir le bruyant rivage de ses vives clameurs; Mars, tel qu'un sombre ouragan, ébranle les airs de sa voix aiguë: tantôt, sur le faîte d'Ilion, il exhorte les Troyens; tantôt il parcourt les bords du Simoïs et les hauteurs du mont Calicolone.

Ainsi les heureux habitants de l'Olympe se mêlent aux combattants, excitent parmi eux une guerre déplorable, et, du haut des airs, le père des dieux et des hommes fait gronder sa foudre. Alors Neptune agite la terre immense et les cimes élevées des montagnes; depuis son sommet jusqu'en ses fondements, l'Ida est ébranlé, ainsi que la ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs. Dans ses retraites souterraines, le roi des ombres, Pluton, épouvanté, s'élance de son trône; il jette un cri, et tremble que le terrible Neptune, entr'ouvrant la terre, ne découvre aux dieux et aux hommes ces demeures affreuses, désolées, et en horreur même aux immortels; si grand est le tumulte que fait naître le

combat de ces divinités. Apollon, armé de ses flèches légères, fond sur le puissant Neptune; la belle Minerve s'élance contre le dieu Mars; à Junon s'oppose la sœur de Phébus, Diane, déesse des bois, qui tient un arc d'or, et qui se plaît à lancer des flèches; le sage Mercure attaque Latone; enfin Vulcain combat le fleuve impétueux que les dieux appellent Xanthe, et les hommes Scamandre.

Les dieux livroient ainsi la guerre aux dieux: cependant Achille brûle de pénétrer dans les rangs, et d'attaquer Hector, fils de Priam; son desir le plus ardent est de rassasier l'impitoyable Mars du sang de ce héros audacieux. Alors Apollon, qui ranime l'ardeur des soldats, excite Énée à marcher contre Achille, et lui inspire une force nouvelle; ce dieu, issu de Jupiter, empruntant les traits de Lycaon, fils de Priam, parle en ces mots:

« Énée, sage conseiller des Troyens, que sont « devenues ces vaines promesses que, dans la « joie des festins, tu faisois aux princes d'Ilion, « d'attaquer Achille, fils de Pélée? »

« Noble rejeton de Priam, lui répond Énée, « pourquoi m'exciter à combattre malgré moi

« le formidable Achille? Ce ne seroit pas la « première fois que j'aurois attaqué ce héros « impétueux; déja sa lance m'a chassé du mont « Ida, lorsqu'il fondit sur nos troupeaux, et « qu'il ravagea les villes de Lyrnesse et de Pé- « dase. Jupiter alors me protégea, et remplit de « force mes membres agiles. Sans cela, je pé- « rissois sous le bras d'Achille et de Minerve; « cette déesse le précédoit, lui accordoit la vic- « toire, et l'exhortoit à immoler de l'airain « cruel les Lélèges et les Troyens. Non, il n'ap- « partient point à un mortel de combattre « Achille; un dieu est toujours à ses côtés qui « le préserve de la mort: son javelot ne vole « jamais en vain, et ne s'arrête qu'après avoir « percé le sein d'un ennemi. Si une divinité te- « noit égales entre nous les balances des com- « bats, il ne me vaincroit pas aisément, et ne « se vanteroit pas d'avoir un corps d'airain. »

« Brave guerrier, lui répondit Apollon, im- « plore aussi les dieux immortels. On dit que « ce fut la belle Vénus qui te donna le jour; « Achille est né d'une déesse bien moins puis- « sante; l'une est fille de Jupiter, l'autre du « vieux Océan: lance un javelot contre ce guer-

« rier, et ne sois effrayé ni par ses outrages,
« ni par ses menaces frivoles. »

A ces mots, Apollon remplit d'une force courageuse ce pasteur des peuples, qui vole aux premiers rangs couvert d'une armure brillante: cependant la belle Junon aperçoit le fils d'Anchise au moment où il s'élançoit contre Achille, à travers la foule des guerriers; aussitôt elle appelle les dieux, et leur dit ces paroles :

« Neptune, et vous, Minerve, songez en vous-
« mêmes aux malheurs qui se préparent. Énée,
« revêtu de ses armes brillantes, s'avance contre
« le fils de Pélée, et c'est Apollon qui le con-
« duit. Hâtons-nous; repoussons le Troyen, et
« que ceux d'entre nous qui protégent Achille
« comblent ce héros d'une gloire immense;
« qu'aucun secours ne manque à sa valeur; qu'il
« apprenne enfin que les dieux qui le chéris-
« sent sont les plus puissants, et que ce sont
« les dieux les plus foibles qui veulent arracher
« les Troyens à la ruine et au trépas. Tous, nous
« sommes descendus de l'Olympe, et nous som-
« mes mêlés à ces combats, pour qu'Achille en
« ce jour ne reçoive aucun outrage de ses en-
« nemis; ensuite il subira le destin que les Par-

« ques filèrent à sa naissance, lorsque sa mère « lui donna la vie. Si Achille n'entend pas la « voix des immortels qui le protégent, il sera « saisi de crainte lorsqu'Apollon marchera con- « tre lui; la présence des dieux est toujours for- « midable aux mortels. »

« O Junon, s'écrie le puissant Neptune, éloi- « gnez de votre âme des craintes peu dignes de « vous; n'excitons point les autres dieux à la « guerre, puisque nous sommes les plus forts; « mais retirons-nous à l'écart sur un tertre éle- « vé, et que les batailles soient le partage des « hommes. Si Mars et le brillant Apollon enga- « gent la querelle, s'ils retiennent Achille, et « l'empêchent de combattre, à l'instant s'élè- « vera parmi nous une terrible discorde, et bien- « tôt ces divinités, vaincues par la force de nos « bras, s'enfuiront dans l'Olympe rejoindre la « foule des dieux. »

En achevant ces paroles, Neptune, à la che- velure azurée, les conduit sur les vastes rem- parts d'Hercule, murs élevés qu'avoient cons- truits les Troyens et Minerve, afin que dans sa fuite ce héros évitât la fureur d'un monstre ma- rin qui, dans la plaine, le poursuivoit loin du

rivage. C'est là que s'arrête Neptune avec les autres divinités; toutes sont enveloppées dans un nuage impénétrable: les dieux protecteurs d'Ilion se placent sur le penchant du mont Calicolone, autour de toi, brillant Phébus, et de Mars, destructeur des cités. Ainsi reposent les immortels séparés en deux troupes; ils méditent de nouveaux desseins, et diffèrent encore de se livrer à ces combats funestes : cependant, du haut des cieux, Jupiter a donné le signal des batailles.

Toute la plaine est remplie d'hommes, de coursiers, et resplendissante d'airain; la terre gémit sous les pas des bataillons qui se précipitent en foule; mais deux héros illustres, et impatients de combattre, se distinguent au sein des deux armées : Énée, fils d'Anchise, et le divin Achille; Énée le premier s'avance fièrement en agitant son casque terrible. Il porte un épais bouclier devant sa poitrine, et balance un fort javelot ; le fils de Pélée marche aussi contre le Troyen. Tel est un lion furieux : les bergers, tout le hameau brûle de l'immoler; lui d'abord s'avance en méprisant ses ennemis; mais si l'un des jeunes pasteurs l'a frappé d'une

flèche, il se retourne, la gueule béante; ses dents sont couvertes d'écume; son noble cœur frémit dans son sein; de sa queue il frappe et ses cuisses et ses flancs pour s'animer au combat; ses yeux étincellent, et, emporté par son courage, il veut déchirer un berger ou périr lui-même dans la foule : tel est Achille, que sa force et sa bouillante ardeur emportent contre le fils d'Anchise. Quand ils sont rapprochés, l'impétueux Achille lui tient ce discours :

« Énée, pourquoi, traversant ces nombreux « bataillons, paroître devant moi? Ton desir « seroit-il de combattre, dans l'espoir de régner « sur les valeureux Troyens avec les mêmes « honneurs que Priam? Mais quand tu m'ar- « racherois la vie, Priam ne remettroit pas l'em- « pire en tes mains; ce prince a des enfants, et « son esprit est plein de sagesse et de fermeté : « ou bien les Troyens te consacreront-ils un « champ superbe, fertile en vignes et en mois- « sons, afin que tu puisses le cultiver, si je pé- « ris sous tes coups? Énée, tu accompliras dif- « ficilement de semblables desseins; déja, tu « le sais, ma lance t'a mis en fuite : ne te sou- « vient-il plus que, te rencontrant seul, je te

« poursuivis loin de tes troupeaux, quand,
« d'un pied rapide, tu te précipitois des mon-
« tagnes de l'Ida ? Alors tu n'osois te retourner
« en fuyant; tu te réfugias dans Lyrnesse, que
« je ravageai avec le secours de Minerve et du
« puissant Jupiter ; là je fis plusieurs captives,
« et leur ravis la douce liberté. Pour toi, ce fut
« Jupiter et les autres dieux qui te conservèrent
« la vie ; je ne crois pas qu'ils te sauvent aujour-
« d'hui, comme tu l'espères en ton cœur. Va,
« je te conseille de rentrer au sein de la foule ;
« crains de m'attaquer avant d'avoir éprouvé le
« malheur : mais l'insensé ne juge que l'événe-
« ment. »

« Achille, lui répond Énée, ne pense pas
« m'effrayer par tes paroles, comme un foible
« enfant. Je pourrois aisément à mon tour te
« prodiguer l'insulte et l'outrage; nous connois-
« sons notre origine, et, instruits par les an-
« ciens récits des hommes, nous savons quels
« furent nos parents, quoique jamais tu ne vis
« les miens, ni moi les tiens : on dit que tu re-
« çus le jour de l'irréprochable Pélée, et que ta
« mère fut Thétis, aimable nymphe de l'O-
« céan ; pour moi, je me glorifie d'être le fils

« d'Anchise, et ma mère est Vénus. Hélas! en
« ce jour, les uns ou les autres auront à pleurer
« un fils chéri; car je ne pense pas qu'on nous
« sépare, et que de vains discours terminent
« nos querelles : cependant, si tu veux con-
« noître l'ancienneté de ma race, tu sauras
« qu'elle fut illustre parmi les hommes. Le puis-
« sant Jupiter engendra Dardanus qui fonda la
« ville de Dardanie; alors les murs sacrés d'I-
« lion ne s'élevoient point dans cette plaine, et
« ses nombreux citoyens habitoient encore sur
« les montagnes de l'Ida, source d'abondantes
« fontaines. Dardanus donna le jour à Érich-
« thonius, le plus riche des mortels; dans ses
« marais paissoient trois mille cavales, fières
« de leurs jeunes poulains : Borée en aima plu-
« sieurs, et, dans leurs pâturages, il s'unit à
« elles sous la forme d'un coursier à la crinière
« d'azur; ainsi fécondées, elles enfantèrent
« douze cavales : ces troupeaux, tantôt bondis-
« sant au sein des campagnes fertiles, effleu-
« roient légèrement les épis sans les briser, et
« tantôt s'élançoient sur le dos des mers, en
« rasant la surface des ondes blanchissantes.
« Érichthonius fut le père de Tros, roi des

« Troyens; Tros eut trois fils vaillants, Ilus,
« Assaracus, et le divin Ganymède, le plus beau
« des hommes : les dieux l'enlevèrent pour être
« l'échanson de Jupiter, et, à cause de sa beau-
« té, le placèrent au rang des immortels. Ilus
« engendra l'irréprochable Laomédon; de Lao-
« médon naquirent Tithon, Priam, Lampus,
« Clitius, et Hicétaon, rejeton du dieu Mars :
« Assaracus engendra Capys, père d'Anchise;
« moi je suis né d'Anchise, et le divin Hector
« est fils de Priam : telle est mon origine, tel
« est le sang dont je me glorifie. Jupiter accroît
« ou diminue à son gré la force des hommes; car
« il est le plus puissant de tous les dieux : mais,
« allons, et, comme des lâches, ne disputons
« pas davantage au sein de cette bataille san-
« glante; il nous est facile de nous accabler de
« tant d'injures, qu'un navire à cent rames n'en
« pourroit supporter le poids. La langue des
« hommes est prompte; ils abondent en toutes
« sortes de discours : un vaste champ est ouvert
« à leurs querelles. Autant tu m'adresseras d'in-
« jures, autant je t'en répondrai. Cessons donc
« de nous prodiguer l'insulte et la menace,
« comme des femmes qui, rongées de colère,

« s'attaquent dans une place publique, et pro-
« diguent ou le mensonge ou la vérité, selon
« que la passion les anime. Va, tes paroles n'ar-
« rêteront point ma fureur avant que je n'aie
« dirigé ce fer contre toi; mais approche, et,
« tous deux à l'envi, éprouvons la force de nos
« lances terribles. »

Il dit, et jette un rapide javelot contre l'épais bouclier qui mugit au coup de l'airain; Achille, étonné, éloigne d'une main vigoureuse l'armure de son corps: il craignoit que la longue javeline du magnanime Énée ne pénétrât sans peine. L'insensé! il ne songeoit pas que ces magnifiques présents des dieux ne pouvoient être brisés, ni céder aisément aux efforts des mortels. Le trait d'Énée ne peut rompre le bouclier; il est arrêté par une lame d'or, ouvrage d'un dieu; le héros troyen a percé les deux premières lames, mais trois résistent encore; car Vulcain a revêtu cette armure de cinq lames épaisses, deux d'airain, deux d'étain au-dessous, et dans le milieu une lame d'or que ne peut percer le trait homicide.

Achille, à son tour, lance une longue javeline, et frappe le vaste bouclier d'Énée à l'endroit

où l'airain a moins d'épaisseur, où le cuir est plus léger : le frêne du Pélion traverse l'armure; elle retentit du coup qui l'a frappée : Énée aussitôt rassemble tout son corps, et, tremblant, il tient loin de lui son bouclier ; la lance d'Achille rase l'épaule de ce héros, et s'enfonce dans la terre après avoir brisé les bords de ce bouclier immense. Le Troyen, qui a évité l'arme terrible, s'arrête, et un nuage de douleur obscurcit ses yeux ; il est saisi d'effroi en voyant si près de lui une pique enfoncée dans la terre. Cependant Achille, plus furieux encore, tire son glaive acéré, et se précipite en jetant de grands cris; alors Énée, d'une main, saisit un rocher, masse énorme : deux hommes, tels qu'ils sont de nos jours, ne pourroient la soulever ; seul il la balance sans peine : il étoit près de frapper Achille qui s'avance; mais le casque et le bouclier l'auroient préservé du trépas, tandis que le fils de Pélée, armé de son épée tranchante, eût, sans doute, arraché la vie à son ennemi, si le dieu des mers, qui les aperçoit, n'eût soudain adressé ces paroles à tous les immortels :

« Ah! quelle douleur m'inspire le sort du ma-

« gnanime Énée! Bientôt, vaincu par Achille,
« il descendra dans les Enfers. Hélas! l'infor-
« tuné fut séduit par les promesses d'Apollon,
« qui ne le garantira pas de la mort. Mais pour-
« quoi ce héros innocent souffriroit-il des maux
« que d'autres ont mérités, lui qui toujours
« offrit d'agréables présents aux dieux habi-
« tants de l'Olympe? Dérobons ce guerrier au
« trépas, ou craignons le courroux de Jupi-
« ter, s'il est immolé par Achille; le destin d'É-
« née est d'échapper au trépas, pour qu'elle ne
« périsse pas sans descendants la race de Dar-
« danus; ce prince est chéri du fils de Saturne
« entre tous les enfants que conçurent de lui
« les femmes des mortels. La famille de Priam
« est devenue odieuse à Jupiter, et c'est Énée
« qui régnera sur les Troyens, lui et les enfants
« de ses enfants, jusqu'aux siècles les plus re-
« culés. »

« O Neptune, lui répond l'auguste Junon,
« délibère dans ta sagesse si tu dois sauver Énée,
« ou permettre que, malgré sa valeur, il soit
« vaincu par Achille; Minerve et moi, nous
« avons juré de ne jamais repousser loin des
« Troyens le jour fatal; non, lors même qu'I-

« lion embrasé s'écrouleroit sous les flam-
« mes qu'auroient allumées les vaillants fils des
« Grecs. »

A peine Neptune a-t-il entendu ces paroles, qu'il s'élance dans la plaine au milieu du fracas des lances, et s'arrête aux lieux où combattoient Énée et l'illustre Achille : aussitôt il répand un nuage épais sur les yeux du fils de Pélée ; il arrache du bouclier d'Énée le frêne garni d'airain, et le dépose aux pieds d'Achille ; puis il enlève dans les airs le héros troyen, qui, soutenu par la main d'un dieu, franchit aisément les nombreux bataillons des soldats et des coursiers : lorsqu'il touche aux derniers rangs des batailles où les Caucones s'armoient pour la guerre, Neptune s'approche, et lui dit :

« Énée, quelle divinité te conseilla pour ta
« perte d'attaquer et de combattre Achille plus
« fort que toi, et plus aimé des dieux? Fuis
« désormais, si tu rencontres ce héros, de peur
« que, malgré les destins, tu ne touches aux
« demeures de Pluton : mais, quand Achille aura
« subi le trépas, ne crains plus de t'élancer aux
« premiers rangs ; nul parmi les Grecs ne pourra
« te donner la mort. »

Ainsi parle Neptune : il s'éloigne du guerrier après lui avoir donné ces sages conseils et dissipé l'épais nuage répandu sur les yeux d'Achille. Dès qu'une vive lumière frappe les regards de ce héros, il gémit, et dit en son cœur magnanime :

« Grands dieux ! quel étonnant prodige s'of-
« fre à ma vue ! Ma lance repose à mes pieds,
« je ne vois plus l'ennemi contre qui je l'avois
« dirigée et que je brûlois d'atteindre. Oui, sans
« doute, Énée est cher aux dieux immortels.
« Hélas ! je pensois qu'il se glorifioit en vain.
« Eh bien ! qu'il fuie : son desir ne sera plus de
« se mesurer avec moi ; il est assez heureux
« d'échapper à la mort. Toutefois, en excitant
« les enfants de Danaüs, je tenterai la valeur des
« autres guerriers troyens. »

Il dit, et s'élance dans les bataillons, en exhortant chaque héros :

« Ne vous éloignez pas des Troyens, ô Grecs
« valeureux ; mais que, brûlant d'ardeur, cha-
« cun de vous attaque un ennemi. Il me seroit
« difficile, malgré ma vaillance, de poursuivre
« tant d'hommes réunis, et de les combattre
« tous. Mars, quoique immortel, Minerve elle-

« même, ne pourroient attaquer et renverser le « front d'une aussi grande armée. Pour moi, « tant que je le pourrai, et de mes mains, et « de mes pieds, et de toutes mes forces, je ne « cesserai pas de combattre, même un seul in- « stant. Je pénétrerai au sein de ces phalanges, « et je ne crois pas qu'il ait à se réjouir celui « des Troyens qu'atteindra ma lance. »

Ainsi le héros animoit ses soldats. Le vaillant Hector, d'une voix formidable, encourage aussi les Troyens, et leur promet de marcher contre Achille :

« Braves Troyens, dit-il, ne redoutez pas le « fils de Pélée; je pourrois, comme lui, par « de vaines paroles, insulter aux immortels; « mais je crains de les braver, ils sont les plus « puissants : Achille ne tiendra pas toutes ses « promesses; s'il en accomplit une partie, l'au- « tre du moins restera sans effet. Troyens, je « marcherai contre lui, son bras, fût-il sembla- « ble à la flamme; oui, son bras fût-il sembla- « ble à la flamme, et sa force à celle de l'airain « étincelant. »

C'est ainsi qu'Hector exhortoit les Troyens. Tous à l'instant dirigent les lances contre l'en-

nemi ; ils réunissent leurs efforts, et de grands cris s'élèvent dans les airs. Alors Apollon s'approche d'Hector, et lui dit :

« Hector, ne combats point Achille ; mais « retire-toi dans les rangs loin de la mêlée, de « peur que son javelot ne t'atteigne, ou que de « près il ne te frappe avec son glaive. »

Il dit : Hector se replonge dans la foule des guerriers, et reste saisi de crainte à la voix du dieu qu'il vient d'entendre. Achille, revêtu d'une force terrible, se précipite au milieu des Troyens en poussant de vives clameurs. D'abord il renverse le fils vaillant d'Otrynte, Iphition, chef de nombreux soldats : la nymphe Néis le conçut du valeureux Otrynte, dans l'opulente ville d'Hyda, au pied du Tmolus, chargé de neige. Comme il s'élançoit plein d'ardeur, Achille le frappe au milieu du front, et la tête est partagée tout entière ; ce guerrier tombe avec fracas, et Achille, fier de sa victoire, s'écrie :

« Meurs, fils d'Otrynte, ô le plus vaillant des « hommes ! C'est donc ici que tu as reçu le tré- « pas, toi qui es né sur les bords du lac Gigée, « où sont les champs de ton père, non loin du

« poissonneux Hyllus, et de l'Hermus, aux gouf-
« fres profonds. »

Tandis qu'Achille se glorifie en ces mots, un sombre nuage obscurcit les yeux d'Iphition, et les chars des Grecs déchirent avec leurs roues ce corps tombé aux premiers rangs. Achille court ensuite sur Démoléon, fils d'Antenor, et guerrier plein de courage; il le frappe à la tempe, garantie par le casque étincelant; mais l'airain ne peut le préserver: la pointe homicide traverse l'armure, brise l'os, s'enfonce dans la cervelle ensanglantée, et dompte ce héros vaillant. Hippodamas saute de son char; mais le fils de Pélée atteint cet ennemi qui s'enfuyoit, et de sa pique le blesse entre les deux épaules. Hippodamas exhale sa vie en gémissant. Ainsi dans Hélice mugit un taureau traîné par une jeunesse nombreuse aux autels de Neptune, qui se réjouit de ces sacrifices: ainsi mugissoit le Troyen; et sa grande âme l'abandonne. Achille, armé de sa lance, fond sur Polydore, fils de Priam. Son père lui défendit de combattre; car il étoit le plus jeune de ses enfants, et celui qu'il chérissoit davantage. Polydore, à la course, triomphoit de tous ses compagnons: par

une vaine ardeur de jeunesse et pour montrer son agilité, sans cesse il voloit aux premiers rangs, jusqu'à ce qu'enfin il perdit la douce lumière du jour. L'impétueux Achille l'atteint dans le dos, à l'endroit où se réunissent les anneaux d'or du baudrier, et où la cuirasse forme un double rempart. La pointe du trait ressort par le nombril. Polydore, en gémissant, tombe sur ses genoux; une sombre nuit l'environne, et, penché vers la terre, il retient ses entrailles avec ses mains.

Dès qu'Hector voit son frère cherchant ainsi à retenir ses entrailles, et se roulant sur la poussière, un sombre nuage de douleur obscurcit ses regards; il ne soutient plus la pensée de combattre de loin; et, semblable à la flamme, il fond sur Achille en agitant son javelot. Cependant Achille l'aperçoit qui s'avance, et, plein d'orgueil, il s'écrie:

« Le voilà donc cet homme qui a rempli mon
« âme de douleur, lui qui vient d'immoler mon
« ami le plus cher! Ah! nous ne nous évite-
« rons pas long-temps l'un et l'autre dans les
« sentiers des batailles. »

Puis, lançant contre Hector des yeux enflammés de colère:

« Approche donc, dit-il, et qu'à l'instant tu
« touches aux portes du trépas. »

« Fils de Pélée, lui répond Hector sans s'é-
« mouvoir, ne pense pas par tes paroles m'ef-
« frayer comme un foible enfant. Je pourrois, à
« mon tour, t'accabler d'injures et d'outrages;
« mais je sais que tu es le plus fort, et que je
« te suis bien inférieur : toutefois nos destinées
« reposent dans le sein des dieux; et, quoique
« moins terrible, peut-être je t'arracherai la vie
« en te frappant de ma lance. Achille, mon ja-
« velot est, comme le tien, armé d'une pointe
« aiguë. »

A ces mots il balance et jette le trait rapide; mais Pallas, d'un souffle exhalé de son sein, détourne le dard loin d'Achille, et le renvoie contre Hector; il tombe aux pieds du héros. Alors Achille se précipite sur lui en poussant d'affreuses clameurs, et brûlant de l'immoler; mais Apollon enlève sans peine Hector, tel est le pouvoir d'un dieu, et le couvre d'un sombre nuage. Trois fois Achille se précipite armé de sa lance d'airain, trois fois il ne frappe qu'une épaisse nuée; et, lorsqu'il s'élance pour la quatrième fois, semblable à une divinité, le héros,

d'une voix menaçante, fait entendre ces mots :

« Tu viens d'échapper à la mort, guerrier « funeste ; mais tu as vu de près le trépas. C'est « Apollon qui te sauve aujourd'hui, ce dieu « que tu invoques sans cesse quand tu affrontes « le sifflement des javelots. Oui, je t'immolerai « sans doute, si je te rencontre encore, et qu'un « dieu me soit propice. Maintenant je vole ex- « terminer quiconque parmi les Troyens osera « s'offrir à mes coups. »

A ces mots il enfonce son javelot dans la gorge de Dryope, qui tombe à ses pieds. Le vainqueur l'abandonne au même instant. D'un coup de lance dans le genou il arrête les pas du grand Démochus, issu de Philétor, et de sa terrible épée tranche les jours de ce guerrier. Il fond ensuite sur Laogon et Dardanus, fils de Bias : tous deux en même temps il les précipite de leurs chars ; l'un est frappé par le javelot, et l'autre atteint par le glaive. Tros, fils d'Alastor, embrassant les genoux du héros qui marche contre lui, cherche les moyens d'échapper à la mort ; il espère qu'Achille ne l'immolera pas, qu'il sera touché de pitié ; car ils sont du même âge. L'infortuné ! il ne savoit pas qu'il ne pour-

roit jamais le persuader. Achille n'avoit point une âme flexible et tendre; il étoit inexorable. Tros, de ses mains, lui presse en vain les genoux, l'implore avec ardeur; mais le fils de Pélée plonge son fer dans le sein de ce guerrier, et lui perce le foie. A l'instant un sang noir remplit son sein, un sombre nuage couvre ses yeux, et la force l'abandonne. Achille, de son dard, frappe l'oreille de Moulius, et la pointe d'airain ressort par l'autre oreille; son épée, à la riche poignée, brise la tête d'Échéclus, fils d'Agénor: le glaive tout entier fume de sang; la noire Mort, l'impitoyable Parque, ferme les yeux d'Échéclus. Le fer homicide frappe Deucalion à l'endroit où se réunissent tous les nerfs du coude, et lui traverse la main: Deucalion, vaincu par la douleur, s'arrête en attendant la mort: aussitôt Achille lui tranche le cou avec son épée, et fait voler au loin et la tête et le casque; la moelle jaillit des os et le corps reste étendu sur la terre. Achille attaque ensuite le noble fils de Pirée, Rhigmus, guerrier venu de la fertile Thrace: le javelot frappe le milieu du corps, et pénètre dans la poitrine; Rhigmus tombe de son char, et, tandis qu'Aréithoon,

son écuyer, détourne les coursiers, le héros l'atteint dans le front, le précipite aussi du char, et les chevaux s'enfuient épouvantés. Ainsi, lorsqu'un violent incendie éclate dans les vallées profondes d'une montagne desséchée, et dévore une vaste forêt, le souffle des vents accroît encore l'impétuosité de la flamme : tel est ce guerrier armé de son glaive. Il vole de toutes parts, semblable à un dieu ; il poursuit, immole ses ennemis, et la terre est inondée de sang. Lorsqu'un laboureur a réuni sous le joug deux taureaux au large front pour fouler l'orge blanche dans une aire spacieuse, la paille légère s'envole sous les pieds des taureaux mugissants : ainsi les deux coursiers d'Achille foulent à leurs pieds les cadavres et les boucliers; l'essieu, le siége arrondi, sont couverts d'une rosée sanglante que font jaillir et les pieds des chevaux et les roues du char. Le fils de Pélée brûle de se couvrir de gloire; ses mains invincibles sont souillées de poussière et de sang.

FIN DU VINGTIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT VINGT-UNIÈME.

LORSQUE les Troyens arrivent près du large fleuve Xanthe, issu de l'immortel Jupiter, Achille rompt leurs phalanges ; il les disperse dans cette plaine et devant ces remparts où, le jour précédent, les Grecs éperdus s'enfuyoient sous les coups du terrible Hector. Une partie des cohortes troyennes se précipite vers la ville, et Junon répand devant eux une ombre épaisse, afin de retarder leur marche; l'autre moitié se jette dans le fleuve aux tourbillons argentés. Ils tombent avec un bruit terrible ; le fleuve a retenti, et les échos du rivage répondent en gémissant. Au milieu de cet affreux tumulte, les guerriers

nagent de toutes parts, et sont emportés par les rapides courants du Xanthe. Telles sont des légions de sauterelles qui, pour échapper à un feu dévorant, s'élancent d'un vol rapide sur les bords d'un fleuve: si la flamme les poursuit, sans cesse elles se précipitent au sein des ondes; tels, s'enfuyant devant Achille, les soldats et les coursiers remplissent les profonds abymes du Xanthe.

Cependant ce héros, fils de Jupiter, laisse sur le rivage sa lance appuyée contre un tamarin; et, armé seulement de son glaive, il s'avance, semblable à un dieu. Alors, en son âme méditant d'affreux exploits, il frappe tout ce qui s'offre à sa vue; soudain s'élèvent les cris lamentables de ceux qu'immole sa redoutable épée, et leur sang rougit les ondes. Ainsi les nombreux habitants des mers fuient à l'approche d'un énorme dauphin, et, tremblants, ils se pressent dans les retraites cachées d'un port tranquille; car il dévore tous ceux qu'il peut atteindre: ainsi les Troyens, saisis d'effroi, courent se blottir dans le creux des rochers. Alors Achille, les mains lasses de meurtres, choisit douze jeunes guerriers qui doivent expier la mort de Pa-

trocle; il retire du fleuve ces Troyens épouvantés comme des faons timides, leur attache les mains avec les fortes courroies qu'ils portent autour de leurs tuniques, et les remet à ses compagnons pour les conduire dans ses larges navires; puis il s'élance de nouveau, impatient de semer le carnage. C'est là qu'il rencontre un des fils de Priam, fuyant hors du fleuve, Lycaon, que jadis dans une attaque nocturne il entraîna, malgré ses cris, loin des champs paternels. Quand la première fois Lycaon fut enlevé par Achille, il étoit occupé à couper les branches d'un figuier qui devoit former les roues d'un char: le héros fondit sur lui comme un fléau terrible, l'emmena sur ses vaisseaux, et le vendit dans la riche Lemnos. Le fils de Jason en donna un prix considérable; ensuite un hôte de Priam, Éétion, d'Imbros, pour racheter Lycaon céda de nombreux présents, et l'envoya dans la fertile Arisbe. C'est de là que, s'échappant en secret, Lycaon revint au palais de son père. Depuis son arrivée, pendant onze jours, il se livra à la joie, entouré de tous ses amis; mais, le douzième jour, un dieu le jette encore entre les mains d'Achille, qui, cette fois,

sourd à ses plaintes, le plongera dans les enfers. Ce héros l'aperçoit, désarmé, sans casque, sans bouclier, même n'ayant point sa lance; Lycaon avoit jeté ses armes sur le rivage; et, baigné de sueur, les membres brisés de fatigue, il s'éloignoit du fleuve. A cette vue, Achille, indigné, dit en son cœur magnanime:

« Grands dieux! quel étonnant prodige « frappe mes regards! Ah! sans doute, les « Troyens que j'ai immolés reviendront du té- « nébreux empire. Quoi donc! échappant à la « mort, le voilà ce guerrier qu'autrefois j'ai « vendu dans la divine Lemnos; il n'a point re- « douté les flots de la mer blanchissante, qui « retient tant de mortels infortunés. Mais, al- « lons, et qu'il éprouve la fureur de ma lance; « sachons s'il échappera une seconde fois au « trépas, ou si la terre l'engloutira dans son « sein, la terre qui dompte même les plus vail- « lants. »

Comme il rouloit ces pensées dans son âme, le fils de Priam tâche de s'approcher pour embrasser les genoux d'Achille, tant il desire au fond de son cœur éviter la mort et la parque funeste. Cependant le héros pousse sa longue

pique; il brûle de le frapper : mais Lycaon se détourne, et vient tomber aux pieds d'Achille; car le fer, impatient de verser le sang des hommes, s'est enfoncé dans la terre après avoir rasé l'épaule : alors, d'une main, Lycaon prend les genoux du guerrier, de l'autre il saisit fortement la lance, et fait entendre ces paroles suppliantes :

« J'embrasse tes genoux, Achille, respecte « mes jours; prends compassion de moi, je « suis à tes pieds comme un suppliant digne de « pitié. J'ai goûté près de toi les fruits de Cérès « au jour où tu me saisis dans nos riches cam- « pagnes, lorsque, m'entraînant loin de mon « père et de mes amis, tu me vendis dans la « divine Lemnos. Je te valus alors le prix d'une « hécatombe; maintenant, pour me racheter, « je donnerois trois fois autant de richesses. « Voilà seulement la douzième aurore depuis « mon retour dans Ilion; j'ai déjà souffert de « grands maux, et déja mon destin malheu- « reux me fait retomber entre tes mains. Ah! « sans doute, que je suis odieux au puissant « Jupiter, puisqu'il me livre encore à toi! Ma « mère ne m'a donc mis au jour que pour peu

« d'instants; Laothoé, fille du vieillard Altée,
« qui règne sur les Lélèges valeureux, et qui
« habite la superbe Pédase, vers les rivages du
« Satnio: la fille de ce roi est l'une des nom-
« breuses épouses de Priam; elle eut deux fils,
« et tous les deux tu les auras immolés. Déja,
« à la tête de nos fantassins, tu as renversé le
« beau Polydore; tu l'as frappé de ta lance, et
« maintenant la mort va fondre sur moi. Non,
« je n'espère plus échapper de tes mains, puis-
« qu'un dieu me livre à ta fureur. Toutefois,
« écoute, et grave mes paroles dans ton âme;
« ne m'arrache point la vie, car je ne suis point
« sorti du même sein qu'Hector, ce héros qui
« t'a privé d'un ami si plein de douceur et de
« vaillance. »

Telles sont les paroles suppliantes du fils de Priam; mais, hélas! il entendit cette réponse impitoyable:

« Insensé! ne me parle pas de rançon; n'en
« propose jamais. Avant que Patrocle eut atteint
« son dernier jour, j'aimois à épargner mes en-
« nemis, je leur laissois la vie pour obtenir le
« prix de leur délivrance; mais aujourd'hui
« il n'évitera point la mort, celui parmi les

« Troyens, et sur-tout parmi les fils de Priam,
« qu'un dieu livrera en mes mains devant les
« remparts d'Ilion. Ami, meurs à ton tour;
« pourquoi ces plaintes inutiles? Patrocle n'est-il
« pas mort, ce héros bien supérieur à toi? Ne
« me vois-tu pas moi-même plein de force et
« de beauté, moi, né d'un père vaillant et d'une
« mère immortelle? Eh bien! moi aussi je su-
« birai mon triste destin, soit au lever de l'au-
« rore, soit au déclin ou au milieu du jour,
« lorsqu'un guerrier m'arrachera la vie, en me
« frappant ou de sa lance, ou d'une flèche que
« l'arc aura lancée. »

Il dit : Lycaon, les genoux tremblants, sent son cœur défaillir; il laisse échapper la lance, et s'assied en étendant les bras : Achille tire son glaive redoutable, et frappe l'os près de la gorge; l'épée s'enfonce tout entière; Lycaon tombe étendu, le front dans la poudre; son sang noir ruisselle, et rougit la terre : alors Achille le prend par les pieds, l'entraîne, le précipite dans le fleuve, et, triomphant, il s'écrie :

« Reste confondu avec les poissons, qui, sans
« égard pour ton cadavre, suceront le sang de

« ta plaie. Ta mère ne te placera point en pleu-
« rant sur un lit funèbre; le Scamandre en son
« cours rapide t'entraînera dans le vaste sein
« des mers, et la baleine, s'élançant à la noire
« surface des ondes frémissantes, dévorera la
« chair délicate de Lycaon. Troyens, périssez
« tous ainsi jusqu'au jour où nous envahirons
« la ville sacrée d'Ilion; soyez tous livrés à la
« fuite, tandis que je semerai le carnage sur vos
« pas. Il ne vous garantira point ce large fleuve
« aux gouffres argentés, à qui vous sacrifiez
« de nombreux taureaux, lui qui reçoit les
« coursiers vivants et impétueux que vous plon-
« gez dans ses profonds abymes. Tous, vous
« recevrez une mort déplorable, pour expier
« le meurtre de Patrocle et la ruine des Grecs,
« que, durant mon absence, vous immolâtes
« devant ces légers navires. »

Il dit : le fleuve courroucé médite en son âme comment il domptera la fureur d'Achille, et détournera la ruine des Troyens. Cependant le fils de Pélée, armé de sa longue lance, se précipite pour immoler Astéropæe, issu de Pélégon, qui lui-même étoit né du fleuve Axius et de Péribæe, l'aînée des filles d'Axessamènes;

car ce fut à elle que s'unit le fleuve profond. Achille s'élance contre Astéropæe, qui, debout sur la rive, attend son ennemi en tenant deux javelots : le Xanthe lui inspire ce courage, indigné de ce qu'Achille a précipité dans ses ondes tant de jeunes héros. Quand les deux guerriers sont rapprochés, Achille lui dit ces mots :

« Quel es-tu, quelle nation t'a vu naître, toi « qui oses m'affronter? Malheur aux pères dont « les fils bravent ma fureur. »

« Magnanime Achille, répondit le valeureux « fils de Pélégon, pourquoi demander mon ori- « gine? Je viens des terres lointaines de la fertile « Pœonie, et je commande aux Pœoniens ar- « més de javelots. Aujourd'hui je vois briller « la onzième aurore depuis mon arrivée dans « Ilion. Je descends de l'Axius, au cours majes- « tueux, l'Axius qui répand ses ondes brillan- « tes sur la terre; il engendra Pélégon, illustre « par sa lance, et l'on sait que ce héros me « donna le jour : maintenant combattons, ter- « rible Achille. »

A ce discours superbe, le divin fils de Pélée lève sa lance de frêne, et le vaillant Astéropæe jette à-la-fois deux javelots; car ses deux mains

sont également habiles au combat. L'un des javelots frappe le bouclier sans traverser cette armure; il est arrêté par la lame d'or, présent d'un dieu; l'autre effleure la main d'Achille, fait jaillir un sang noir; le trait furieux pénètre profondément dans la terre. Achille jette contre Astéropæe sa lance impétueuse, et brûle de l'immoler; le trait s'égare, frappe la rive escarpée, et jusqu'à la moitié l'arme de frêne s'enfonce sur ces bords. Soudain le fils de Pélée tire le glaive suspendu à son côté, et, terrible, il s'élance sur son ennemi, qui, de sa forte main, ne peut arracher du rivage l'arme d'Achille. Trois fois il l'ébranle pour l'enlever, trois fois sa force le trahit; enfin, à la quatrième fois, il s'efforce, en le courbant, de rompre le frêne d'Æacide : mais Achille le prévient, et le prive de la vie; il l'atteint dans le ventre, près du nombril; les entrailles se répandent sur la terre, et les ombres de la mort couvrent les yeux du héros expirant. Achille se précipite sur le cadavre, ravit les armes; et, plein d'orgueil, il s'écrie :

« Te voilà donc étendu sur la plage; va, il « est dangereux, même pour le fils d'un fleuve,

« de résister aux enfants de Jupiter. Tu te van-
« tois d'être issu de l'Axius au cours majes-
« tueux, et moi, je me glorifie de descendre
« du grand Jupiter. J'ai reçu le jour du héros
« qui règne sur les nombreux Thessaliens,
« Pélée, fils d'Æacus. Æacus est né de Jupiter;
« et, autant ce dieu est plus puissant que tous
« les fleuves qui se précipitent dans la mer,
« autant sa race l'emporte aussi sur la race
« d'un fleuve. Voilà près de toi l'impétueux Sca-
« mandre; qu'il essaye s'il pourra te secourir.
« Non, il n'est point permis de le disputer au
« fils de Saturne; le puissant Achéloüs ne tente
« point de s'égaler à lui, ni même l'immense
« Océan, aux profonds abymes : c'est de lui
« pourtant que naissent tous les fleuves, toutes
« les mers, les fontaines, et les sources abon-
« dantes; mais il redoute la foudre du grand
« Jupiter, et le tonnerre retentissant qui gronde
« du haut des cieux. »

Il dit, retire du rivage le fort javelot, et laisse le guerrier qu'il priva de la vie étendu sur le sable. Son cadavre est baigné par les vagues, et les poissons dévorent à l'envi la chair de ses flancs. Ensuite Achille poursuit les cavaliers

pœoniens, qui, sur les bords du fleuve, s'enfuient épouvantés à la vue de leur chef vaincu dans ce combat affreux par le bras et le glaive du fils de Pélée. Là il immole Thersiloque, Mydon, Astypyle, Mnésus, Thrasius, Ænius, et Ophéleste. Sans doute, le violent Achille renversoit encore un grand nombre de Pœoniens, si le fleuve, indigné, et revêtant la figure d'un mortel, n'eût fait entendre cette voix du sein de ses profonds abymes :

« O Achille, le plus vaillant des hommes,
« mais le plus terrible par tes exploits funestes,
« toi que les dieux ne cessent de protéger, si le
« fils de Saturne t'accorde d'exterminer tous les
« Troyens, du moins exerce loin de moi tes
« ravages dans la plaine. Mon lit tranquille est
« rempli de cadavres : resserré dans ma course,
« je ne puis rouler mes ondes jusque dans le
« sein des mers; et tu ne ralentis point le car-
« nage. Arrête, suspends tes coups ; moi-même
« j'en suis saisi d'horreur, chef des peuples. »

« Divin Scamandre, lui répond Achille, un
« jour tes desirs s'accompliront ; mais mainte-
« nant je ne cesserai pas d'immoler les superbes
« Troyens, qu'ils ne soient tous enfermés dans

« leurs murs, et qu'en présence d'Hector je n'ap-
« prenne s'il doit me vaincre ou être vaincu. »

En prononçant ces paroles il fond sur les Troyens, semblable à une divinité. Alors le fleuve s'adressant à Apollon:

« O fils de Jupiter, dit-il, toi qui portes un
« arc d'argent, tu suis mal les ordres de ton
« père; car il te recommanda de veiller sur les
« Troyens, et de les protéger jusqu'à l'heure où
« le crépuscule du soir viendroit répandre ses
« ombres sur la terre. »

Il dit: Achille s'élance du rivage et se précipite dans les eaux. Le fleuve alors s'agrandit en soulevant ses vagues; il agite ses flots avec fureur, et, mugissant comme un taureau, il rejette sur la terre tous les cadavres qu'Achille avoit entassés dans les ondes; puis il reçoit en son sein tous les Troyens qui respirent encore, et les cache dans les abymes de ses grottes profondes. Cependant les flots mutinés entourent, pressent Achille, et frappent son bouclier. Les pieds du héros peuvent à peine le soutenir. Soudain il saisit de ses mains vigoureuses un orme superbe, arrache ses racines, déchire tout le rivage, et oppose les branches touffues à l'impé-

tuosité du fleuve; l'arbre étendu lui offre un pont sur lequel il s'élance: alors, d'un pied rapide, il échappe à l'abyme, et se précipite dans la plaine. Le dieu ne ralentit point sa fureur; il pousse contre le héros ses vagues mugissantes, afin d'arrêter les exploits d'Achille, et de détourner la ruine des Troyens. Le fils de Pélée franchit tout le jet d'une flèche avec la rapidité de l'aigle noir, chasseur cruel, le plus agile et le plus vigoureux des oiseaux: tel s'élance le guerrier. Sur sa poitrine l'airain rend un son lugubre, et il tâche d'éviter le fleuve qui le poursuit avec un horrible fracas. Ainsi lorsqu'un homme creuse un ruisseau pour conduire les eaux d'une source limpide dans son jardin autour de ses plantes, sa main est armée du hoyau, et il dégage le sillon de tous les obstacles; aussitôt l'onde s'échappe, entraîne les cailloux dans sa course, murmure en se précipitant sur le terrain incliné, et même devance celui qui la dirige: ainsi les flots du Scamandre pressent Achille, malgré sa vitesse; tant les dieux sont plus puissants que les hommes. Chaque fois que le héros essaye de résister au fleuve et de reconnoître s'il n'est point poursuivi par tous les dieux habi-

tants de l'Olympe, chaque fois la vague furieuse couvre ses épaules; il s'élance sur les lieux élevés, et son cœur est plein d'amertume. Le fleuve impétueux fait fléchir les genoux d'Achille, et dérobe la terre sous ses pas. Alors, les yeux vers le ciel, le héros s'écrie en gémissant:

« O puissant Jupiter, il n'est donc aucun des « dieux qui, touché de mes maux, veuille m'ar- « racher à ce fleuve! Oui, je souffrirois tout « ensuite, quel que fût mon sort. Ah! parmi « tous les immortels, nulle divinité n'est aussi « coupable que ma mère; elle me berçoit de « promesses trompeuses, et me disoit que de- « vant les remparts des Troyens je périrois par « les flèches rapides d'Apollon. Ah! que ne suis- « je tombé sous les coups d'Hector, le plus brave « des guerriers nourris sur ce rivage! Du moins « il auroit immolé un héros, et un héros eût « enlevé mes dépouilles; tandis que maintenant « mon destin est de mourir sans gloire, engloùti « dans cet immense fleuve, comme un pâtre « obscur entraîné par le torrent qu'il traversoit « dans la saison des pluies. »

Il dit: aussitôt Neptune et Minerve s'approchent de lui; ils sont semblables à des mortels.

Dans leurs mains ils prennent les mains d'Achille, et le rassurent par leurs discours :

« Fils de Pélée, lui disoit le puissant Neptune, « ne te livre pas à la crainte ; ne sois point trou- « blé ; c'est avec le consentement de Jupiter « que nous venons te secourir, moi et la sage « Pallas. Ton destin n'est pas d'être vaincu par « ce fleuve ; bientôt il va s'apaiser ; toi-même en « seras témoin : cependant nous te donnerons « des avis salutaires, si tu veux nous obéir. Ne « retire point ton bras du carnage avant que « tous ceux des Troyens qui auront échappé à « ton glaive ne soient renfermés dans les hautes « murailles d'Ilion, et ne rentre dans tes na- « vires qu'après avoir arraché la vie à Hector ; « c'est nous qui t'accordons cette victoire. »

A ces mots, Neptune et Minerve retournent parmi les immortels. La voix de ces divinités a ranimé le courage d'Achille : il s'élance dans la plaine, tout inondée par les eaux du fleuve. On voit flotter sur l'onde les armes étincelantes et les cadavres des guerriers immolés. Le héros se hâte d'arriver au sommet de la colline pour échapper à la rapidité du courant, et le fleuve ne peut l'atteindre ; car Minerve a rempli ce

héros d'une force indomptable. Cependant le Scamandre ne ralentit point sa furie : toujours plus irrité contre le fils de Pélée, il grossit ses flots, envahit la colline, et, d'une voix forte, il adresse ces paroles au Simoïs :

« Mon frère, réprimons tous les deux la fu-
« reur de ce guerrier, ou bientôt il renversera
« la citadelle du roi Priam ; les Troyens ne lui
« résistent plus. Viens à mon aide, remplis ton
« sein de l'eau des fontaines, précipite tous les
« torrents, enfle tes vagues, entraîne avec
« fracas et les arbres et les rochers pour domp-
« ter cet homme farouche ; il triomphe mainte-
« nant, et pense être égal aux dieux : mais je
« ne crois pas que sa force puisse le sauver, ni
« sa beauté, ni ses armes brillantes, qui bientôt
« seront ensevelies dans la boue au fond de mes
« profonds abymes. Lui-même je l'engloutirai
« dans le sable, je le couvrirai d'un épais limon,
« et les Grecs ne pourront point recueillir ses
« os, tant je le cacherai profondément dans la
« fange : c'est là que sera sa sépulture, et il
« n'aura pas besoin de tombeau quand les Grecs
« célébreront ses funérailles. »

Il dit, élève ses vagues courroucées, fond sur

Achille en mugissant, et vomit à-la-fois l'écume, le sang, et les cadavres. A l'instant les ondes rougeâtres de ce fleuve, issu de Jupiter, montent à gros bouillons, et enveloppent le fils de Pélée; Junon pousse un cri; elle craint qu'Achille ne soit englouti dans ces gouffres profonds, et aussitôt elle appelle Vulcain:

« Lève-toi, dit-elle, ô mon fils; c'est toi que « nous destinons à combattre l'impétueux Xan- « the: prête-nous ton secours, fais briller tes « nombreuses flammes; moi, j'enverrai du sein « des mers le Zéphyr et le violent Notus; j'exci- « terai une terrible tempête, et porterai au « loin cet incendie funeste qui dévorera les « soldats et les armes des Troyens; embrase les « arbres qui croissent sur les bords du Xan- « the; lance tes feux contre lui-même; ne te « laisse point fléchir ni par ses paroles flatteuses « ni par ses menaces; et ne ralentis ton ardeur « qu'après avoir entendu le signal de ma voix. « Alors seulement tu pourras apaiser tes flammes « infatigables. »

Aussitôt Vulcain darde ses feux étincelants; la flamme brille dans la plaine, et dévore les cadavres qui tombèrent en foule sous les coups

d'Achille; toute la campagne est desséchée, et l'onde est arrêtée dans son cours. Ainsi, dans la saison de l'automne, lorsque le souffle de Borée sèche la terre d'un jardin nouvellement planté, celui qui le cultive est comblé de joie: ainsi le dieu dessèche la plaine, consume les morts, et bientôt contre le fleuve il dirige ses feux étincelants; les ormes, les saules, les tamarins, sont la proie des flammes, ainsi que le lotos, les joncs, et les cyprès, qui croissoient en abondance sur les bords de ces ondes limpides. Les nombreux poissons, poursuivis par le souffle brûlant de Vulcain, se plongent dans les gouffres, ou se précipitent de toutes parts dans le courant des flots; enfin le fleuve lui-même, atteint par la flamme, fait entendre ces plaintes, et s'écrie:

« Vulcain, aucun des dieux ne peut te résis-
« ter; non, je ne lutterai point contre tes flam-
« mes ardentes: suspends ta fureur; Achille peut
« aujourd'hui même chasser tous les Troyens de
« leur ville: pourquoi m'inquiéter de leur que-
« relle, et leur prêter mon secours? »

Ainsi parloit le Xanthe. Ses eaux sont tout en feu, et bouillonnent avec furie. Telle, dans

l'intérieur d'un vase qu'entourent de nombreuses flammes, nourries par un bois desséché, la graisse limpide d'un sanglier succulent s'agite et frémit avec un violent murmure : de même bouillonne le fleuve en son lit embrasé; il ne coule plus ; captif et terrassé par le souffle de l'industrieux Vulcain, il adresse en suppliant ces paroles à Junon :

« O déesse, pourquoi votre fils vient-il trou-
« bler mon cours et se déchaîner contre moi
« seul? moi, qui suis moins coupable envers
« vous que tous les autres dieux protecteurs
« d'Ilion. Cependant je cesserai de combattre,
« si vous l'ordonnez; mais que Vulcain apaise
« aussi sa furie : je le jure, jamais je ne retar-
« derai l'heure fatale des Troyens; non, lors
« même qu'Ilion embrasé s'écrouleroit sous les
« flammes qu'auroient allumées les vaillants fils
« des Grecs. »

A peine la belle Junon a-t-elle entendu cette prière, qu'aussitôt elle parle à Vulcain en ces mots :

« Cesse tes ravages, ô mon illustre fils; il
« n'est point juste de troubler un dieu pour de
« foibles mortels. »

Elle dit : Vulcain éteint la flamme divine, et les flots, renfermés entre les deux rives, ont repris leur tranquille cours. L'impétuosité du fleuve est domptée, et ces dieux ont cessé de combattre; car, malgré son courroux, Junon les enchaîne tous les deux.

Cependant parmi les autres divinités éclate la discorde cruelle, implacable; et tous les cœurs sont agités par des sentiments contraires. Ils s'attaquent en poussant d'horribles clameurs; la terre profonde en mugit, et, du haut des cieux, la trompette a sonné les alarmes. Jupiter l'entend; et, assis au sommet de l'Olympe, il tressaille de joie dans son cœur en voyant tous ces dieux livrés à la discorde : ceux-ci ne répriment plus leur fureur; Mars, qui brise les boucliers, commence le combat; armé d'un javelot d'airain, il fond sur Minerve, et lui tient ce discours outrageant :

« Pourquoi, déesse effrénée, exciter, dans ta « rage insatiable, tous les dieux à la guerre? « Quelle ardeur remplit ton âme? Ne te sou- « vient-il plus du jour où tu portas le fils de « Tydée à me blesser? N'est-ce pas toi-même « qui, saisissant la lance brillante, et, la pous-

« sant contre moi, as déchiré le sein d'une divi-
« nité? Ah! c'est maintenant, sans doute, que
« tu vas expier tous les outrages dont tu m'as
« accablé. »

En disant ces mots, il frappe la redoutable égide, ornée de franges d'or, et que ne pourroit briser la foudre même de Jupiter : c'est là que Mars dirige sa longue lance. La déesse recule quelques pas, et, de sa forte main, saisit un noir rocher, masse énorme et raboteuse qui gisoit dans la plaine, et que les hommes des anciens âges posèrent pour être la limite d'un champ : Minerve la jette, frappe le cou de Mars, et le prive de sa force; il tombe, et, dans sa chute, couvre sept arpents de terre; la poussière souille sa chevelure, et ses armes retentissent autour de lui. Pallas sourit à cette vue, et, triomphante, elle s'écrie :

« Insensé! ignores-tu combien je l'emporte
« sur toi, pour oser mesurer ta force à la mien-
« ne? Ainsi te poursuivent les imprécations de
« ta mère; dans son courroux, elle te prépare
« de nouveaux malheurs, puisque tu as aban-
« donné les Grecs, et secouru les Troyens par-
« jures. »

En parlant ainsi, Minerve détourne ses yeux étincelants ; alors Vénus, la fille de Jupiter, prend Mars par la main, et le conduit hors du combat : il pousse de profonds soupirs, et ne rappelle ses esprits qu'avec peine; Junon l'aperçoit, et soudain elle dit à Minerve :

« Quoi! fille du puissant Jupiter, déesse in-
« domptable, tu permets que cette audacieuse
« entraîne le farouche Mars à travers le tu-
« multe, loin des batailles sanglantes! Hâte-
« toi de la poursuivre. »

Aussitôt Minerve se précipite, le cœur plein de joie, et, dans son élan rapide, d'une main vigoureuse, elle frappe le sein de Vénus, qui sent aussitôt ses genoux chanceler et son cœur défaillir : les deux divinités restent étendues sur la terre fertile; alors, fière de sa victoire, Minerve s'écrie :

« Qu'ils soient tous ainsi punis les dieux qui
« protégent les Troyens, et qui combattent les
« Grecs! Pourquoi tous n'ont-ils pas eu la con-
« fiance et l'audace de Vénus, qui, pour secou-
« rir le dieu Mars, osa braver ma puissance?
« Depuis long-temps nous aurions terminé cette
« guerre, et détruit les hauts remparts d'Ilion. »

La déesse Junon sourit à ce discours : cependant Neptune, dont le trident ébranle la terre, adresse ces mots au brillant Apollon :

« Phébus, pourquoi nous tenir à l'écart? Ce « repos est indigne quand tous les autres dieux « se livrent à la guerre. Quelle honte pour nous, « si, sans avoir combattu, nous retournions dans « l'Olympe au sein des brillants palais de Ju- « piter! Avance donc, car tu es le plus jeune; « il seroit peu généreux à moi de t'attaquer, « puisque je suis né le premier, et que je sais « plus de choses. Insensé! combien ton cœur « est inconstant! Quoi! ne te souvient-il plus « que nous avons souffert de grands maux dans « les champs d'Ilion, lorsque, seuls de tous les « dieux, nous vînmes, envoyés par Jupiter, « servir, durant une année entière, le su- « perbe Laomédon pour un salaire convenu, « et que ce roi nous commandoit en maître? « Moi, je bâtis une ville aux Troyens; je l'en- « tourai de larges et fortes murailles qui de- « voient la rendre inexpugnable, et toi, Phé- « bus, tu faisois paître les bœufs aux pieds ro- « bustes dans les vallons du frais Ida, couronné « de forêts. Lorsque les Heures bienfaisantes

« eurent amené le terme de nos travaux, il nous
« refusa durement toute récompense, et nous
« renvoya avec outrage; même il menaça de t'en-
« chaîner les pieds et les mains, et de te vendre
« dans une île lointaine; enfin il juroit que
« tous les deux il nous frapperoit au visage
« avec son glaive d'airain. Nous partîmes, le
« cœur plein de rage, et courroucés de ce qu'il
« n'accordoit point la récompense promise: ce-
« pendant aujourd'hui tu veux favoriser son
« peuple. Ah! plutôt ne dois-tu pas t'unir à
« nous, afin d'exterminer les Troyens parjures,
« et leurs enfants et leurs tendres épouses? »

Phébus, qui lance au loin ses traits, lui ré-pond aussitôt:

« Sans doute, ô Neptune, tu pourrois me
« traiter d'insensé, si je combattois contre toi
« pour de misérables mortels; ils sont sembla-
« bles aux feuilles des arbres, qui tantôt bril-
« lent nourries des sucs de la terre, et tantôt
« périssent desséchées. Cessons à l'instant nos
« débats, et que les hommes seuls se livrent à
« la guerre. »

A ces mots, il s'éloigne, craignant de com-bàttre le frère de Jupiter; mais, indignée con-

tre Apollon, Diane, sa sœur, qui dompte les monstres des bois, lui tient ce discours outrageant :

« Pourquoi t'enfuir, ô Phébus, pourquoi « abandonner la victoire à Neptune, et le lais- « ser impunément se couvrir de gloire ? Lâche, « que te sert d'être armé de cet arc inutile? Va, « que je ne t'entende plus, dans les palais de « mon père, te vanter, comme autrefois en pré- « sence des dieux immortels, d'affronter la « puissance de Neptune. »

Elle dit : mais Apollon ne lui répondit pas. Alors l'auguste épouse de Jupiter, dans sa colère, adresse à Diane ces paroles menaçantes :

« Comment as-tu la témérité, déesse auda- « cieuse, de t'opposer à moi? Il te sera difficile « de me résister, bien que tu sois armée de flè- « ches, et que Jupiter t'ait donné la force d'un « lion pour immoler à ton gré les foibles mor- « telles : certes, il t'est plus aisé de renverser les « monstres sur les montagnes, ou les cerfs dans « les forêts, que de combattre une divinité su- « périeure ; mais, puisque tu veux affronter les « périls, apprends combien je l'emporte sur « toi, qui oses comparer ta force à la mienne. »

Aussitôt, de sa main gauche, elle prend les mains de Diane; de la droite elle arrache le carquois des épaules, et, avec un ris moqueur, elle en frappe les joues de sa tremblante ennemie. Les flèches tombent dispersées, et la déesse s'éloigne tout en pleurs. Telle une colombe qui, pour échapper au vautour, cherche un asile dans le creux d'un rocher; car son destin n'est pas de périr encore : ainsi fuyoit Diane éplorée en abandonnant son carquois; alors Mercure, messager céleste, s'adressant à Latone :

« Déesse, lui dit-il, je ne vous combattrai « point, je le vois; il est dangereux d'attaquer les « épouses de Jupiter, roi des tempêtes; même « il vous est permis d'aller dans l'assemblée des « dieux vous glorifier de m'avoir vaincu par « votre valeur. »

Ainsi parloit Mercure. Latone ramasse aussitôt l'arc recourbé et les flèches éparses dans un tourbillon de poussière; elle emporte ces armes, et suit les pas de sa fille. Diane bientôt arrive dans l'Olympe, et se rend au brillant palais de Jupiter : ses yeux sont baignés de larmes; elle se place sur les genoux de son père, et le voile divin est agité par ses soupirs. Le

puissant fils de Saturne l'accueille avec un doux sourire, et lui dit :

« Qui donc, parmi les immortels, ô ma chère « enfant, a pu t'outrager, comme si tu avois « commis un crime en présence des dieux? »

La déesse des bois, le front ceint du diadême, lui répond aussitôt :

« Votre épouse, ô mon père, m'a outragée, « la belle Junon, qui excite entre tous les dieux « la discorde et les querelles. »

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, Phébus se précipite dans Ilion; il craint que les enfants de Danaüs ne renversent les hautes murailles de la ville avant le jour marqué par les destins: les autres immortels retournent dans l'Olympe; ceux-ci dévorés de colère; ceux-là triomphants de joie, et tous se rangent auprès du redoutable Jupiter. Cependant Achille immole en même temps et les Troyens et les coursiers agiles. Ainsi, lorsqu'une épaisse fumée s'élève dans les cieux, du sein d'une ville embrasée par le courroux des dieux, tous les citoyens sont livrés aux douleurs, et le plus grand nombre à la mort : de même Achille parmi les Troyens répand les douleurs et la mort.

Le vieux Priam, debout sur la tour sacrée d'Ilion, aperçoit ce héros formidable; les Troyens, immolés par le bras d'Achille, fuient épouvantés, et n'ont plus aucun courage. Alors, en gémissant, Priam s'éloigne de la tour, et donne ainsi ses ordres aux gardes vigilants des remparts :

« Tenez les portes ouvertes jusqu'à ce que « nos troupes fugitives soient rentrées dans la « ville, car Achille s'approche en semant l'épou- « vante. Ah! sans doute, voici l'heure de notre « ruine; mais sitôt que nos soldats, renfermés « dans les murs, pourront enfin respirer, fer- « mez à l'instant les portes munies de leurs « fortes barrières : je tremble que cet homme « cruel ne pénètre jusqu'au sein de nos mu- « railles. »

Il dit : aussitôt on enlève les barrières, et les portes ouvertes assurent le salut des Troyens. Apollon vole au-devant d'eux pour les arracher à la mort : ils arrivent en foule dans la ville, et tourmentés par une soif dévorante, couverts de poussière, ils se hâtent d'abandonner la plaine. Achille les poursuit sans relâche avec sa lance; une violente colère s'est emparée

de son cœur; il brûle de se couvrir de gloire.

Sans doute, en ce moment, les fils des Grecs ravageoient la superbe Troie, si le brillant Apollon n'eût ranimé l'ardeur d'Agénor, héros vaillant dont l'illustre Antenor est le père; il remplit de force l'âme de ce guerrier, et se tient près de lui pour le soustraire aux dures lois de la mort; le dieu, appuyé contre le hêtre, est enveloppé dans un sombre nuage. Lorsqu'Agénor voit le formidable Achille, une violente tempête trouble son sein, et, soupirant, il dit en son cœur magnanime:

« Ah! malheureux, si, pour éviter le ter-
« rible Achille, je fuis parmi la foule de ces
« soldats épouvantés, ce héros me saisira, et,
« comme un lâche, m'arrachera la vie; mais,
« si j'abandonnois les Troyens poursuivis par le
« fils de Pélée, si je fuyois loin des murs à tra-
« vers cette plaine, je parviendrois aisément
« jusqu'aux vallons de l'Ida; je resterois caché
« dans d'épaisses broussailles, et ce soir, après
« m'être plongé dans le fleuve, après avoir ra-
« fraîchi mes membres trempés de sueur, je
« rentrerois dans Ilion. Ah! pourquoi ces pen-
« sées diverses troublent-elles mon cœur? Crai-

« gnons au contraire qu'il n'aperçoive ma fuite
« au milieu de la plaine ; s'il m'atteint dans sa
« course légère, s'il me saisit, alors il ne me
« sera plus permis d'éviter le trépas ; Achille
« par sa force l'emporte sur tous les mortels.
« Oui, je veux l'attendre au pied de nos rem-
« parts ; son corps n'est pas impénétrable à
« l'airain ; il n'a qu'une âme, et les hommes
« savent qu'il est mortel, quoique Jupiter le
« comble de gloire. »

Il dit ; et, rassemblant ses forces, Agénor attend Achille : son cœur généreux le porte à braver les dangers et les batailles. Telle une panthère s'élance d'un épais taillis contre le chasseur ; elle n'est point épouvantée, et ne s'abandonne point à la fuite : déjà l'homme l'a blessée avec sa lance ou son javelot ; mais, quoique déchirée par le fer, elle ne quitte point le combat qu'elle n'ait vaincu son ennemi ou péri sous ses coups : tel Agénor ne veut point fuir qu'il n'ait éprouvé la valeur d'Achille ; et, garanti par son immense bouclier, il dirige sa lance contre le héros, en criant d'une voix forte :

« Sans doute, tu espérois dans ton cœur, ô
« superbe Achille, renverser en ce jour la ville

« des Troyens belliqueux. Insensé! tu dois en-
« core éprouver bien des douleurs autour de
« ces remparts. Nous sommes encore de nom-
« breux et de braves guerriers, qui, pour nos
« pères, nos femmes et nos enfants, saurons
« défendre Ilion; et toi, tu recevras la mort en
« ces lieux, bien que tu sois vaillant et plein
« d'audace. »

Aussitôt, d'un bras vigoureux, il lance un trait aigu, qui, sans dévier, vole et frappe Achille au-dessous du genou; le brodequin, formé d'un étain éclatant, rend un son terrible; mais le trait d'airain rebondit sur l'armure, et les présents d'un dieu ont préservé le héros. A son tour, le fils de Pélée fond sur le valeureux Agénor; mais Apollon ne veut pas qu'Achille remporte la victoire : il enlève le Troyen, l'enveloppe d'un épais nuage, et le transporte dans une retraite assurée. Ensuite, par une ruse, Phébus éloigne Achille de l'armée : ce dieu prend les traits d'Agénor, et se tient sans cesse devant les pas d'Achille qui le poursuit avec ardeur. Apollon, en parcourant les bords impétueux du Scamandre, attire aisément le guerrier au sein des campagnes fertiles, le devance

à peine, et, par cet artifice, berce d'un espoir trompeur le fils de Pélée; ce héros croit toujours être au moment de le saisir, jusqu'à ce qu'enfin les Troyens effrayés soient tous rentrés dans Ilion : la ville entière est remplie de soldats; ils s'y précipitent en foule; aucun n'ose attendre ses compagnons hors des remparts pour reconnoître ceux qui parmi eux ont échappé à la mort ou ceux qui ont péri dans le combat : mais ils se hâtent d'arriver au sein des murs tous les guerriers que leurs pieds agiles ont sauvés du trépas.

FIN DU VINGT-UNIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT VINGT-DEUXIÈME.

Ainsi dans la ville rentroient en foule les Troyens épouvantés comme de jeunes faons; tous, appuyés contre les hauts remparts, ils sèchent la sueur dont ils sont inondés, et apaisent leur soif dévorante, tandis que les Grecs, couverts de leurs boucliers, s'approchent des murailles. Le seul Hector, qu'enchaîne un destin malheureux, est resté hors d'Ilion, devant les portes de Scée. Alors Apollon, s'adressant à Achille:

« Fils de Pélée, dit-il, pourquoi, si tu n'es « qu'un mortel, t'attacher à poursuivre un dieu? « Aveuglé par ta fureur, tu ne vois pas que je

« suis une divinité, et tu ne songes plus aux « Troyens que ton bras a mis en fuite. Mainte- « nant ils sont tous renfermés dans leur ville, « et tu t'es égaré sur mes pas. Fuis, tu ne peux « m'immoler; je ne suis point sujet à la mort. »

« Tu m'as trompé, Phébus, lui répond Achille « indigné; ô le plus funeste des immortels, tu « m'as éloigné des murs: sans tes ruses, une « foule de Troyens auroient encore mordu la « poussière avant de rentrer dans Ilion; c'est « toi qui me prives d'une gloire immense. Mais « tu pouvois les sauver aisément, tu n'avois pas « ma vengeance à craindre. Ah! comme je te « punirois, si ce pouvoir m'étoit donné! »

A ces mots il se précipite vers la ville, plein d'un noble courage. Tel un coursier vainqueur dans les jeux entraîne un char et franchit rapidement la carrière; tel Achille s'élance emporté par ses pieds agiles.

Le premier de tous, Priam aperçoit ce héros dans la plaine, resplendissant comme l'astre qui s'élève durant la canicule, et dont les rayons lumineux brillent entre toutes les étoiles à travers les ombres de la nuit; c'est celui qu'on nomme le Chien d'Orion; il répand un vif éclat;

mais, signe funeste, il présage une chaleur brûlante aux malheureux mortels: ainsi brille l'airain sur la poitrine du guerrier qui s'avance. Le vieillard gémit, il élève ses mains, frappe sa tête, pousse de profonds soupirs, et, suppliant, il appelle son fils, qui brûle de combattre Achille. Alors Priam, les bras étendus vers Hector, lui adresse ces paroles lamentables:

« Hector, ô mon fils, seul et séparé des tiens,
« ne résiste pas à ce héros, de peur que tu ne
« puisses échapper à la mort; tu seras vaincu
« par le fils de Pélée; sa force est supérieure à
« la tienne. Le cruel! ah! que n'est-il odieux à
« tous les immortels comme il l'est à moi-même!
« Bientôt les chiens et les vautours dévoreroient
« son cadavre. C'est lui qui m'a privé de tant
« de fils vaillants, lui qui les immola ou les ven-
« dit dans des îles lointaines. Hélas! j'avois
« deux fils, Lycaon et Polydore, je ne puis les
« découvrir parmi les guerriers renfermés dans
« Ilion: je les eus de Laothoë, belle entre toutes
« les femmes. S'ils respirent encore au sein de
« l'armée ennemie, nous prodiguerons l'or et
« l'airain pour les racheter: il en est encore
« dans mes palais; car le vieillard Altée com-

« bla sa fille de richesses; mais s'ils ont péri,
« s'ils sont descendus dans les sombres de-
« meures de la mort, quelle douleur pour sa
« mère et pour moi, qui leur avons donné le
« jour! Toutefois nos peuples n'éprouveront
« pas de longues douleurs, si tu n'es point
« dompté par le bras d'Achille. Rentre dans nos
« murs, ô mon fils; viens sauver et nos Troyens
« et nos Troyennes; n'abandonne pas tant de
« gloire au fils de Pélée; toi-même ne t'arrache
« point la vie; enfin prends pitié de ton père
« infortuné, qu'au terme de la vieillesse le puis-
« sant Jupiter condamne, par un destin funeste,
« à voir les plus grands malheurs: mes fils égor-
« gés, mes filles captives, mes demeures souil-
« lées, mes petits-enfants écrasés contre la terre
« en ce désastre horrible, et les épouses de mes
« fils entraînées par les mains barbares des
« Grecs. Moi-même, quand la lance d'airain ou
« le javelot m'aura privé de la vie, je serai la
« proie des chiens sur le seuil de mon palais;
« ces gardiens fidèles, que je nourrissois dans
« nos demeures, et de nos tables, s'abreuveront
« de mon sang, et, rassasiés de carnage, ils se
« reposeront ensuite sous les portiques. On peut

« contempler un jeune guerrier frappé par « l'airain et couché dans les plaines de Mars; « quoique mort, il paroît toujours beau : mais « voir des chiens cruels se jouer de la barbe « blanche, de la chevelure, et des tristes restes « d'un vieillard immolé, ah! c'est le comble de « l'horreur pour les malheureux mortels. »

A ces mots, le vieux Priam arrache ses cheveux blancs, en dépouille sa tête, mais il ne peut fléchir l'âme d'Hector. Près de là sa mère gémissante verse des torrents de larmes; d'une main elle découvre son sein, de l'autre lui montre les mamelles qui l'ont nourri, et, redoublant ses pleurs, elle laisse échapper ces mots :

« Hector, mon enfant, respecte ma douleur, « prends pitié de moi. Si jadis ce sein apaisa tes « premiers cris, qu'il t'en souvienne mainte- « nant, ô mon fils bien aimé; viens repousser « cet homme cruel du haut de nos remparts; « ne lutte pas seul contre ce héros. Le barbare! « s'il t'arrache la vie, ni moi, qui t'élevai comme « une tendre fleur, ni ta noble épouse, nous ne « pleurerons point sur ton lit funèbre; et, loin « de nous, devant les vaisseaux des Grecs, les « chiens dévoreront ton cadavre. »

Ainsi, baignée de larmes, elle parloit à son fils en le suppliant avec ardeur; mais elle ne peut le fléchir; il attend le redoutable Achille, qui s'élance pour combattre. Tel un serpent terrible, repu d'herbes vénéneuses, épie, près de son antre, le passage du voyageur; et, gonflé de rage, lançant des regards furieux, il se roule en longs replis autour de son repaire: tel Hector, rempli d'une force indomptable, ne recule point; mais, appuyant contre les murailles avancées de la tour son immense bouclier, il s'indigne en son cœur magnanime, et s'écrie:

« Malheur à moi, si je rentre au sein de nos « remparts; Polydamas, le premier, m'accable- « roit d'injures, lui qui me conseilloit de ra- « mener les Troyens dans Ilion, en cette nuit « désastreuse où nous apparut le terrible Achil- « le! Hélas! je ne l'écoutai point; c'étoit pour- « tant le parti le plus sage. Maintenant que j'ai « perdu l'armée par mon imprudence, je re- « doute et les Troyens et les vénérables Troyen- « nes; peut-être le lâche lui-même s'écriera : « Hector, se confiant trop en ses forces, a perdu « le peuple; voilà ce qu'ils diront : tout m'est « préférable à cette honte. Ah plutôt! ne re-

« tournons qu'après avoir immolé Achille, ou,
« vaincu par lui, mourons glorieusement pour
« la patrie. Mais si je déposois mon bouclier,
« mon casque superbe; et, laissant ma lance
« appuyée contre ces murailles, si j'allois au-
« devant d'Achille; si je lui offrois de rendre
« Hélène, première cause de cette guerre, et
« toutes les richesses que, dans ses larges na-
« vires, Pâris conduisit à Troie; si je lui pro-
« mettois encore de distribuer aux Atrides les
« trésors cachés dans Ilion, et qu'enfin, par un
« serment sacré, les Troyens jurassent de ne rien
« celer, mais de diviser exactement tout ce que
« renferme cette ville superbe.... Grands dieux!
« pourquoi de telles pensées agitent-elles mon
« cœur? Non, je n'irai point supplier Achille;
« il n'auroit point de pitié, me traiteroit sans
« honneur; et moi, nu, dépouillé de mes ar-
« mes, je serois impunément immolé comme
« une femme: ce n'est plus le temps de s'entre-
« tenir ici du chêne ou du rocher, comme les
« vierges et les jeunes hommes qui discourent
« ensemble; il vaut mieux marcher au combat,
« et savoir promptement auquel de nous deux
« le roi de l'Olympe donnera la victoire. »

Tandis qu'il roule ces pensées dans son âme en restant inébranlable, Achille s'approche, tel que le farouche Mars au casque étincelant; sa main agite le frêne terrible du Pélion : autour de son corps l'airain brille d'un vif éclat, semblable à la flamme dévorante ou au soleil du matin. Hector, à cet aspect, est frappé de terreur; il n'ose plus attendre son ennemi; il s'éloigne des portes, et fuit épouvanté : le fils de Pélée se précipite, plein de confiance en sa course légère. Ainsi, sur les montagnes, l'épervier, le plus vite des oiseaux, fond d'une aile rapide sur la colombe tremblante; elle s'échappe d'un vol oblique; mais le ravisseur s'approche en poussant des cris aigus, et redouble ses efforts, impatient de saisir sa proie : tel Achille s'élance avec impétuosité; et, sous les murs de Troie, Hector, effrayé, hâte sa fuite. Près de la colline et du figuier qu'agitent les vents, tous deux franchissent le chemin que dominent les remparts, et bientôt parviennent aux sources limpides d'où jaillissent les deux fontaines du Scamandre; l'une roule des eaux brûlantes; de son sein s'élève tout à l'entour une fumée épaisse, pareille à celle d'un grand

feu ; l'autre, même durant l'été, coule aussi froide que la grêle, ou la neige, ou le cristal d'une onde glacée. Là furent construits de larges bassins revêtus d'un marbre éclatant, où les femmes des Troyens et leurs filles charmantes venoient laver leurs vêtements magnifiques aux jours de la paix, avant l'arrivée des Grecs. Tels sont les lieux qu'ils parcourent; Hector en fuyant, Achille s'attachant à ses pas : le premier est plein de vaillance ; celui qui le poursuit est plus vaillant encore. Ils disputent de vitesse, non pour une victime, pour un bouclier, mais pour la vie du brave Hector. Tels, aux funérailles d'un héros, de généreux coursiers, à l'ongle d'airain, volent avec légèreté vers le but où les attend soit un trépied, soit une jeune esclave, prix du combat : de même, devant la ville de Priam, ces deux guerriers tournent trois fois avec rapidité. Tous les dieux les contemplent ; alors le père des humains et des immortels fait entendre ces paroles :

« Hélas! mes yeux découvrent un héros qui « m'est cher poursuivi près de ces remparts : « mon âme est touchée de pitié pour Hector, qui « souvent en mon honneur fit brûler la chair des

« taureaux, et sur les sommets de l'Ida, et dans « les murs élevés d'Ilion; maintenant le divin « Achille le poursuit avec fureur devant la ci- « tadelle de Priam : divinités de l'Olympe, dé- « libérez entre vous; décidez si nous l'arrache- « rons à la mort, ou si nous l'accablerons sous « les coups du fils de Pélée. »

« Puissant Jupiter, répond la déesse Minerve, « ô mon père, roi des tempêtes, pourquoi par- « ler ainsi? Quoi! ce mortel, depuis long-temps « désigné par le destin, tu veux l'arracher « au trépas? Exécute un tel dessein; mais ne « crois pas que les autres dieux y consen- « tent. »

« Rassure-toi, ma fille, reprend le formida- « ble Jupiter; je n'ai point déclaré une volonté « inébranlable : je consens à t'être propice; vole « accomplir tes vœux, et n'éprouve aucun ob- « stacle. »

En parlant ainsi, Jupiter ranime l'ardeur de Minerve, qui s'élance aussitôt du faîte de l'Olympe; pourtant Achille ne cessoit de presser et de poursuivre Hector. Tel un limier qui, sur les montagnes, ayant chassé du gîte le faon d'une biche, le poursuit sans relâche à travers

les vallons et les forêts; si l'animal craintif se tapit derrière un buisson, le chien suit avidement la trace jusqu'à ce qu'il trouve sa victime: de même Hector ne peut se dérober à l'impétueux fils de Pélée; chaque fois qu'il dirige sa course vers les portes d'Ilion, dans l'espoir que, du haut des tours, quelqu'un des siens le protégera de ses flèches, chaque fois Achille le devance, et le repousse dans la plaine; mais Hector tâche toujours de s'approcher de la ville. Ainsi, dans un songe pénible, nous ne pouvons atteindre l'ennemi qui s'enfuit; nous ne pouvons ni l'éviter ni le saisir: de même Achille ne peut atteindre le fils de Priam, qui semble aussi ne pouvoir l'éviter. Et comment Hector eût-il échappé au trépas, si Apollon, près de lui en cette heure fatale, n'eût rempli de force ses membres agiles?

Cependant le divin Achille fait signe de la tête à ses peuples de ne point lancer contre Hector leurs flèches cruelles, de peur qu'un autre que lui ne remporte cette victoire; il craint d'être le second à frapper: mais lorsque, pour la quatrième fois, ils arrivent aux sources du fleuve, Jupiter déploie ses balances d'or, et

place dans les bassins les destinées de la mort, sommeil éternel : d'un côté sont les destins d'Achille, et de l'autre ceux d'Hector, vaillant guerrier. Le dieu saisit le milieu des balances, et les tient suspendues ; le dernier jour d'Hector s'abaisse, touche aux enfers, et le brillant Apollon l'abandonne. Alors la déesse Pallas accourt auprès du fils de Pélée, et lui dit ces paroles :

« C'est maintenant, je l'espère, ô héros aimé « des dieux, noble Achille, que, près des vais- « seaux argiens, nous remporterons une grande « victoire en immolant Hector, malgré sa vail- « lance dans les combats. Je ne crois pas qu'il « nous échappe maintenant, ni qu'Apollon fasse « pour lui de nouveaux efforts, en se proster- « nant aux pieds du formidable Jupiter. Mais « arrête, respire un moment; j'irai près de ce « guerrier, et lui persuaderai de te combattre. »

Ainsi parle Minerve. Le héros obéit; son cœur est rempli de joie; il s'arrête, et s'appuie sur le frêne armé d'une pointe d'airain. La déesse s'éloigne ; elle a pris les traits et la voix de Déiphobe ; alors s'approchant du divin Hector, elle lui adresse ces mots :

« Mon généreux frère, comme Achille te « poursuit avec violence autour de nos rem- « parts : toutefois suspends ta course ; nous le « repousserons en restant inébranlables. »

« O Déiphobe, répond le grand et valeureux « Hector, de tous mes frères, enfants d'Hécu- « be et de Priam, c'est toi qui me fus toujours « le plus cher. Combien aujourd'hui dois-je « t'honorer davantage, toi qui, à la vue de « mes périls, oses, pour me secourir, sortir de « ces murs où se tiennent renfermés tous les au- « tres guerriers ! »

« Hélas ! reprend aussitôt la déesse, mon père, « ma vénérable mère, mes amis rassemblés, me « supplioient, en embrassant mes genoux, de « rester dans la ville, tant ils sont tous frappés « de crainte ; mais mon âme étoit brisée de « douleur. Nous l'attaquerons avec courage ; « ne laissons point de trêve à nos armes. Sa- « chons si Achille nous immolera et rempor- « tera nos sanglantes dépouilles dans ses larges « navires, ou si lui-même sera vaincu par ta « lance. »

En achevant ces mots, l'artificieuse Minerve s'avance la première dans la plaine. Quand les

deux guerriers sont rapprochés, le brave Hector s'écrie aussitôt :

« Je ne t'éviterai plus, ô fils de Pélée ; trois
« fois je t'ai fui devant la grande cité de Priam,
« et n'ai pu soutenir ton approche ; maintenant
« tout mon desir est de lutter contre toi ; il faut
« ou t'immoler, ou périr. Cependant attestons
« ici les dieux, qu'ils soient les témoins solen-
« nels et les gardiens de nos serments. Je jure
« de ne pas t'outrager, si Jupiter me donne la
« victoire, et si je t'arrache la vie ; mais, après
« avoir enlevé ton armure glorieuse, Achille,
« je rendrai ton corps aux Grecs ; jure d'en agir
« ainsi. »

Achille, lançant sur lui des regards furieux :

« Hector, barbare ennemi, dit-il, ne me pro-
« pose aucun traité : comme il n'est point de
« foi certaine entre les lions et les hommes ;
« comme les loups et les agneaux ne peuvent
« vivre en paix, mais se vouent mutuellement
« une implacable haine, de même il ne sera
« pour nous ni amitié ni serments, que l'un des
« deux, en tombant, n'ait assouvi de son sang
« le farouche dieu des combats. Rappelle tout
« ton courage ; c'est maintenant qu'il faut te

« montrer guerrier vaillant et plein d'audace :
« tu n'as plus aucun refuge; Minerve elle-même
« te frappera de ma lance, et tu vas payer au-
« jourd'hui les souffrances de mes compagnons
« morts sous tes coups. »

A ces mots, il brandit et jette sa longue javeline; Hector voit le trait, et l'évite en se détournant. L'airain vole au-dessus de sa tête, et s'enfonce dans la terre. Minerve aussitôt prend le javelot, et le reporte au fils de Pélée sans être aperçue d'Hector, qui s'écrie :

« Tu as manqué le but, Achille, égal aux
« dieux : Jupiter ne t'a point instruit de mon
« destin; tu le disois pourtant : perfide, tu me
« trompois par tes discours; tu voulois m'inti-
« mider, me faire oublier ma valeur. Va, je ne
« fuirai plus; ce n'est point dans le dos que me
« frappera ta lance. Je vole au-devant de toi;
« déchire mon sein, si telle est la volonté des
« dieux : mais, toi-même, évite ce terrible ja-
« velot; puisse-t-il s'enfoncer tout entier dans
« ton corps! Ah! combien la guerre seroit plus
« légère aux Troyens, si tu périssois, toi, leur
« plus horrible fléau! »

Soudain il balance et jette à son tour une

longue javeline, qui, sans dévier, vole et frappe le milieu du bouclier d'Achille; mais le dard est au loin repoussé par cette armure. Hector frémit de ce qu'un trait inutile s'est échappé de sa main; il s'arrête, le front abattu; car il n'a plus de javelot. D'une voix forte il appelle Déiphobe, couvert d'un riche bouclier, et lui demande une lance; mais ce guerrier a disparu. Un triste pressentiment s'élève alors dans l'âme du héros.

« Hélas! c'en est fait, dit-il, les dieux m'ap-
« pellent à la mort. Je pensois que Déiphobe
« étoit là pour me secourir; mais il est dans
« nos murs : c'est Minerve qui m'a séduit; la
« mort seule est à mes côtés : ainsi l'ont résolu
« Jupiter et Apollon, fils de Jupiter, ces dieux
« qui jadis se plaisoient à m'arracher aux pé-
« rils. Toutefois je ne mourrai point comme un
« lâche, et me signalerai par un exploit qu'ap-
« prendront les siècles à venir. »

A ces mots, il saisit le glaive aigu, éclatant et terrible, suspendu à son côté, et s'élance avec fureur. Ainsi l'aigle, au vole superbe, se précipite dans la plaine à travers d'épais nuages, pour saisir un foible agneau ou un lièvre timide :

tel Hector s'élance en agitant le glaive acéré. Achille, à son tour, fond sur son ennemi, le cœur plein de rage. Tout son corps est caché par le riche et superbe bouclier; sur le casque se balancent quatre aigrettes brillantes, et l'on voit flotter la chevelure d'or que Vulcain y plaça autour du sommet. Comme, au sein d'une nuit ténébreuse, étincelle, parmi tous les astres, Vesper, qui dans les cieux est la plus éclatante des étoiles : telle resplendissoit la pointe homicide qu'agite la main d'Achille, méditant la perte d'Hector, et cherchant sur le corps de ce héros où il pourra le blesser; mais Hector est couvert tout entier par cette armure magnifique dont il dépouilla Patrocle après l'avoir immolé; seulement on aperçoit une foible ouverture à cet endroit où l'os sépare le cou de l'épaule, et d'où notre âme s'échappe aisément : c'est là qu'Achille furieux plonge sa lance; la pointe d'airain pénètre dans le cou délicat; mais l'arme cruelle n'a point tranché le gosier, et le grand Hector, couché sur la poussière, peut encore proférer quelques paroles. Alors Achille, triomphant, s'écrie :

« Hector, tu as immolé Patrocle, et tu te « croyois en sûreté; tu ne me redoutois pas « quoiqu'absent : insensé ! ignorois-tu qu'un « vengeur bien plus vaillant que lui étoit resté « sur nos larges navires, moi, qui t'ai arraché « la vie. Va, tandis que les vautours dévore- « ront honteusement ton cadavre, les Grecs cé- « lébreront les funérailles de Patrocle. »

Le vaillant Hector, respirant à peine, lui parle en ces mots :

« Je t'en conjure, par toi et par ces genoux « que j'embrasse, et par tes parents, ne permets « pas que je devienne la proie des oiseaux du « ciel devant les vaisseaux des Grecs; accepte « l'or, l'airain, que t'apporteront mon père et « ma mère vénérable; rends mon corps à nos « foyers, afin que sur le bûcher funèbre les « Troyens et les épouses des Troyens me ren- « dent les derniers honneurs. »

Achille, tournant sur lui des regards indignés :

« Cruel ennemi, dit-il, cesse de me supplier « et par ces genoux et par ceux qui me don- « nèrent le jour. Ah! que ne puis-je, dans ma « fureur, avoir le courage de dévorer moi-même

« ta chair palpitante, pour tous les maux que « tu m'as faits! Nul n'éloignera jamais de ta tête « les chiens cruels. Dussent les tiens m'apporter « dix et vingt fois le prix de ta rançon, et me « promettre de nouvelles richesses; dût Priam « te racheter au poids de l'or, non, ta mère « ne pleurera point sur le lit funèbre celui « qu'elle a enfanté, et les vautours se dispute- « ront tes membres sanglants! »

Près d'expirer, Hector lui répond d'une voix défaillante :

« Oui, je te connoissois assez pour être cer- « tain que je ne te fléchirois pas; ton sein « renferme un cœur de fer: mais crains que « je n'attire sur toi la colère des dieux; un « jour viendra où, malgré ta vaillance, Pâris « et Phébus t'immoleront devant les portes de « Scée. »

A peine il achevoit ces paroles qu'il est enveloppé des ombres de la mort; son âme l'abandonne, et s'envole dans les demeures de Pluton, déplorant le destin qui la prive sitôt de la force et de la jeunesse. Il n'est déja plus, et pourtant Achille s'adresse encore à lui :

« Meurs, dit-il, et moi je recevrai le trépas au

« jour marqué par Jupiter et tous les dieux im-
« mortels. »

Il dit, arrache du cadavre la lance d'airain, la pose à l'écart, et dépouille Hector de sa superbe armure. Alors tous les enfants des Grecs accourent en foule, et contemplent avec étonnement la grandeur et la beauté d'Hector : tous lui font de nouvelles blessures ; puis, se regardant les uns et les autres, ils disent :

« Grands dieux ! il est plus aisé maintenant
« d'approcher Hector qu'au moment où il por-
« toit sur nos vaisseaux les flammes étince-
« lantes. »

Ils parlent ainsi, et chacun veut encore le frapper. Lorsqu'Achille a dépouillé son ennemi, il s'avance au milieu des Grecs, et fait entendre ces paroles :

« Amis, princes et chefs des Argiens, enfin
« les dieux nous ont accordé d'immoler ce guer-
« rier, qui seul nous causa plus de maux que
« tous les Troyens ensemble. Allons attaquer
« ces remparts ; sachons quels sont les projets
« des ennemis, si, depuis la mort de ce héros,
« ils ont résolu d'abandonner la citadelle, ou
« s'ils veulent encore nous résister, quoiqu'Hec-

« tor ne soit plus. Mais pourquoi de telles pen-
« sées occupent-elles mon cœur? Hélas, privé
« de nos larmes et de la sépulture, il repose sans
« vie le corps de Patrocle. Non, je ne l'oublie-
« rai jamais tant que je serai parmi les vivants,
« et que mes genoux conserveront leur vigueur;
« et quand les morts n'auroient plus aucun sou-
« venir, même au sein des enfers je garderois la
« mémoire de mon compagnon fidèle. Mainte-
« nant, fils des Grecs, retournons vers nos
« vaisseaux, entraînons ce cadavre, et chan-
« tons l'hymne de la victoire; nous obtiendrons
« une gloire immortelle, nous qui avons im-
« molé le divin Hector, que les Troyens hono-
« roient comme un dieu. »

A ces mots, il accable Hector d'indignes outrages, lui perce les talons, y passe de fortes courroies, les attache à son char, et laisse traîner la tête sur la terre. Achille monte alors sur le char, enlève la superbe armure, et du fouet presse les coursiers, qui s'élancent d'un vol rapide. Hector est entraîné dans un nuage de poussière, où flotte sa noire chevelure; sa tête est ensevelie dans la poudre, cette tête autrefois si belle; et Jupiter permet que de cruels ennemis

souillent ce cadavre au rivage même de la patrie. Ainsi roule dans la fange le front superbe d'Hector ; sa mère s'arrache les cheveux, rejette son voile brillant, et fait éclater sa vive douleur ; à la vue de ce fils immolé, son père pousse de lamentables cris ; autour du vieillard les Troyens gémissent ; la ville entière retentit de tristes clameurs : on diroit que tout Ilion tombe écroulé sous les flammes. Les peuples peuvent à peine retenir le vieux Priam ; il veut franchir les portes, il se roule dans la poussière, implore tous ces guerriers, les nomme tour-à-tour, et s'écrie :

« Laissez-moi, mes amis : souffrez, malgré
« vos craintes, que je sorte de la ville, et que
« je me rende vers les vaisseaux des Grecs ; je
« l'implorerai cet homme farouche et cruel ;
« sans doute il respectera mon âge, il prendra
« pitié de ma vieillesse ; il a un père vieux
« comme moi, Pélée, qui l'engendra et qui l'é-
« leva pour être la ruine des Troyens. Mais c'est
« moi sur-tout qu'il accabla de tous les mal-
« heurs : combien de fils il m'a ravis à la fleur
« de leur jeunesse ! et pourtant, tous ensemble,
« quels que soient mes regrets, ils m'ont coûté

« moins de pleurs qu'un seul dont la perte fu-
« neste me précipitera au tombeau : c'est Hec-
« tor. Ah! du moins, que n'est-il expiré entre
« mes bras! Dans notre douleur nous nous se-
« rions rassasiés de larmes, moi et la mère in-
« fortunée qui lui donna le jour. »

Ainsi parloit Priam tout en pleurs; les citoyens gémissoient autour de lui. Hécube, parmi les femmes troyennes, laisse aussi exhaler ses plaintes amères :

« O mon fils, disoit-elle, pourquoi malheu-
« reuse vivrois-je encore, en proie à toutes les
« douleurs depuis que je t'ai perdu? toi, qui,
« la nuit et le jour, faisois mon orgueil au sein
« d'Ilion; toi, le salut des Troyens et des Troyen-
« nes. Hélas! dans nos murs ils te recevoient
« comme un dieu; tu les comblois de gloire
« pendant ta vie, et maintenant la mort t'as-
« servit sous ses lois. »

Ainsi parloit Hécube gémissante. Andromaque cependant ignoroit encore le destin d'Hector; seulement un messager fidèle lui avoit appris que son époux étoit resté hors des portes. Elle, retirée dans son riche palais, s'occupoit à former le tissu d'une robe magnifique, sur la-

quelle sa main brodoit mille fleurs variées. Elle avoit ordonné à ses femmes de placer sur le feu un large trépied, afin qu'Hector trouvât le bain rempli d'une onde tiède à son retour des combats. L'infortunée! hélas! elle ignoroit que, loin de ce bain qu'elle prépare, Minerve a fait périr son époux sous les coups d'Achille; mais elle a entendu les gémissements et les sanglots qui partent de la tour : elle sent aussitôt ses membres défaillir; l'aiguille échappe de sa main; et, s'adressant aux femmes qui l'entourent :

« Venez, dit-elle, et que deux parmi vous se
« hâtent de me suivre. Je veux savoir quelle est
« notre fortune. Je viens d'entendre la voix de
« la vénérable mère d'Hector; mon cœur est
« prêt à s'échapper de mon sein, et mes ge-
« noux sont glacés par la crainte : d'affreux mal-
« heurs menacent les enfants de Priam; puisse
« une semblable nouvelle ne jamais frapper
« mon oreille! Ah! combien je redoute qu'A-
« chille n'éloigne des murs le généreux Hec-
« tor, et n'éteigne cette noble ardeur dont
« mon époux est animé. Jamais il ne reste au
« milieu des rangs; mais toujours le premier

« dans les batailles, à nul héros il ne le cède en
« valeur. »

Aussitôt Andromaque sort de son palais, semblable à une Ménade, et le cœur palpitant d'effroi ; accompagnée de ses femmes, elle parvient jusqu'à la tour à travers la foule des guerriers. Alors, du haut des remparts jetant les yeux sur la plaine, elle le voit traîné devant les murailles, et des coursiers fougueux emportent son cadavre vers les vaisseaux des Grecs. A l'instant une nuit sombre obscurcit ses regards ; elle tombe renversée, et son âme est prête à s'exhaler. De sa tête échappent les riches ornements, les bandelettes, les réseaux, les nœuds qui rassemblent sa chevelure, et le voile que lui donna la belle Vénus elle-même le jour où le vaillant Hector l'emmena loin des palais d'Étion, après l'avoir comblée de présents. Les sœurs et les belles-sœurs de son époux entourent cette infortunée qui ne veut que mourir. Enfin, revenue à elle-même, et reprenant ses esprits, elle pleure avec amertume, et s'écrie au milieu des Troyennes :

« Hector, que je suis malheureuse ! nous
« sommes nés tous les deux pour une même

« destinée ; toi, au sein d'Ilion dans les palais de
« Priam ; moi, à Thèbes, près des forêts de Pla-
« cus, dans les demeures d'Étion, qui prit soin
« de mon enfance ; père infortuné d'une fille
« plus malheureuse encore ! Ah ! pourquoi m'a-t-
« il donné le jour ? Te voilà donc dans les de-
« meures de Pluton, profonds abymes de la
« terre ; et moi, livrée à un deuil éternel, je
« reste veuve au sein de nos foyers. Ce fils, en-
« core enfant, auquel nous avons donné la vie,
« Hector, puisque tu n'es plus, tu ne seras point
« son appui, et lui ne sera jamais le tien ; lors
« même qu'il échapperoit à cette lamentable
« guerre, les peines et les chagrins s'attache-
« ront à ses pas, et l'étranger usurpera son hé-
« ritage. Le jour qui le rend orphelin laisse un
« enfant sans protecteurs ; il marche les yeux
« baissés, et les joues baignées de larmes ; dans
« sa pauvreté, il aborde les anciens amis de son
« père, arrête l'un par son manteau, l'autre
« par sa tunique ; et si, touché de compas-
« sion, quelqu'un lui présente une coupe, elle
« mouille à peine ses lèvres, mais son palais
« n'en est point rafraîchi ; le jeune homme flo-

« rissant de beauté sous le toit paternel l'éloi-
« gne de sa table, le frappe, et lui dit en l'ou-
« trageant : Retire-toi, ton père ne partage plus
« nos festins. Alors, tout en pleurs, l'enfant re-
« vient près de sa mère, veuve délaissée. Ainsi
« jadis Astyanax, sur les genoux de son père,
« se nourrissoit de la moelle succulente et de la
« chair délicate de nos troupeaux, et quand,
« pressé par le sommeil, il suspendoit les jeux
« de son enfance, alors, s'endormant sur une
« molle couche, ou sur le sein de sa nourrice,
« son cœur goûtoit une douce joie. Désormais,
« privé de son père, il souffrira mille maux
« cruels, ce fils que les Troyens nommèrent
« Astyanax; car, toi seul, Hector, défendois
« nos portes et nos remparts élevés. Cependant
« aujourd'hui, loin des tiens, tes restes seront
« la proie des vers devant la flotte, après que
« les chiens auront flétri ton cadavre dépouil-
« lé. Hélas! ils sont encore dans nos palais tes
« vêtements somptueux, ourdis par les mains
« des femmes. Eh bien! je les placerai sur la
« flamme dévorante; et, puisqu'ils ne peuvent
« te couvrir sur le bûcher funèbre, du moins

« ils seront consumés en ton honneur aux yeux
« des Troyens et de leurs épouses. »

Ainsi parloit Andromaque en fondant en larmes, et, près d'elle, ses femmes laissent éclater leurs gémissements.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT VINGT-TROISIÈME.

Ainsi tous les citoyens gémissoient dans la ville. Cependant les Grecs parviennent bientôt jusqu'aux rivages de l'Hellespont, se répandent dans le camp, et chacun regagne son navire; mais Achille ne permet pas aux Thessaliens de rompre les rangs, et il dit à ses généreux compagnons:

« Vaillants Thessaliens, ô mes amis les plus « chers, ne délions point encore les chevaux, « mais avançons avec nos chars, et pleurons « autour de Patrocle: tels sont les honneurs « que l'on doit aux morts. Quand notre cœur « sera rassasié de deuil et de larmes, dételons

« nos coursiers, et tous prenons le repas en ces « lieux. »

A ces mots, ils s'avancent en pleurant; Achille marche devant eux, et, trois fois autour du cadavre, ces guerriers affligés conduisent les chevaux à la flottante crinière. Thétis elle-même les excite à répandre des larmes: le sable est mouillé de pleurs, les pleurs inondent les armes des soldats; tant ils regrettent ce valeureux capitaine. Achille, à leur tête, mène ce deuil lamentable; et, posant ses mains terribles sur la poitrine de son ami, il s'écrie:

« Réjouis-toi, ô Patrocle, même au sein des « enfers: oui, j'accomplirai toutes mes pro- « messes; Hector, traîné sur ce rivage, sera li- « vré aux chiens pour être dévoré; et, dans la « colère que m'inspire ton trépas, j'immolerai « sur ton bûcher douze des plus beaux enfants « des Troyens. »

A ces mots, il renouvelle ses outrages sur le cadavre d'Hector, et l'étend dans la poussière devant le lit de Patrocle; ensuite tous les guerriers se dépouillent de leurs armes éclatantes d'airain, dételent les chevaux hennissants, et vont s'asseoir près des navires d'Achille, qui

leur présente lui-même le repas funèbre. Les taureaux égorgés tombent sous le fer en mugissant; les brebis, les chèvres bêlantes, les sangliers aux dents d'ivoire et couverts d'une graisse brillante, cuisent étendus devant les flammes de Vulcain. Le sang à pleine coupe est répandu tout autour du cadavre.

Alors les princes des Argiens conduisent vers Agamemnon le vaillant Achille, qui ne leur cède qu'avec peine, tant son cœur est affligé du trépas de son ami. Dès qu'ils sont entrés dans la tente d'Agamemnon, ce roi commande à ses hérauts de placer sur le feu un large trépied, afin qu'Achille puisse enlever le sang dont il est souillé; mais le héros refuse obstinément tous ces soins, et ajoute avec serment:

« J'en atteste Jupiter, le premier et le plus « puissant des dieux, il ne m'est point permis « de purifier ma tête dans l'onde avant d'avoir « placé Patrocle sur le bûcher, avant de lui « avoir élevé un tombeau et consacré ma che- « velure. Non, jamais une telle douleur ne pé- « nétrera dans mon âme tant que je serai par- « mi les vivants; toutefois consentons mainte- « nant à prendre le repas funèbre; et toi, Aga-

« memnon, roi des hommes, ordonne qu'au « lever de l'aurore on coupe le bois, et qu'on « dresse le bûcher; il est juste que Patrocle « jouisse de ces honneurs au ténébreux empire; « mais, sitôt que la flamme l'aura dérobé à nos « yeux, les peuples reprendront les travaux de « la guerre. »

Il dit; et tous ceux qui l'ont entendu se hâtent d'obéir. Quand le repas est préparé, les chefs se placent et jouissent en abondance de mets également partagés; lorsqu'ils ont satisfait et la faim et la soif, ils se retirent dans leurs tentes et s'abandonnent au repos.

Le fils de Pélée, au milieu de ses Thessaliens, se couche en soupirant sur les bords de la mer bruyante, en un lieu solitaire où la plage fut autrefois baignée par les vagues; et le doux sommeil, qui calme les peines de l'âme, se répand autour du héros; car ses membres furent brisés de fatigue en poursuivant Hector devant les hauts remparts d'Ilion. Alors lui apparut l'âme du malheureux Patrocle : c'étoit sa taille, ses yeux, et sa voix; c'étoient les mêmes habits dont il fut autrefois revêtu : il s'arrête près de la tête d'Achille, et lui dit ces mots :

« Tu dors, Achille; déjà m'aurois-tu oublié?
« Jamais tu ne me négligeas durant ma vie, et
« tu me délaisses après ma mort; célèbre promp-
« tement mes funérailles, et que je franchisse
« enfin les portes des Enfers. Les ombres et les
« spectres me repoussent, et ne me permettent
« point de traverser le fleuve pour me mêler à
« eux; j'erre tristement devant les vastes por-
« tiques du palais de Pluton : tends-moi, je t'en
« conjure, une main secourable. Hélas! je ne
« reviendrai plus des royaumes sombres quand
« tu m'auras accordé les honneurs du bûcher :
« on ne nous verra plus parmi les vivants, et,
« assis loin de nos compagnons, confondre en-
« semble nos plus secrètes pensées. Je cède au fu-
« neste destin qui a présidé à ma naissance; et
« toi-même, ô divin Achille, le sort t'a condamné
« à périr sous les murs des valeureux Troyens.
« Mais écoute, je t'en supplie, obéis à ma
« voix : que mes os ne soient point séparés des
« tiens, Achille; qu'ils reposent ensemble. Tous
« les deux nous fûmes nourris près des mêmes
« foyers; jeune encore, tu le sais, Mœnétius
« me conduisit d'Oponte jusque dans vos de-
« meures, pour éviter la peine d'un meurtre,

« en ce jour où je tuai le fils d'Amphidamas.
« Imprudent! jouant aux dés avec lui, sans le
« vouloir, je me laissai emporter par ma co-
« lère; alors le guerrier Pélée m'accueillit dans
« son palais, me prodigua de tendres soins,
« et me nomma ton écuyer. Ainsi, ô Achille,
« qu'un même cercueil reçoive nos ossements,
« et qu'ils soient renfermés dans cette urne d'or
« que te donna ton auguste mère. »

« Ah! pourquoi, répond à l'instant le terrible
« Achille, pourquoi venir en ces lieux et me
« prescrire ces devoirs? Oui, je les accomplirai
« tous; oui, je ferai tout ce que tu desires:
« mais approche, qu'un instant du moins nous
« puissions nous embrasser et nous rassasier de
« larmes amères. »

En disant ces mots, Achille lui tend les mains; mais il ne peut le saisir, et, dans le sein de la terre, cette ombre, comme une légère vapeur, s'échappe en frémissant. Achille se lève aussitôt, frappe ses mains à grand bruit, et, d'une voix lamentable, il s'écrie:

« Grands dieux! notre âme, ou du moins une
« image de l'homme, vit encore dans les Enfers
« quand notre corps n'existe plus. Durant toute

« la nuit l'ombre du malheureux Patrocle m'est « apparue gémissante et plaintive : elle m'a « chargé d'accomplir tous ses vœux. Ah ! com- « bien elle étoit semblable à lui-même!

Il dit : ces paroles réveillent les regrets dans tous les cœurs, et la brillante aurore les retrouve pleurant autour de ce cadavre si digne de pitié. Cependant Agamemnon ordonne aux soldats de conduire les mules hors du camp pour transporter le bois des funérailles ; un héros vaillant les conduit, Mérion, écuyer d'Idoménée. Dans leurs mains portant les haches tranchantes et les forts cordages, ils hâtent les pas des mules qui les précèdent ; ils gravissent les monts escarpés et traversent les ravins par des sentiers difficiles et tortueux ; quand ils sont parvenus dans les vallons de l'Ida, source d'abondantes fontaines, ils s'empressent d'abattre avec l'acier étincelant les chênes, à la haute chevelure, qui tombent avec fracas. Les Grecs divisent ensuite les troncs des arbres, et les chargent sur les mules vigoureuses : impatientes d'arriver dans la plaine, elles franchissent rapidement l'espace à travers les épaisses broussailles. Les bûcherons eux-mêmes sont chargés de lourds

fardeaux. Ainsi l'ordonne Mérion, écuyer du généreux Idoménée. Ils arrivent enfin, et déposent le bois sur le rivage, à l'endroit même qu'Achille avoit désigné pour être la sépulture de Patrocle et la sienne.

Quand ils ont ainsi déposé le bois de ce vaste bûcher, les soldats rassemblés s'asseyent sur le rivage. Achille commande à ses vaillants Thessaliens de ceindre l'airain et de réunir les coursiers sous le joug. Aussitôt ils se hâtent de revêtir leur armure; les princes et les écuyers montent sur les chars, s'avancent les premiers, et sont suivis par une nuée de fantassins. Au milieu de tous ces guerriers Patrocle est porté par ses compagnons; ils s'arrachent les cheveux, et les jettent sur le cadavre; le divin Achille, accablé de tristesse, soutient la tête de Patrocle. Hélas! c'est son ami fidèle qu'il conduit au tombeau.

Arrivés au lieu désigné par Achille, ils déposent le cadavre, et se disposent à dresser le vaste bûcher; alors une nouvelle pensée s'élève dans l'âme d'Achille: debout, loin de l'endroit des funérailles, il coupe sa blonde chevelure, qu'il laissoit croître en abondance pour la consacrer au fleuve Sperchius; et, les yeux fixés sur

le noir abyme des mers, il s'écrie avec douleur :

« O Sperchius, jadis mon père Pélée te pro-
« mit qu'à mon retour dans les terres fortunées
« de la patrie je te consacrerois ma chevelure,
« et que j'immolerois en ton honneur une hé-
« catombe sacrée ; il jura de sacrifier cinquante
« beliers près de ta source, dans ces champs où
« s'exhalent les doux parfums de tes autels : telles
« furent les promesses du vieillard ; mais tu n'as
« point rempli mes desirs ; je ne verrai plus les
« lieux chéris de ma naissance, et je veux que
« le noble Patrocle emporte avec lui ma che-
« velure. »

En disant ces mots, Achille la dépose dans les mains de son ami ; et tous, à cette vue, sentent renaître leurs regrets. Sans doute, le soleil, en terminant sa carrière, les eût encore laissés dans les larmes, si Achille n'avoit dit au roi Agamemnon :

« Atride, toi à qui obéissent toutes les ar-
« mées des Grecs, c'est assez nous livrer à nos
« douleurs ; éloigne la foule du bûcher, et que
« chacun prépare le repas. Cependant accom-
« plissons les devoirs funèbres ; c'est à nous
« qu'appartient le soin d'honorer les restes de

« Patrocle : ainsi donc que les chefs seuls de-
« meurent avec nous. »

A peine Agamemnon, roi des hommes, a-t-il entendu ces paroles, qu'aussitôt il renvoie la foule vers les vaisseaux ; et les héros chargés du soin des funérailles restent seuls auprès de lui ; ils entassent le bois, dressent un bûcher, qui, de tous côtés, a cent pieds d'étendue, et déposent le cadavre sur la partie la plus élevée ; tous sont navrés de tristesse. Alors on égorge devant le bûcher les grasses brebis et les bœufs aux cornes recourbées : le magnanime Achille prend la graisse des victimes, en recouvre le cadavre depuis les pieds jusqu'à la tête, et tout autour il amoncelle leurs membres sanglants ; puis il s'incline sur le lit funèbre, y place les urnes remplies d'huile et de miel, et, soupirant avec amertume, il précipite dans le bûcher quatre coursiers vigoureux : neuf chiens fidèles étoient nourris des restes de sa table ; il en immole deux, et les jette aussi dans le bûcher ; puis, avec le fer, il tue douze fils vaillants des guerriers troyens ; résolution cruelle, qu'il conçut dans sa colère ; enfin il porte sur le bûcher la flamme étincelante qui doit le consumer ; il

appelle encore son ami, et s'écrie en gémissant :

« Réjouis-toi, Patrocle, même au sein des « Enfers; oui, j'ai accompli toutes mes pro- « messes, et douze fils vaillants des guerriers « troyens seront avec toi dévorés par les flam- « mes : Hector ne jouira point des honneurs du « bûcher; mais il sera livré aux chiens dévo- « rants. »

Telles étoient ses menaces : cependant les chiens n'approcheront point d'Hector; Vénus, la fille de Jupiter, les éloigne et la nuit et le jour; elle répand une huile céleste et parfumée de roses sur le corps de ce héros, afin qu'Achille ne puisse le déchirer en le traînant sur la poussière, et Phébus, du haut des cieux, abaisse un épais nuage jusque dans la plaine, enveloppe tout l'espace qu'occupe le cadavre, pour que les nerfs et les membres ne soient point desséchés par l'ardeur du soleil.

Cependant le bûcher de Patrocle ne pouvoit s'enflammer; alors une nouvelle pensée s'élève dans l'âme d'Achille; debout, loin de l'endroit des funérailles, il implore deux vents rapides, Borée et Zéphyr, et leur promet de pompeux

sacrifices; il répand avec une coupe d'or d'abondantes libations, et les supplie d'allumer le bois qui doit consumer le cadavre. La déesse Iris entend ces vœux, et, prompte messagère, elle arrive auprès des Vents, rassemblés en foule dans les palais du violent Zéphyr : ils se livroient à la joie des festins; Iris suspend son vol, et s'arrête sur le seuil de marbre : dès qu'ils l'ont aperçue, tous se lèvent aussitôt, et chacun l'appelle à ses côtés; mais elle refuse de s'asseoir, et leur dit ces mots .

« Je ne puis me reposer; je vais aux extré-
« mités de l'Océan, jusque dans le pays des
« Éthiopiens. Ces peuples immolent aux dieux
« des hécatombes, et je dois participer à ces
« offrandes; mais toi, Borée, et toi, bruyant
« Zéphyr, Achille vous implore, et vous promet
« de pompeux sacrifices, si vous embrasez le
« bûcher sur lequel est couché Patrocle, dont
« tous les Grecs pleurent le trépas. »

Elle dit, et s'éloigne à l'instant. Ces Vents alors s'élancent avec fracas en poussant devant eux les nuages; bientôt ils volent sur les mers, et les vagues s'élèvent à leur souffle impétueux : quand ils sont parvenus dans les riches campa-

gnes de Troie, ils fondent sur le bûcher, et soudain le feu éclate avec un bruit terrible : toute la nuit ils agitent la flamme de leurs haleines retentissantes ; et, toute la nuit, Achille, une coupe à la main, puise le vin dans une urne d'or, fait des libations qu'il répand sur la terre, en appelant l'âme du malheureux Patrocle. Comme un père se lamente quand il brûle les tristes restes de son fils nouvellement marié, et dont la mort a navré de douleur ses parents malheureux, de même Achille pleure en brûlant les os de son ami ; il se roule à terre autour du bûcher, et gémit avec amertume.

Lorsque l'étoile matinale, annonçant la lumière au monde, parut suivie de l'aurore, qui étend son voile de pourpre sur les mers, le feu ne jetoit plus qu'une lueur languissante, et la flamme étoit éteinte. Alors les Vents retournent dans leurs demeures à travers l'Océan de Thrace, et, furieux, ils soulèvent ses flots en mugissant. Le fils de Pélée s'éloigne du bûcher, se couche, accablé de fatigues, et le doux sommeil vient fermer sa paupière. Bientôt les héros se rassemblent en foule autour d'Agamemnon ; à leur approche, le bruit et le tumulte naissent

de toutes parts. Achille, réveillé, se lève, et dit aux chefs assemblés :

« Atrides, et vous, princes des Grecs, étei-
« gnez avec un vin noir toutes les parties du
« bûcher que le feu consume encore; rassem-
« blons ensuite soigneusement les os de Patro-
« cle, fils de Mœnétius; ils seront faciles à re-
« connoître : ce héros reposoit au milieu du
« bûcher, et sur les bords brûloient confondus
« les coursiers et les hommes. Que ses os soient
« recouverts deux fois de la graisse des victimes,
« et déposés dans une urne d'or, jusqu'à ce que
« moi-même je descende dans les royaumes de
« Pluton. Je ne veux point qu'on élève à Pa-
« trocle un vaste monument, il suffit d'une
« simple tombe; mais vous tous, qui après moi
« resterez sur ce rivage, vous lui consacrerez
« dans la suite un tombeau magnifique. »

Il dit; et chacun s'empresse d'obéir au fils de Pélée. D'abord ces guerriers éteignent avec un vin noir les restes de la flamme que jette encore le bûcher, et les cendres amoncelées s'affaissent aussitôt. Alors, en pleurant, ils recueillent dans une urne d'or les ossements de leur compagnon si plein de douceur, et deux fois

les enveloppent de la graisse des victimes : ils déposent l'urne dans la tente, et la recouvrent d'un léger voile ; puis ils marquent la place de la tombe, creusent les fondements autour du bûcher, et élèvent la terre en monceau. La sépulture étant ainsi préparée, les guerriers se séparent. Cependant Achille retient l'armée, la fait placer dans une vaste enceinte ; et des navires on apporte les prix destinés aux jeux : les bassins, les trépieds, et le fer étincelant ; viennent ensuite les chevaux, les mules, les bœufs au front robuste, et les captives, ornées d'élégantes ceintures.

D'abord Achille destine des prix superbes aux agiles conducteurs des chars ; le premier recevra une belle captive, habile en toutes sortes d'ouvrages ; il recevra aussi un vase à trois pieds garni de ses anses, et contenant vingt-deux mesures ; à celui qui le suivra de plus près, le héros donnera une cavale indomptée, âgée de six ans, et portant un mulet dans son sein ; au troisième il réserve un riche bassin qui contient quatre mesures, et qui n'a point encore été noirci par le feu ; le quatrième aura deux talents d'or ; et le cinquième une urne à double

fond, qui jamais n'approcha de la flamme. Alors, debout au milieu des Argiens, Achille parle en ces mots :

« Atrides, et vous, vaillants capitaines des « Grecs, voici dans cette enceinte les prix ré- « servés aux écuyers vainqueurs. Si pour un « autre guerrier les Grecs célébroient ces jeux, « moi seul dans ma tente j'emporterois tous ces « prix ; tant sur tous les autres mes coursiers « excellent en valeur ; car ils sont immortels. Ce « fut Neptune qui les donna à mon père Pélée, « et mon père me les a confiés. Je resterai donc « spectateur des combats, moi et mes chevaux « impétueux. Hélas ! ils ont perdu l'écuyer à-la- « fois doux et vaillant qui jadis oignoit d'une « huile brillante leur superbe crinière, après « l'avoir lavée dans une onde limpide : mainte- « nant, immobiles, ils pleurent ce guide chéri ; « leurs longs crins flottent en désordre dans la « poudre ; et ils sont accablés de tristesse. Ce- « pendant entrez dans la carrière, vous tous qui « parmi les Grecs, êtes pleins de confiance en « vos coursiers et en vos chars. »

Ainsi parloit le fils de Pélée. Soudain s'avancent des écuyers habiles : le premier est le roi

Eumèle, fils chéri d'Admète; et savant à conduire un char. Après lui vient le fort Diomède, fils de Tydée; il met sous le joug les coursiers de Tros, que naguère il enleva à Énée, garanti lui-même de la mort par Apollon. Ensuite paroît le fils d'Atrée, l'illustre Ménélas; il attelle deux nobles coursiers, son fidèle Podarge et la cavale Æthée, qui appartient à Agamemnon. Jadis Échépolus, fils d'Anchise, la donna à ce roi pour se dispenser de le suivre aux rivages du superbe Ilion, heureux de goûter le repos dans ses foyers; Jupiter l'avoit comblé de richesses, et il habitoit Sicyone, située au milieu d'une vaste plaine. Ménélas place sous le joug cette jeune cavale, impatiente de franchir la carrière. Le quatrième qui prépare ses coursiers aux crins ondoyants est Antiloque, fils vaillant de Nestor, prince du sang de Nélée. Les chevaux vigoureux qui entraînent son char naquirent dans Pylos. A ses côtés, son père, Nestor, lui donne d'utiles conseils, quoiqu'Antiloque soit lui-même rempli de sagesse.

« Antiloque, dit-il, dès ta plus tendre en-
« fance tu fus aimé de Jupiter et de Neptune;
« eux-mêmes t'enseignèrent à diriger un char:

« il n'est plus besoin de t'instruire, et tu sais
« avec dextérité tourner autour de la borne;
« mais tes coursiers sont pesants, et je redoute
« quelqu'accident funeste. Tes rivaux ne sont
« pas plus habiles que toi, mais leurs chevaux
« sont plus rapides. Courage, ami, rappelle en
« ton esprit toutes les ressources de la pruden-
« ce, afin de ne pas laisser échapper le prix.
« L'ouvrier qui façonne le chêne doit plus à
« son adresse qu'à sa force; c'est aussi par son
« adresse que le pilote dirige sur la mer pro-
« fonde le navire que ballottent les vents : de
« même, par son adresse, l'écuyer peut triom-
« pher de son rival; celui qui se confie témé-
« rairement à ses coursiers et à son char erre
« çà et là sur la plaine : ses chevaux s'égarent
« dans la carrière, et il ne peut les retenir; mais
« celui qui agit avec prudence triomphe, quoi-
« que ses chevaux soient moins prompts; sans
« cesse il regarde le but, et tourne tout auprès; il
« n'oublie point qu'il ne faut pas d'abord aban-
« donner les rênes; il les tient d'une main as-
« surée, et observe avec soin celui qui le de-
« vance. Je vais te désigner la borne; tu la re-
« connoîtras aisément : c'est là où tu vois s'é-

« lever de terre, à la hauteur de trois coudées,
« le tronc aride d'un chêne ou d'un pin que
« n'ont point endommagé les pluies; des deux
« côtés sont des pierres blanches placées à l'en-
« droit où le chemin a le moins de largeur, et
« tout autour la lice offre une surface unie :
« c'est sans doute la tombe d'un héros mort
« anciennement, ou peut-être une limite posée
« par les hommes des premiers âges. Telle est
« la borne qu'a désignée l'impétueux Achille :
« c'est près de ce but que tu dois diriger tes
« chevaux et ton char. Assis sur le siége élé-
« gant, penche-toi vers la gauche, anime de la
« voix le coursier qui est à ta droite, et que
« tes mains lui abandonnent les rênes. En même
« temps pousse le coursier qui est à ta gauche,
« de telle sorte que le moyeu de la roue brû-
« lante semble effleurer la borne; mais évite de
« heurter la pierre; tu pourrois ou blesser tes
« chevaux, ou briser ton char. Quelle gloire
« pour tes rivaux, et pour toi quel opprobre!
« Mon fils, agis toujours avec prudence; si,
« près de la borne, tu franchis le détroit en
« courant, nul ne pourra t'atteindre ni te de-
« vancer : non, lors même que, derrière toi, un

« héros exciteroit l'ardeur du noble Aréion,
« rapide coursier d'Admète, et d'une origine
« céleste, ou les chevaux impétueux de Lao-
« médon, chevaux vaillants, qui furent nourris
« sur ce rivage. »

Ainsi parle Nestor; puis il va reprendre sa place après avoir donné ces sages conseils à son fils.

Mérion est le cinquième qui conduit ses chevaux à la flottante crinière. Alors les guerriers montent sur leurs chars, et l'on jette les sorts dans un casque; Achille les agite : le premier qui paroît est celui d'Antiloque, fils de Nestor; après lui vient le vaillant Eumèle; le troisième est le fils d'Atrée, l'illustre Ménélas; le quatrième est Mérion; enfin le fils de Tydée, quoique le plus brave, est le dernier que désigne le sort : chacun se place à son rang. Achille leur montre de loin dans la plaine le but qu'ils doivent atteindre; puis il envoie le vénérable Phénix, l'écuyer de son père, pour qu'il observe tout avec soin et rende un compte fidèle.

Tous ensemble frappent les chevaux avec le fouet, agitent les rênes, et de la voix excitent l'ardeur de ces coursiers, qui, loin des navires,

se précipitent rapidement dans la plaine; sous leurs pas la poussière s'élève, semblable à un sombre nuage ou à la tempête, et leurs longues crinières flottent au souffle des vents. Les chars tantôt semblent se précipiter sur l'arène, tantôt être emportés dans les airs. Les conducteurs sont immobiles sur leurs siéges, et, le cœur palpitant, ils brûlent de remporter la victoire. Chacun d'eux exhorte ses chevaux, qui volent à travers des tourbillons de poussière.

Lorsqu'ils arrivent près du but, le long du rivage de la mer, on voit briller toute la valeur des combattants, toute la rapidité des coursiers. D'abord les promptes cavales d'Eumèle emportent le char dans la plaine; puis s'élancent les mâles coursiers de Tros, que conduit Diomède, ils suivent de si près, qu'ils semblent à chaque instant escalader le char qui les devance: de leur haleine brûlante ils mouillent les larges épaules d'Eumèle, et, dans leur vol précipité, ils appuient leurs têtes sur le corps de ce guerrier. Sans doute le fils de Tydée alloit ou vaincre ou partager la victoire, si le brillant Apollon, irrité contre lui, n'eût arraché des mains du héros le fouet étincelant. Des pleurs

de rage coulent des yeux de Diomède, quand il voit les cavales d'Eumèle s'élancer toujours avec plus de rapidité, et ses chevaux se ralentir, privés de l'aiguillon qui hâtoit leur course. Cependant Minerve a découvert la ruse odieuse d'Apollon ; elle s'approche du fils de Tydée, lui rend le fouet, et inspire aux coursiers une nouvelle ardeur : dans sa colère, la déesse poursuit le fils d'Admète, et brise le joug des cavales : aussitôt elles courent hors du chemin, et le timon tombe dans la poudre; Eumèle lui-même est précipité du char près de la roue ; son bras est meurtri, sa bouche et ses narines sont ensanglantées, et le front est déchiré au-dessus des sourcils ; ses yeux se remplissent de larmes, et il reste sans voix : alors Diomède, détournant ses chevaux à l'ongle d'airain, les pousse dans la carrière, et devance tous ses rivaux ; car Minerve a rempli de force les coursiers de Diomède, et veut combler de gloire ce héros. Sur les pas du fils de Tydée se précipite le blond Ménélas, que suit Antiloque exhortant les coursiers de son père.

« Élancez-vous, disoit-il; hâtez votre course « rapide : je ne vous ordonne point de disputer

« de vitesse avec les chevaux du fils de Tydée,
« puisque Minerve les a remplis de force, et
« veut combler de gloire ce guerrier ; mais du
« moins atteignez le char d'Atride ; ne modé-
« rez pas votre ardeur, et ne soyez pas honteu-
« sement vaincus par Æthée, qui n'est qu'une
« foible jument. Pourquoi rester en arrière,
« coursiers intrépides ? Je le jure, et j'accom-
« plirai ce serment ; vous ne recevrez plus les
« soins de Nestor, pasteur des peuples, et lui-
« même vous immolera de son fer aigu, si, par
« votre lâcheté, nous ne remportons qu'un prix
« inférieur. Poursuivez donc Ménélas ; préci-
« pitez vos pas : moi, j'userai de stratagême, et
« je tâcherai de le devancer dans cet étroit pas-
« sage ; ma prudence ne me trompera pas. »

Il dit ; les coursiers, effrayés des menaces de leur maître, franchissent un plus grand espace en peu de temps. Le vaillant Antiloque voit le chemin se rétrécir ; là étoit une ornière profonde, creusée par les pluies de l'hiver, et le chemin rompu n'offroit en ce lieu qu'un large fossé : c'est dans cette voie que se dirigeoit Ménélas pour éviter la rencontre des autres chars ; mais Antiloque pousse ses chevaux sur le bord

du ravin, et, se détournant un peu, il poursuit vivement sa course. Alors Atride, effrayé, s'écrie :

« O Antiloque, comme tu te précipites avec « témérité! Ah plutôt! retiens tes chevaux : ici « la route est trop resserrée; bientôt elle va s'é- « largir; tu pourras alors me devancer : mais « redoute maintenant de heurter ton char contre « le mien et de les briser tous les deux. »

Il dit : cependant Antiloque anime encore ses coursiers, et les presse de l'aiguillon, comme s'il n'eût point entendu Ménélas. Les deux chars parcourent de front tout l'espace que franchit un disque lancé avec violence par un jeune guerrier qui essaye sa force; alors les coursiers d'Atride se ralentissent; lui-même cesse de les presser, craignant que les chevaux ne se blessent dans cet étroit passage, que les chars ne soient renversés, et que les guerriers eux-mêmes ne tombent dans la poussière, en se disputant la victoire. Aussitôt Ménélas indigné s'écrie :

« O Antiloque, non, sans doute, il n'est point « de mortel plus téméraire que toi. Va, c'est « à tort que les Grecs vantoient ta sagesse; tu « ne remportes le prix qu'en violant les traités. »

Ainsi parle Ménélas, et de la voix animant toujours ses coursiers :

« Ne me retardez point, dit-il, ne ralentissez « pas votre course, quelle que soit votre dou- « leur. Les chevaux d'Antiloque seront plus tôt « que vous brisés par la fatigue; car tous les « deux ont perdu leur jeunesse. »

Les chevaux, encouragés par les paroles de leur maître, redoublent de vitesse, et bientôt ils ont atteint Antiloque. Les Grecs, assis dans l'enceinte, considéroient les chars fuyant dans la plaine à travers un nuage de poussière. Alors Idoménée, chef des Crétois, le premier de tous aperçoit quel est le rang que tiennent les coursiers; car il étoit placé, hors de l'enceinte, sur un lieu élevé. Loin de tous les autres il entend, reconnoît la voix du vainqueur, et distingue le coursier superbe qui s'avance le premier; son poil est d'un pourpre éclatant, et sur le front il porte une marque blanche arrondie, semblable à la lune dans tout son éclat; aussitôt il se lève, et prononce ces paroles :

« O mes amis, princes et chefs des Argiens, « suis-je le seul qui aperçoive les chars? ou « vous-mêmes les distinguez-vous comme moi?

« Il me semble que ce ne sont plus les mêmes « coursiers qui se précipitent en avant ; je crois « qu'un autre guerrier triomphe. Sans doute « elles auront éprouvé dans la plaine un acci- « dent funeste les cavales qui marchoient les « premières. Je les ai vues d'abord tourner au- « tour du but, et maintenant je ne puis les dé- « couvrir, en quelqu'endroit que je porte mes « yeux dans les champs troyens. Leur guide « aura peut-être abandonné les rênes ; il n'aura « pu contenir ses coursiers : en effleurant la « borne, il n'aura point tourné avec adresse ; « je crains qu'il ne soit tombé sur l'arène, et « que son char ne soit fracassé ; dans leur fou- « gue impétueuse, ses cavales l'auront emporté « loin de la route. Levez-vous, regardez aussi, « je pourrois me tromper ; mais il me semble « que le premier de tous est un héros étolien qui « commande parmi les Grecs, le fils du guer- « rier Tydée, l'intrépide Diomède. »

Alors Ajax, fils d'Oïlée, le reprenant avec aigreur :

« Idoménée, dit-il, pourquoi parler inconsi- « dérément ? Sans doute, en avant de tous les « autres, les cavales d'Eumèle franchissent la

« vaste plaine. Tu n'es pas le plus jeune parmi « les Argiens, et tes regards ne sont pas très- « perçants; mais tes paroles sont légères; il te « sied mal de parler avec cette témérité. Il est « ici d'autres guerriers qui l'emportent sur toi. « Oui, comme auparavant, les cavales d'Eu- « mèle sont encore les premières, et c'est lui « qui s'avance en tenant les rênes. »

Transporté de colère, le prince des Crétois lui répond aussitôt :

« Ajax, guerrier habile à disputer, toi qui ne « songes qu'au désordre, et, en toute autre ren- « contre, le dernier des Grecs, ton âme est rem- « plie d'audace; mais déposons ici ou un vase « ou un trépied, et prenons Agamemnon pour « notre arbitre; qu'il décide quels sont les cour- « siers les plus rapides : viens, et tu l'appren- « dras à tes dépens. »

Il dit : Ajax s'élance avec fureur, et se dispose à répondre des paroles outrageantes. Déja une violente querelle alloit s'allumer entr'eux, si Achille ne se fût levé, et ne leur eût dit ces mots :

« Ajax, Idoménée, cessez de vous adresser « des discours injurieux et peu dignes de vous. « Certainement vous-mêmes blâmeriez quicon-

« que se livreroit à de semblables querelles.
« Assis dans cette enceinte, considérez les chars;
« bientôt les héros qui, par leur rapidité, se
« disputent la victoire, se rendront ici; alors
« chacun des Grecs reconnoîtra quels étoient
« les seconds, et quels étoient les premiers. »

A peine a-t-il parlé que Diomède s'approche en courant, et, du fouet, il frappe les épaules de ses chevaux, qui, emportés dans les airs, franchissent l'espace sans effort; ils couvrent leur guide d'un nuage de poussière; le char, enrichi d'or et d'étain, est traîné par ses coursiers fougueux, et les roues tracent à peine un léger sillon dans la poudre légère, tant ils volent avec impétuosité. Bientôt Diomède paroît au milieu de l'enceinte; la sueur de ses chevaux s'échappe de leur tête, de leur poitrine, et coule jusqu'à terre. Soudain le héros s'élance de son char étincelant, et incline le fouet contre le joug. Le brave Sthénélus, sans hésiter, s'empare aussitôt du prix, ordonne à ses compagnons de conduire la captive vers les vaisseaux, d'emporter le trépied orné de ses anses, et lui-même délie les coursiers.

Après Diomède, paroît le petit-fils de Nélée,

Antiloque, qui par ruse, et non par la rapidité de sa course, a vaincu Ménélas; mais Atride le suivoit à peu de distance. Autant un coursier est près de la roue, lorsqu'à travers la campagne il emporte son maître monté sur un char; les crins flottants de sa queue effleurent le cercle de la roue qui vole sur ses traces, et un court espace les sépare au milieu de la vaste plaine: autant Ménélas s'est rapproché du magnanime Antiloque: d'abord il en étoit éloigné de tout le jet d'un disque, et maintenant il va l'atteindre. Æthée, à la crinière ondoyante, cette prompte cavale d'Agamemnon, a redoublé d'ardeur: si la lice se fût prolongée, Ménélas auroit devancé son rival, et n'eût point laissé la victoire indécise. Mérion, noble écuyer d'Idoménée, suit l'illustre Ménélas à la portée d'un javelot; ses chevaux ont une marche pesante, et lui-même est inhabile à guider un char dans la carrière; enfin le fils d'Admète arrive le dernier de tous, traînant les débris de son char magnifique, et devant lui faisant marcher ses coursiers. Achille, qui l'aperçoit, compatit à son malheur, et, debout au milieu des Argiens, il prononce ces mots:

« Hélas ! il est arrivé le dernier ce héros, le « plus habile à conduire des coursiers vigou- « reux. Eh bien ! qu'il reçoive le second prix, « cette préférence est juste; mais que le premier « reste toujours au fils de Tydée. »

Il dit : toute l'assemblée applaudit au discours d'Achille, et ce héros alloit donner à Eumèle la cavale indomptée; car tous les Grecs approuvoient ce partage, lorsqu'Antiloque se lève, et, réclamant ses droits, parle ainsi au fils de Pélée :

« Oui, sans doute, Achille, je m'irriterai con- « tre toi si tu accomplis cette promesse. Quoi ! « tu veux m'enlever le prix, parceque ce hé- « ros, quoique vaillant, a vu son char et ses « nobles coursiers renversés dans la poussière ? « Il devoit implorer les dieux, il ne seroit point « arrivé le dernier. Si tu as pitié de son sort, si « ce héros est cher à ton cœur, ta tente renferme « de l'or, de l'airain en abondance; tu possè- « des des troupeaux, des esclaves, des cour- « siers aux pieds légers : parmi ces richesses tu « peux choisir une récompense plus belle en- « core que la mienne. Qu'il la reçoive à l'in- « stant, tous les Grecs t'applaudiront; mais je

« ne céderai point le prix qui m'est dû: qu'il « vienne me le disputer celui qui osera m'atta- « quer les armes à la main. »

Le valeureux Achille sourit à ces mots; et, charmé du noble courroux d'Antiloque, son compagnon chéri, il lui adresse ces paroles:

« Antiloque, puisque tu veux que je prenne « dans mes tentes une autre récompense pour « Eumèle, tes desirs seront accomplis; je lui « donnerai la cuirasse que j'enlevai autrefois à « Astéropée; elle est d'airain, et l'on a fait cou- « ler tout autour un étain éblouissant. Sans « doute, ce présent sera digne de lui. »

Aussitôt Achille commande à Automédon, son compagnon fidèle, d'aller dans la tente et d'en rapporter la cuirasse: l'écuyer obéit, la donne au fils de Pélée, qui la remet à l'instant dans les mains d'Eumèle; et ce héros la reçoit avec joie.

Cependant Ménélas se lève; son cœur, plein de tristesse, est courroucé contre Antiloque. Un héraut place le sceptre entre ses mains, commande le silence aux Grecs; et ce prince, semblable aux immortels, fait entendre ces mots:

« Antiloque, autrefois si prudent, qu'as-tu

« fait? tu as terni ma gloire, et c'est en blessant
« mes chevaux que les tiens m'ont devancé,
« les tiens, qui leur étoient bien inférieurs. O
« vous, princes et chefs des Argiens, jugez-
« nous tous les deux dans cette enceinte, mais
« sans aucune faveur, et que jamais aucun des
« Grecs valeureux ne dise : Ménélas, irrité con-
« tre Antiloque, eut recours au mensonge pour
« lui ravir le prix de la course; ses chevaux
« étoient moins rapides, mais il l'emporta par
« la violence et par l'autorité. Oui, si moi-
« même je prononçois le jugement, nul parmi
« vous ne pourroit le blâmer, tant il seroit équi-
« table. Approche, Antiloque, noble enfant de
« Jupiter; et, comme la justice te l'impose, tiens-
« toi debout devant tes coursiers et ton char;
« saisis le fouet mobile que naguère agitoit ta
« main; et, en touchant les chevaux, jure par
« Neptune, qui de ses ondes enveloppe la terre,
« que tu fus emporté malgré toi, quand, par une
« ruse, tu ralentis ma course. »

Le sage Antiloque lui répond en ces mots:

« Pardonne maintenant, parceque je suis le
« plus jeune, ô roi Ménélas, toi qui m'es supé-
« rieur par ton âge et par ta puissance: tu sais

« combien un jeune homme peut s'égarer aisé-
« ment ; son esprit est prompt, et son jugement
« est incertain. Toutefois, que ton cœur s'a-
« paise, je te donnerai la superbe cavale que
« j'ai reçue, et si tu exiges de plus grandes ri-
« chesses, je te les céderai, ô noble enfant de
« Jupiter, plutôt que d'être à jamais banni de
« ton cœur, et de me rendre odieux aux im-
« mortels. »

A l'instant le magnanime fils de Nestor conduit l'agile cavale, et la présente à Ménélas: ce héros éprouve alors une douce joie. Comme les épis sont rafraîchis par la rosée, lorsqu'une haute moisson se balance en frissonnant sur les guérets; ainsi, ô Ménélas, tu te réjouis dans ton cœur.

« Antiloque, lui dit-il, c'est moi qui veux te
« céder, malgré ma colère; jusqu'à ce jour tu
« n'as été ni vain ni inconsidéré; ta jeunesse un
« instant a vaincu ta prudence: à l'avenir, crains
« de tromper les guerriers qui te sont supérieurs.
« Mais, pour ma cause, tu as supporté de nom-
« breux travaux et des combats terribles, toi,
« ton frère, et ton père vaillant. Je me rends
« donc à ta prière; je te cède le prix qui m'ap-

« partenoit, et toute l'armée apprendra que je « ne porte point un cœur intraitable et su- « perbe. »

Aussitôt il permet à Noémon, l'écuyer d'Antiloque, d'emmener l'agile cavale, et lui se contente de prendre le bassin resplendissant. Mérion accepte deux talents d'or; car il n'est arrivé que le quatrième. Le cinquième prix restoit: c'étoit une urne à double fond. Alors Achille la donna à Nestor; et, traversant l'assemblée des Grecs, il lui dit:

« Reçois ce présent, généreux vieillard, en « mémoire des funérailles de Patrocle. Hélas! « tu ne le reverras plus au milieu des Argiens. « Je te donne ce prix que tu n'as point disputé; « car tu ne peux désormais ni combattre au « pugilat, ni lutter, ni lancer le javelot, ni cou- « rir d'un pied vigoureux, ô toi que presse la « pénible vieillesse. »

En disant ces mots, il remet le prix entre les mains de Nestor, qui le reçoit avec joie; puis, s'adressant à Achille:

« O mon fils, dit-il, tes discours sont pleins « de sagesse. Il est vrai, mon ami, mes membres « ont perdu leur vigueur; mes pieds, mes bras,

« ne peuvent plus se mouvoir avec agilité. Ah!
« que ne suis-je encore à la fleur de mon âge!
« Que n'ai-je encore une force indomptable,
« comme autrefois, lorsque dans Buprase les
« Épéens célébrèrent les funérailles du puissant
« Amaryncée, et que les fils de ce roi proposè-
« rent des prix en son honneur! Là, nul héros
« ne fut égal à moi, ni parmi les Épéens, ni
« parmi les guerriers de Pylos, ni même parmi
« les Étoliens belliqueux. Au pugilat, je vain-
« quis Clytomède, fils d'Énops; à la lutte, An-
« cée, de Pleurone, qui osa me résister; à la
« course, je devançai Iphiclus, malgré sa vi-
« tesse; au javelot, je triomphai de Phylée et
« de Polydore; à la course des chars, les deux
« fils d'Actor obtinrent l'avantage, et l'empor-
« tèrent par le nombre. Ils envioient avec ar-
« deur cette victoire, pour laquelle on avoit ré-
« servé les plus beaux prix. Ces guerriers ju-
« meaux étoient tous deux contre moi; l'un sans
« cesse s'occupoit à diriger les chevaux, et l'au-
« tre, armé du fouet brillant, excitoit leur cou-
« rage. Tel je fus jadis: maintenant c'est à de
« plus jeunes guerriers qu'appartiennent de tels
« exploits; il faut céder à la triste vieillesse; mais

« autrefois je me distinguois entre les héros.
« Pour toi, Achille, continue d'honorer ton
« ami par de nouveaux jeux : je reçois ce prix
« avec reconnoissance ; mon cœur est charmé
« que tu te ressouviennes d'un paisible vieillard,
« et que tu ne négliges point au milieu des
« Grecs de lui rendre les honneurs qu'il mérite.
« Puissent les dieux, en retour, te combler des
« plus douces faveurs! »

Il dit : Achille s'avance dans l'assemblée des Grecs, après avoir entendu les louanges du fils de Nélée, et propose les prix pour le terrible combat du ceste. Il conduit et attache dans le cirque une mule robuste de six ans ; elle n'a point encore été sous le joug, et sera difficile à dompter : ensuite il apporte pour le vaincu une coupe aux bords arrondis ; et, debout au milieu de l'enceinte, il parle ainsi aux Argiens :

« Atrides, et vous, Grecs valeureux, ordon-
« nons que, parmi les plus braves, deux vigou-
« reux athlètes s'avancent, et que, le bras armé
« du ceste, ils se portent des coups redoublés :
« celui qu'Apollon rendra victorieux à la vue
« de tous les Grecs conduira dans sa tente cette

« mule infatigable, et le vaincu recevra cette « coupe aux bords arrondis. »

A l'instant se lève un héros d'une grande force, et d'une taille élevée, le fils de Panops, Épéus, habile au combat du ceste ; il saisit la mule vigoureuse, et s'écrie :

« Qu'il approche celui qui desire cette large « coupe ; je ne pense pas qu'aucun des Grecs « prétende au premier prix et puisse me vain- « cre dans un combat où je me glorifie d'être le « plus brave. N'est-ce pas assez que je ne sois « qu'au second rang dans les batailles? Mais il « n'est pas donné à l'homme d'exceller en toutes « sortes de travaux. Je le jure donc, et j'accom- « plirai ce serment ; je jure de déchirer le corps « de mon ennemi, et de briser ses os. Que ses « compagnons se rassemblent en foule autour « de lui pour l'emporter quand il sera vaincu « par mon bras. »

Ainsi parle Épéus, et tous gardent le silence. Le seul Euryale, semblable à un dieu, ose s'avancer ; Euryale, fils de Mécistée, qu'engendra le roi Talaïon. Autrefois il se rendit à Thèbes, quand on célébroit les funérailles d'OEdipe, et il vainquit tous les enfants de Cadmus. Le vail-

lant Diomède l'accompagne, et l'encourage par ses discours; car il desire qu'Euryale soit vainqueur. Il l'entoure d'une large ceinture, et lui donne de forts gantelets, dépouille d'un bœuf sauvage. Quand les deux rivaux ont revêtu leur armure, ils s'avancent dans l'arène; ils lèvent à-la-fois leurs bras vigoureux, et déja sont confondues leurs mains appesanties par le ceste. Leurs mâchoires ébranlées retentissent d'un bruit terrible, et la sueur coule à longs flots de leurs membres. Tandis que son rival cherche à l'éviter, Épéus le frappe au visage : Euryale ne résiste point à ce coup, et ses genoux se dérobent sous lui. Comme s'agite le poisson que le souffle frémissant de Borée a rejeté sur l'algue du rivage, et que les vastes flots viennent ressaisir encore; de même ce guerrier frappé s'agite sur la terre. Alors le magnanime Épéus le prend par la main, et le relève : les amis d'Euryale s'empressent autour de lui, et l'emmènent à travers le cirque; ses pieds traînent dans la poussière, il vomit un sang noir, et sa tête est languissamment penchée; enfin il s'évanouit entre les bras de ses compagnons, qui, en s'éloignant, emportent aussi la coupe profonde.

Le fils de Pélée montre ensuite aux yeux de tous les Argiens les troisièmes prix destinés aux pénibles jeux de la lutte; il réserve pour le vainqueur un trépied éprouvé par la flamme, et que les Grecs estiment valoir douze taureaux: le vaincu recevra une captive habile en toutes sortes d'ouvrages; son prix égale celui de quatre taureaux. Debout, au milieu de l'assemblée, Achille s'écrie:

« Approchez, ô guerriers qui voulez tenter « la fortune de ce combat. »

Il dit: aussitôt se lèvent le grand Ajax, fils de Télamon, et le prudent Ulysse, fertile en ruses. Tous les deux, entourés seulement d'une large ceinture, s'avancent dans le cirque, et s'embrassent l'un et l'autre de leurs mains vigoureuses. Telles sont au sommet d'un édifice deux fortes poutres qu'un ouvrier habile a réunies pour résister à l'impétuosité des vents: on entend leurs dos craquer sous l'effort de leurs mains entrelacées; ils sont baignés de sueur; des tumeurs sanglantes s'élèvent sur leurs flancs et sur leurs épaules: tous les deux desirent avec ardeur le superbe trépied, prix de la victoire. Ulysse ne peut ni ébranler ni terrasser son ri-

val, et Ajax ne peut triompher de la force d'Ulysse. Déja les Grecs sont tourmentés d'impatience; alors le fils de Télamon s'écrie :

« Noble fils de Laërte; astucieux Ulysse, ou « enlève-moi, ou que je t'enlève moi-même; « Jupiter fera le reste. »

En parlant ainsi Ajax soulève son rival; mais Ulysse n'oublie point la ruse; avec son pied il frappe Ajax au jarret, lui fait plier les genoux, le renverse et tombe sur le sein du guerrier: toute l'armée est frappée d'admiration et d'étonnement. Ulysse, à son tour, veut soulever Ajax; mais à peine lui fait-il perdre la terre : il ne peut l'enlever; ses genoux fléchissent; tous les deux, près l'un de l'autre, tombent sur l'arène, et sont souillés de poussière. Déja ils se relevoient pour lutter encore; mais Achille s'approche, et, les retenant :

« Cessez, dit-il, cette lutte terrible; n'épuisez « point vos forces dans ce combat : la victoire « est à tous les deux; recevez des prix égaux, « et que les autres Grecs combattent à leur « tour. »

Il dit; et les deux guerriers obéissent à sa voix : ils enlèvent la poussière dont ils sont cou-

verts, et reprennent leurs vêtements. Achille alors offre des prix pour la course; le premier est une urne d'argent, travaillée avec art, et qui contient six mesures : il n'en est point sur toute la terre qu'elle ne surpasse de beaucoup en beauté; ouvrage admirable des ouvriers de Sidon : les Phéniciens, traversant les vastes mers, la portèrent dans divers ports, et la donnèrent en présent à Thoas; Eunée, fils de Jason, la céda ensuite au guerrier Patrocle pour racheter Lycaon, fils de Priam; et aujourd'hui Achille veut qu'aux funérailles de son ami elle soit la récompense du guerrier le plus léger à la course; le second prix est un fort taureau, long-temps engraissé dans l'étable; le troisième un demi-talent d'or. Achille s'avance au milieu des Argiens, et leur dit :

« Approchez, ô guerriers qui voulez tenter la « fortune de ce combat. »

A l'instant s'avancent et le rapide Ajax, fils d'Oïlée, et le prudent Ulysse, et le fils de Nestor, Antiloque, de tous les jeunes guerriers le plus agile à la course; ils se placent de front, et Achille désigne le but. Tous partent du même point, et volent dans la carrière. D'abord le fils

d'Oïlée s'élance avec le plus de vitesse; Ulysse le suit de près. Autant l'ouvrière habile rapproche de son sein la navette légère qu'elle fait passer d'une main à l'autre avec dextérité; car, en déroulant le fil qui forme le tissu, elle le tient toujours près de son sein : autant Ulysse est rapproché du fils d'Oïlée; ses pieds couvrent les pas d'Ajax avant que la poussière s'élève dans les airs. Ulysse, de son haleine, couvre la tête de ce jeune rival, tant sa course est légère. Tous les Grecs applaudissent à son ardeur pour la victoire, et l'encouragent à redoubler de vitesse. Lorsqu'ils approchent du terme, Ulysse implore en son cœur la belle Minerve :

« Exauce-moi, dit-il, déesse bienfaisante;
« viens seconder ma course. »

Il dit : Pallas entend sa prière, et rend ses membres plus agiles; ses pieds et ses mains semblent le porter dans les airs; et, lorsque les guerriers s'élançoient pour saisir les prix glorieux, Ajax, frappé par Minerve, glisse dans un terrain humecté par le sang des taureaux qu'Achille avoit immolés pour les funérailles de Patrocle. Sa bouche et ses narines sont souillées de fange, et le sage Ulysse, qui alors le de-

vance, s'empare aussitôt de la coupe; l'illustre Ajax saisit le taureau sauvage, et debout, le tenant par les cornes, sa bouche rejette la fange dont elle est souillée; puis il dit, au milieu des Argiens rassemblés :

« Grands dieux! Minerve seule a causé ma « chute; Minerve, qui sans cesse, comme une « tendre mère, veille sur Ulysse, et lui prodi- « gue ses secours. »

A la vue d'Ajax le rire éclate de toutes parts; Antiloque reçoit le dernier prix en souriant, et adresse aux Grecs ces paroles :

« Vous le voyez, mes amis, même encore à « présent les dieux veulent honorer les vieil- « lards: Ajax est un peu plus âgé que moi, et « Ulysse est né avec les hommes du siècle pré- « cédent; mais on sait que sa vieillesse est « vigoureuse : aucun des Grecs ne pourroit « aisément le vaincre à la course, si ce n'est « Achille. »

C'est ainsi qu'il honoroit le valeureux fils de Pélée. Alors Achille lui répond en ces mots :

« Antiloque, ce n'est pas en vain que tu m'au- « ras donné cet éloge, et j'ajoute à ta récom- « pense un demi-talent d'or. »

Aussitôt il remet ce nouveau prix entre les mains d'Antiloque, qui l'accepte avec joie ; ensuite le fils de Pélée porte au milieu du cirque une longue lance, un bouclier et un casque, armure de Sarpédon, que Patrocle lui avoit enlevée, et il dit à tous les Argiens :

« Que deux des plus braves guerriers revê-
« tent leurs armes, et qu'avec l'airain tranchant
« ils combattent à l'envi en présence de la fou-
« le : le premier qui déchirera la peau délicate,
« et qui à travers l'armure fera couler le sang
« de son rival, je lui donnerai un superbe glaive
« de Thrace, orné de clous d'argent, et qu'au-
« trefois je ravis à Astéropée ; les deux combat-
« tants ensuite se partageront les dépouilles de
« Sarpédon, et je leur offrirai dans ma tente un
« splendide repas. »

Il dit : soudain se présentent Ajax, fils de Télamon, et le fils de Tydée, le fort Diomède. Tous deux, à l'écart, revêtent leur armure, s'avancent dans l'enceinte, et, impatients de combattre, ils se lancent mutuellement de terribles regards. Tous les Grecs sont saisis de terreur. A peine les deux héros se sont-ils rapprochés que trois fois ils s'élancent, et trois

fois s'attaquent avec fureur. Ajax frappe le vaste bouclier de Diomède; mais ne peut atteindre le corps, garanti par une épaisse cuirasse; le fils de Tydée dirige sa lance au-dessus du large bouclier, et la pointe étincelante effleure le cou d'Ajax. A cette vue tous les Grecs, craignant pour ce héros, crient de cesser le combat, et leur promettent des récompenses égales : cependant Achille donne à Diomède le glaive superbe, avec le fourreau et le baudrier éclatant.

Alors le fils de Pélée apporte un disque de fer, masse informe et pesante que lançoit autrefois le vigoureux Éétion; après qu'Achille eut immolé ce prince, il transporta ce disque dans ses navires, avec les autres richesses; maintenant il se lève, et fait entendre ces paroles :

« Approchez, ô guerriers qui voulez tenter
« la fortune de ce combat; celui qui sera maî-
« tre de ce disque, lors même qu'il posséderoit
« des champs fertiles, ne manquera pas de fer
« durant cinq années, et, pendant ce temps,
« ses laboureurs, ses bergers, n'en iront point
« acheter dans la ville prochaine, ce disque leur
« en fournira abondamment. »

Il dit : aussitôt s'avance Polypœtès, inébranlable dans les combats ; il est suivi de Léontée, dont la force égale celle des dieux ; d'Ajax, fils de Télamon ; et du noble Épéus : ils se placent en ordre, et d'abord Épéus lance le disque, en le faisant pirouetter dans les airs. A cette vue, une risée générale s'élève parmi les Grecs ; après lui c'est Léontée, rejeton du dieu Mars, qui lance le disque ; le troisième est le fils de Télamon, qui, d'une main vigoureuse, dépasse les marques des deux premiers ; enfin Polypœtès saisit le disque, le jette et devance ses rivaux de tout l'espace que franchit la houlette du berger, lorsqu'il la lance en tourbillon au milieu de ses génisses. Tous les soldats applaudissent par leurs cris, et les compagnons du fort Polypœtès s'empressent de porter dans les navires le glorieux prix de leur roi.

Ensuite Achille destine l'acier rembruni à ceux qui courbent l'arc flexible, et il dépose dans le cirque dix cognées à deux tranchants, et dix haches moins belles que les premières ; puis il dresse dans le sable un mât de vaisseau à la proue azurée, et au sommet de ce mât une tremblante colombe est attachée par le pied

avec une corde légère : c'est là qu'il ordonne de diriger les flèches.

« Celui, dit-il, qui frappera la timide co-
« lombe emportera dans sa tente les cognées à
« deux tranchants ; mais celui qui, en s'éloi-
« gnant de l'oiseau, n'atteindra que la corde
« qui le retient, comme le moins adroit, ne re-
« cevra que les haches les moins belles. »

Il dit : le roi Teucer et Mérion, noble écuyer d'Idoménée, s'avancent à l'instant; ils agitent les sorts dans un casque d'airain ; Teucer est le premier que désigne le sort. Soudain il lance sa flèche avec vigueur ; mais il ne promet point à Phébus une illustre hécatombe de jeunes agneaux ; il manque la colombe, et ce dieu lui ravit la victoire; mais il frappe la corde près du pied de l'oiseau : la pointe acérée coupe le lien sans effort; la colombe s'envole dans les cieux, et la corde flotte le long du mât vers la terre. Tous les Grecs applaudissent à son adresse. Aussitôt Mérion enlève l'arc des mains de Teucer, et, tenant la flèche tout prêt à la lancer, il promet au puissant Apollon une illustre hécatombe de jeunes agneaux ; il suit de l'œil la colombe

au sein des nuages, et l'atteint au-dessous de l'aile, tandis qu'elle voloit en tournoyant dans les airs; le trait qui l'a traversée tombe aux pieds de Mérion. L'oiseau s'arrête un instant sur le sommet du mât, le cou penché et les deux ailes étendues; mais à peine a-t-il exhalé le souffle de la vie qu'il tombe du haut de ce mât élevé: toute l'armée à ce spectacle est frappée d'admiration. Mérion enlève les dix cognées à deux tranchants, et Teucer emporte le second prix dans ses larges navires.

Enfin Achille apporte dans l'enceinte une longue lance et un vase étincelant qui n'a point encore approché de la flamme, et qu'on estime valoir un fort taureau. Les deux guerriers qui doivent lancer le javelot se présentent aussitôt: c'est Agamemnon, fils d'Atrée, et Mérion, fidèle écuyer d'Idoménée. Alors le divin Achille leur tient ce discours:

« Atride, nous le savons, tu l'emportes sur « tous et par ta force et par ton adresse; reçois « donc ce prix; qu'il soit déposé dans tes na- « vires, et donnons cette lance au brave Mé- « rion, si toutefois telle est ta volonté: c'est là « du moins ce que je propose. »

Il dit; et Agamemnon consent volontiers à ce partage. Il donne à Mérion la lance d'airain, et remet à son héraut Talthybius le vase magnifique.

FIN DU VINGT-TROISIÈME CHANT.

L'ILIADE.

CHANT VINGT-QUATRIÈME.

L'ASSEMBLÉE se sépare, les guerriers retournent dans leurs navires, et préparent le repas du soir pour goûter ensuite les charmes du repos. Cependant Achille pleure au souvenir de son compagnon chéri, et ne cède point au sommeil, qui assoupit toutes nos douleurs. Il s'agite sur sa couche; il regrette et la force et le noble courage de Patrocle; il rappelle en son esprit les travaux qu'ils supportèrent ensemble, leurs exploits mutuels, et les mers orageuses qu'ils traversèrent: à ces pensées, il répand des larmes brûlantes, tantôt couché sur le flanc, tantôt le front tourné vers les cieux ou contre la terre.

Tout-à-coup il se lève, le cœur plein d'amertume; il erre tristement sur le rivage de la mer, et l'aurore le retrouve quand elle vient éclairer les bords de l'Océan. Alors Achille place sous le joug ses coursiers impétueux, attache à son char le cadavre d'Hector, et trois fois le traîne autour du tombeau de Patrocle; puis il retourne chercher le repos dans sa tente, et laisse le corps de son ennemi étendu sur la poussière : mais Apollon le préserve de toute souillure; et, touché de compassion pour ce héros, quoiqu'il n'existe plus, il le couvre de son égide d'or, afin qu'entraîné par le vainqueur, ce corps ne soit point déchiré sur la terre.

Ainsi Achille, furieux, renouveloit ses outrages contre le divin Hector. A cette vue, tous les immortels, émus de pitié, engagent le vigilant Mercure à dérober le cadavre du héros: ce conseil charme tous les dieux, excepté Junon, Neptune, et la belle Minerve. Ces déesses nourrissent une haine éternelle contre Ilion, Priam, et son peuple, pour venger l'injure que commit Pâris envers ces divinités, lui qui osa les mépriser, quand elles vinrent dans sa cabane; et donner le prix de la beauté à celle qui l'enivra

d'une volupté funeste. Mais déja brilloit la douzième aurore lorsqu'Apollon tint ce discours dans l'assemblée de l'Olympe.

« O divinités cruelles et inexorables, quoi! « naguère Hector ne brûloit-il pas en votre « honneur la graisse des taureaux et des chèvres « les plus belles ? Et maintenant vous ne voulez « pas même sauver son cadavre, ni le rendre aux « regards de son épouse, de sa mère, de son fils, « de son père Priam, et de ses peuples, afin qu'ils « élèvent son bûcher et célèbrent ses funérailles? « Mais vous avez résolu de le livrer à l'implaca- « ble Achille, dont l'esprit est sans équité, et « dont le cœur est inflexible. Animé d'une aveu- « gle fureur, il est semblable au lion qui, poussé « par la force et la rage, fond sur un troupeau « de brebis pour en faire sa pâture; de même « Achille dépouille toute pitié, toute honte, « source des biens et des maux parmi les hom- « mes. Souvent un mortel perd les objets de sa « plus vive tendresse, ou son frère, ou son fils; « et, après l'avoir pleuré, il met un terme à ses « peines; car les destinées accordèrent aux hu- « mains une âme patiente dans les douleurs; « mais Achille, après avoir immolé l'illustre

« Hector, l'attache à son char, et le traîne indi-
« gnement autour du tombeau de son ami. Ah!
« combien cette action est peu noble, peu gé-
« néreuse! Qu'il craigne cependant, malgré sa
« valeur, d'allumer notre courroux, lui qui,
« dans sa fureur, outrage ainsi une poussière
« insensible. »

« Tes volontés s'accompliroient, ô Phébus,
« lui répond Junon irritée, si nous honorions
« Hector à l'égal d'Achille; mais Hector a sucé
« le lait d'une mortelle, tandis qu'Achille est né
« d'une déesse que j'élevai moi-même avec les
« soins les plus tendres, et que je donnai pour
« épouse à Pélée, chéri de tous les immortels.
« Vous tous, dieux puissants, assistâtes à cet
« hyménée; et toi-même, avec ta lyre, tu parus
« à ces festins, protecteur des méchants, divi-
« nité perfide. »

« O Junon, repartit aussitôt le formidable
« Jupiter, ne vous irritez point contre les dieux:
« ces deux héros ne jouiront point des mêmes
« honneurs; mais, de tous les hommes nés dans
« Ilion, Hector est le plus cher aux immortels,
« ainsi qu'à moi. Jamais il ne négligea les of-
« frandes qui me plaisent, jamais il ne laissa

« mes autels privés de la chair des victimes et « du parfum des libations, présents qui sont le « partage des dieux. Cependant, si nous per- « mettons qu'on enlève le cadavre d'Hector, « Achille en sera bientôt instruit ; car sa mère « veille sur lui et la nuit et le jour : plutôt, que « l'un d'entre vous appelle Thétis ; je donnerai « à cette déesse un conseil salutaire : Achille re- « cevra les dons de Priam, et délivrera le ca- « davre d'Hector. »

Soudain la messagère Iris s'élance aussi prompte que la tempête. Entre les rochers d'Imbre et de Samos elle se précipite dans les noires ondes, et la mer en gémit ; la déesse se plonge au sein de l'abyme ; ainsi le plomb, suspendu à la corne d'un bœuf sauvage, pénètre dans les eaux, et porte l'appât mortel aux poissons dévorants. Dans une grotte profonde elle trouve Thétis environnée de toutes les nymphes des mers, et pleurant au milieu d'elles la destinée de son généreux fils, qui bientôt doit périr sur les rivages fertiles d'Ilion, loin des champs de la patrie. Iris, aux pieds légers, s'approche de la reine des mers, et lui dit :

« Hâtez-vous, ô Thétis ; Jupiter vous ap-

« pelle, lui dont les conseils sont éternels. »

« Pourquoi, répond la belle Thétis, ce dieu « m'appelle-t-il auprès de lui? Je crains de me « mêler parmi les immortels; car mon âme est « accablée de douleurs: toutefois je me rendrai « dans l'Olympe; quels que soient les ordres « de Jupiter, ils ne seront jamais donnés en « vain. »

A ces mots, elle revêt un voile sombre, le plus noir de ses vêtements, et s'avance, précédée de la rapide Iris. Les flots de la mer se séparent devant elles. Bientôt les deux déesses touchent au rivage, et de là s'élancent dans l'Olympe, où elles trouvent le puissant fils de Saturne, qu'entoure la foule des dieux immortels. Thétis s'assied auprès de Jupiter, à la place que lui cède Minerve; Junon, lui offrant une coupe d'or, la console par ses discours; et Thétis lui rend la coupe après avoir bu le nectar. Alors le roi des dieux et des hommes lui parle en ces mots:

« Quoi! tu viens dans l'Olympe, ô Thétis, « malgré ta tristesse! Ton âme, je le sais, est « livrée à d'éternelles douleurs; mais apprends « pourquoi je t'appelle en ces lieux. Depuis

« neuf jours la discorde règne parmi les immor-
« tels, à cause d'Hector, et d'Achille, destruc-
« teur des cités; les dieux desiroient même que
« Mercure dérobât ce corps privé de vie; mais je
« veux qu'Achille ait la gloire de le rendre, moi,
« qui t'honore et t'aimerai toujours. Va donc
« promptement dans le camp des Grecs, et porte
« mes ordres à ton fils; dis-lui que toutes les
« divinités sont irritées contre lui; et moi plus
« que tous les immortels je m'indigne de ce qu'en
« sa fureur il retient toujours Hector près de
« ses larges navires : s'il craint ma vengeance,
« il le délivrera pour une juste rançon; j'enver-
« rai Iris au magnanime Priam, et elle l'enga-
« gera à racheter ce fils bien aimé. Alors le
« vieillard se rendra près des vaisseaux des
« Grecs, et portera des présents qui fléchiront
« le cœur d'Achille. »

La déesse Thétis s'empresse d'obéir à cet or-
dre, et s'élance avec rapidité du faîte de l'O-
lympe; elle entre dans la tente de son fils, qu'elle
trouve gémissant avec amertume; ses compa-
gnons, empressés autour de lui, préparoient le
repas du matin, et venoient d'immoler une
grasse brebis, à l'épaisse toison. L'auguste mère

du héros s'approche, le caresse de sa main divine, et lui dit :

« O mon fils, jusques à quand, plongé dans le « deuil et les larmes, laisseras-tu ton cœur en « proie à la tristesse ? Jusques à quand languis- « ras-tu privé de nourriture, oubliant le som- « meil et l'amour ? Il est doux cependant de « s'unir à une femme. Hélas ! tu n'as pas long- « temps à vivre. Déja vers toi s'avancent et la « mort et la parque inexorable. Mon fils, écoute « mes paroles ; je suis envoyée par Jupiter ; « tous les dieux sont irrités contre toi ; et lui « plus que tous les immortels s'indigne de ce « qu'en ta fureur tu retiens toujours Hector « près de tes larges navires. Délivre-le donc, et « accepte la rançon de son cadavre. »

« Eh bien ! répond le valeureux Achille, « qu'on m'apporte la rançon, et qu'on prenne « ce corps, puisque telle est la volonté du roi « de l'Olympe. »

Ainsi la mère et le fils s'entretenoient ensemble près des vaisseaux argiens : cependant le fils de Saturne envoie Iris au sein des remparts d'Ilion, et lui dit :

« Hâte-toi, légère Iris, quitte l'Olympe, et

« descends dans les murs de Troie ; dis au ma-
« gnanime Priam qu'il se rende près des vais-
« seaux des Grecs, qu'il rachète le corps de son
« fils, et qu'il porte des présents, afin de flé-
« chir le cœur d'Achille ; il sera seul ; aucun
« Troyen ne l'accompagnera ; mais un héraut
« vénérable sera près de lui pour diriger le
« char magnifique, et ramener dans Ilion le
« corps du guerrier qu'immola le terrible Achil-
« le. Que Priam ne redoute point la mort ; qu'il
« soit sans crainte : je lui donnerai un illustre
« guide ; Mercure lui-même le conduira jus-
« qu'auprès d'Achille : quand il sera dans la
« tente, ce prince ne le frappera point, et le
« garantira de toute insulte. Achille n'est pas
« un insensé, un téméraire, un impie ; mais,
« touché de compassion, il respectera un héros
« suppliant. »

A ces mots, Iris s'élance aussi prompte que la tempête ; elle arrive dans le palais de Priam, et ne trouve par-tout que pleurs et gémissements : les fils de ce roi, assis sous les portiques autour de leur père, arrosent de larmes leurs vêtements superbes. Le vieillard, enveloppé d'un manteau qui le couvre tout entier, se

roule dans la poussière, et, de ses mains, répand la cendre sur sa tête blanchie par la vieillesse. Ses filles et les épouses de ses fils, errantes dans le palais, pleurent au souvenir de ces guerriers qui, nombreux et vaillants, perdirent la vie sous les coups des Grecs. La messagère Iris s'approche de Priam, et lui parle à voix basse; car il est tout tremblant de terreur.

« Rassure tes esprits, ô Priam, noble fils de « Dardanus; ne t'effraie point : je ne viens pas « t'annoncer de nouveaux malheurs; mais, bien- « veillante pour toi, je suis envoyée par Jupi- « ter, qui, du haut des cieux, veille sur tes « jours, et prend pitié de tes peines. Le roi de « l'Olympe t'ordonne d'aller à l'instant racheter « le cadavre d'Hector, et de porter des présents « pour fléchir le cœur d'Achille; tu iras seul; « aucun Troyen ne t'accompagnera; mais un « héraut vénérable sera près de toi pour diri- « ger le char magnifique, et ramener dans Ilion « le corps du guerrier qu'immola le terrible « Achille. Ne redoute point la mort : sois sans « crainte; Jupiter te donnera un illustre guide; « Mercure lui-même te conduira jusqu'auprès « d'Achille; quand tu seras dans la tente, ce

« prince ne te frappera point, et te garantira « de toute insulte. Achille n'est point un insen- « sé, un téméraire, un impie; mais, touché « de compassion, il respectera un héros sup- « pliant. »

En achevant ces paroles, Iris s'éloigne avec rapidité. Aussitôt le vieillard ordonne à ses fils d'atteler les mules au char étincelant, et d'y attacher une large corbeille; puis il se rend dans une chambre parfumée, dont les hautes murailles, revêtues de cèdres, renferment une foule d'objets précieux : c'est là qu'il appelle Hécube, son épouse, et lui dit :

« O femme infortunée, la messagère de l'O- « lympe est venue, envoyée par Jupiter; elle « m'a dit d'aller vers les navires des Grecs, de « racheter le corps de mon fils chéri, et de por- « ter des présents pour fléchir le cœur d'Achil- « le. Parle, chère épouse, dis-moi quelle est « ta pensée? Pour moi, tout mon desir, tous « mes vœux sont de pénétrer dans le vaste camp « des Grecs. »

Il dit; et son épouse, tout en pleurs, lui ré- pond aussitôt :

« Grands dieux! qu'est devenue ta prudence

« si célèbre autrefois, et parmi les peuples étran-
« gers, et parmi ceux que tu gouvernes? Quoi!
« tu veux pénétrer jusqu'aux vaisseaux argiens,
« affronter les regards de cet homme qui t'a
« ravi tant de fils et de si vaillants! ah! sans
« doute, tu portes un cœur d'airain. Dès que
« tu seras en sa présence, qu'il t'aura en son
« pouvoir, ce guerrier cruel et perfide sera pour
« toi sans respect et sans pitié. Ah plutôt! li-
« vrons-nous à notre douleur au sein de nos
« palais. Lorsque j'enfantai Hector, les Parques
« inflexibles, en filant sa destinée, voulurent
« qu'il fût un jour, loin de ses parents, livré
« aux chiens dévorants par un vaillant ennemi.
« Que ne puis-je m'attacher à ce barbare, lui
« dévorer le cœur, et venger ainsi les malheurs
« de mon fils! Toutefois il n'est point mort
« comme un lâche, mais en défendant les
« Troyens et leurs épouses, sans se livrer ni à
« la crainte, ni à la fuite. »

« Non, ne retiens point mes pas, lui répond
« le divin Priam, et ne sois pas dans mon pa-
« lais un mauvais augure; tu ne saurois me
« persuader. Si c'eût été quelque mortel, un
« devin, un prêtre, un haruspice, qui m'eût

« donné cet ordre, nous pourrions l'accuser de « mensonge, et refuser de lui obéir; mais puis- « que moi-même j'ai entendu, j'ai vu la divi- « nité, je pars; sa promesse ne sera point vai- « ne. D'ailleurs, si mon destin est de périr près « des vaisseaux ennemis, j'y consens. Oui, que « je sois immolé par Achille quand j'aurai serré « mon fils dans mes bras et me serai rassasié « de mes douleurs. »

Priam alors découvre des coffres précieux; il en retire douze voiles brillants, douze couvertures simples, autant de tapis, autant de tuniques et de riches manteaux; ensuite il apporte dix talents d'or qu'il place dans une balance, deux trépieds éblouissants, quatre vases et une coupe superbe, que jadis lui donnèrent les Thraces lorsqu'il se rendit chez eux en qualité d'ambassadeur; présent d'un grand prix: le vieillard ne veut plus la conserver dans son palais; car tout son desir est de racheter le corps de son fils bien aimé; enfin, aigri par la douleur, il chasse tous les Troyens des portiques, et leur adresse ces mots outrageants:

« Retirez-vous, guerriers misérables et sans « courage; n'avez-vous donc pas dans vos foyers

« quelque sujet de deuil? ou bien venez-vous
« m'insulter, parceque Jupiter m'accabla de
« douleur en me ravissant le plus illustre de
« mes fils? mais vous aussi sentirez un jour
« cette perte cruelle, et, maintenant qu'Hector
« n'est plus, vous serez sans peine immolés par
« les Grecs. Grands dieux! avant de voir ma
« ville envahie et ravagée, puissé-je descendre
« dans les sombres demeures de Pluton! »

En disant ces paroles, il poursuit tous les Troyens avec son sceptre, et ils fuient pour échapper à la colère du vieillard; ensuite, se tournant vers ses fils, il accable de reproches Hélénus, Pâris, le noble Agathon, Pammone, Antiphon, le brave Polite, Déiphobe, Hippotoüs, et le glorieux Dion. Priam, d'un air menaçant, donne ainsi ses ordres à ces neuf guerriers :

« Hâtez-vous, race maudite et couverte d'op-
« probre; tous ensemble, au lieu d'Hector, que
« n'avez-vous péri devant les rapides navires.
« Malheureux que je suis! j'avois des fils vail-
« lants dans l'immense ville de Troie, et je crois
« qu'il ne m'en reste plus aucun; ni le divin
« Mestor, ni le valeureux Troïle, ni Hector, qui

« étoit un dieu parmi les hommes : oui, mon « fils ressembloit moins à un mortel qu'à un « dieu ; Mars les a tous immolés ; les lâches « seuls ont survécu, ces vils trompeurs qui ne « triomphent que dans les chœurs des danses, « et ne ravissent de butin que parmi les trou- « peaux de mes peuples. Quoi! ne vous hâte- « rez-vous pas enfin de préparer mon char et « d'y déposer ces richesses, afin que je m'éloi- « gne de ces lieux. »

Il dit; et ces princes, effrayés des reproches de leur père, se hâtent d'amener le char léger qu'entraîneront les mules, et qui vient d'être achevé; ils placent sur ce char une corbeille et détachent de la muraille le joug fait d'un buis éclatant, surmonté d'un bouton, et garni d'un anneau ; ils apportent en même temps les rênes longues de neuf coudées, placent le joug à l'extrémité du timon, le fixent avec une cheville qui passe dans l'anneau, et trois fois entourent le bouton avec des liens qu'ils nouent à l'angle formé par le joug et le timon ; puis ils apportent du palais, et déposent sur le char magnifique, la rançon qui doit payer la tête d'Hector; enfin ils placent sous le joug deux

fortes mules aux pieds robustes, don superbe que les Mysiens firent à Priam ; on amène aussi des chevaux que le vieillard lui-même nourrissoit dans de riches étables ; alors Priam et son héraut, tous deux occupés de leur dessein, attellent ses coursiers sous les portiques élevés du palais.

Cependant Hécube s'approche, le cœur accablé de tristesse ; elle tient une coupe remplie d'un vin plus doux que le miel, afin qu'ils ne partent qu'après avoir fait les libations ; et, s'arrêtant devant les coursiers, elle dit à Priam :

« Prends cette coupe, répands ce vin en « l'honneur de Jupiter, et prie ce dieu qu'il te « ramène dans tes foyers du milieu de nos en- « nemis, puisque, malgré moi, ton desir est « de pénétrer jusqu'aux navires des Grecs. Im- « plore le fils de Saturne, qui, du sommet de « l'Ida, découvre la vaste plaine d'Ilion ; de- « mande-lui qu'à ta droite vole son messager « agile, celui des oiseaux qu'il chérit le plus, « et dont la force est la plus grande. Si tes yeux « le découvrent, tu marcheras avec confiance « vers les vaisseaux des Grecs belliqueux ; mais, « si Jupiter ne t'envoie pas ce présage, je t'ex-

« horte à ne point te rendre auprès de la flotte
« argienne, malgré ton impatience. »

« Chère épouse, lui répond l'auguste Priam,
« je ne résiste point à tes desirs; il est juste d'é-
« lever les mains vers Jupiter pour implorer sa
« pitié. »

A ces mots, Priam ordonne à l'intendante des palais de verser sur ses mains une eau limpide; aussitôt elle s'approche en tenant un bassin et une aiguière. Quand le vieillard a purifié ses mains, il prend la coupe que portoit son épouse, et, debout, au milieu des cours, il répand le vin des libations en regardant les cieux.

« O puissant Jupiter, dit-il, toi qui règnes
« sur l'Ida, dieu grand et terrible, fais que je
« parvienne jusqu'à la tente d'Achille, et que
« ce héros prenne pitié de ma vieillesse. Fais vo-
« ler à ma droite ton messager agile, celui des
« oiseaux que tu chéris le plus, et dont la force
« est la plus grande. Si mes yeux le découvrent,
« je marcherai avec confiance vers les vaisseaux
« des Grecs belliqueux. »

Ainsi parloit le vieillard suppliant, et Jupiter entendit sa prière: soudain il envoie le plus certain des augures, l'aigle chasseur que les hom-

mes appellent l'oiseau au noir plumage. Autant que s'étendent les portes d'un palais habité par un homme opulent, autant ses ailes s'étendent dans les airs; il vole à droite au-dessus de la ville; les Troyens, en le voyant, se livrent à la joie, et l'espérance renaît dans tous les cœurs.

Le vieux Priam se hâte de monter sur son char, qu'il dirige hors de la cour et du portique retentissant. D'abord les mules entraînent le chariot à quatre roues que conduit le sage Idæus; après viennent les coursiers, et Priam, armé de son fouet, les pousse rapidement à travers les rues d'Ilion; ses amis le suivent en versant des larmes abondantes, comme s'il marchoit à la mort. Quand il a quitté la ville pour traverser la plaine, ses fils et ses gendres retournent dans les murs de Troie. Alors Jupiter, arrêtant ses regards sur les deux héros qui s'éloignent, est ému de pitié à la vue du vieillard, et il adresse ces paroles à Mercure, son fils:

« Mercure, toi qui te plais à secourir les hom-
« mes, à exaucer leurs prières, pars à l'instant,
« guide Priam vers les vaisseaux des Grecs, et
« que les enfants de Danaüs ne puissent ni l'a-

« percevoir ni soupçonner sa présence, jusqu'à « ce qu'il soit arrivé près d'Achille. »

Ainsi parle Jupiter; le céleste messager s'empresse d'obéir; il attache à ses pieds de belles ailes d'or, ces ailes immortelles qui le portent sur les ondes, sur la terre immense, aussi vite que le souffle des vents; ensuite il prend le caducée, avec lequel il peut à son gré ou fermer les yeux des hommes ou les arracher au sommeil, et, le tenant en ses mains, Mercure s'envole dans les airs. Bientôt il arrive aux campagnes de Troie, sur le rivage de l'Hellespont, et s'avance, semblable à un jeune prince éclatant de fraîcheur et de beauté.

Lorsque Priam et son héros ont passé le grand tombeau d'Ilus, ils s'arrêtent, afin que les mules et les chevaux se désaltèrent dans le fleuve, c'étoit le moment où les ténèbres s'étendent sur la terre. Cependant Idæus, qui regardoit autour de lui, découvre Mercure à quelque distance; soudain il appelle Priam, et lui dit:

« Soyons attentifs, ô fils de Dardanus, nous « avons besoin de toute notre prudence; j'aper- « çois un guerrier, peut-être veut-il nous im- « moler; fuyons avec nos coursiers, ou bien

« embrassons ses genoux, et implorons sa pitié. »

A ces mots, le vieillard troublé est saisi de crainte ; tout son poil se hérisse sur son corps défaillant, et il reste immobile d'effroi. Alors Mercure le prend par la main, et lui parle en ces mots :

« O mon père, où conduisez-vous ces mules « et ces coursiers durant la nuit obscure, tan- « dis que tous les hommes s'abandonnent au « sommeil? Quoi ! ne craignez-vous point les « Grecs qui ne respirent que la guerre, ces fu- « nestes ennemis qui vous environnent? Ah ! « si l'un d'eux, à travers les ombres de la nuit, « vous voyoit conduire toutes ces richesses, où « seroit votre salut ? Vous n'êtes plus jeune, et « c'est un vieillard qui vous accompagne : vous « ne pourriez repousser l'ennemi qui vous atta- « queroit. Pour moi, loin de vous faire aucun « mal, je veux vous en garantir. Vos traits me « rappellent un père chéri. »

« O mon fils, lui répond le noble vieillard, « comme toutes tes paroles sont remplies de « bonté! Oui, l'un des immortels me protége « encore de sa main divine, puisqu'il m'envoie « comme un augure favorable un compagnon

« tel que toi : avec un port si majestueux, une « si noble figure, un esprit si prudent, ah ! sans « doute tu naquis de parents fortunés. »

« Il est vrai, mon père, lui répond le messager « de l'Olympe, et tous vos discours sont dictés « par la raison ; mais, dites-moi, ne me dégui- « sez point la vérité : emportez-vous ces précieux « trésors chez les nations étrangères, afin que « ceux-là du moins ne vous soient pas enlevés ? « ou bien tous, frappés de crainte, abandon- « nez-vous Ilion, depuis que le plus illustre hé- « ros a péri, votre fils, qui, dans les combats, « ne le cédoit à aucun des Argiens ? »

« Ah ! quel es-tu, guerrier généreux ? inter- « rompt Priam ; quels parents te donnèrent le « jour, ô toi qui parles si dignement de la triste « destinée de mon malheureux fils ? »

« Vieillard, lui répond le meurtrier d'Argus, « vous voulez m'éprouver en m'interrogeant sur « le divin Hector. Oui, souvent mes yeux l'ont « aperçu lorsqu'il immoloit avec l'airain aigu « les Argiens repoussés jusque vers les navires, « tandis que, loin des batailles, nous admirions « sa valeur ; car Achille irrité ne nous permet- « toit pas de combattre : je suis l'un des servi-

« teurs de ce héros, et le même vaisseau nous
« porta sur ces bords. Je naquis parmi les Thes-
« saliens; mon père se nomme Polyctor; il pos-
« sède de grands biens, et, comme vous, est ac-
« cablé de vieillesse; il lui reste six enfants, et
« moi, le septième, je fus désigné par le sort
« pour accompagner Achille : maintenant je
« viens, loin de la flotte, épier l'ennemi dans
« cette plaine, car demain les Grecs porteront
« la guerre autour de vos murailles. Déja les
« soldats s'indignent du repos, et les rois ne
« peuvent réprimer cette ardeur pour les com-
« bats. »

« Ah! lui dit le vieux Priam, puisque tu es
« l'un des serviteurs d'Achille, ne me cache pas
« la vérité : mon fils est-il encore près des na-
« vires, ou bien Achille a-t-il livré aux chiens
« ses membres dispersés? »

« Vieillard, répond le divin messager, les
« chiens ni les vautours n'ont point touché au
« corps de votre fils; il repose devant la tente
« d'Achille. Voilà le douzième jour qu'il est
« étendu sans vie, et sa chair incorruptible n'est
« point devenue la pâture des vers qui dévorent
« les victimes de Mars. Dès que brille l'aurore,

« l'impitoyable Achille le traîne autour de la « tombe de son ami ; mais il ne peut flétrir ce « cadavre ; vous-même, en le voyant, admire- « riez sa fraîcheur : le sang est enlevé ; il n'a « plus aucune blessure, et toutes ses plaies sont « fermées, quoique plusieurs l'aient percé avec « l'airain cruel ; tant les dieux veillent sur votre « fils, même après sa mort ; tant ce héros est « cher aux immortels. »

Il dit ; et le vieillard, plein d'une douce joie, répond à Mercure :

« O mon enfant, oui, sans doute, il est utile « d'offrir aux dieux les présents qui leur sont « dus. Jamais mon fils, hélas ! quand il vivoit « encore, n'oublia dans ses demeures les fortu- « nés habitants de l'Olympe ; eux aujourd'hui « se ressouviennent de lui, quoiqu'il n'existe « plus. Mais accepte, ô guerrier, cette coupe « superbe ; fais qu'Hector me soit rendu, et, « avec l'aide des dieux, conduis-moi jusqu'à la « tente d'Achille. »

« O vieillard, reprend aussitôt Mercure, vous « tentez ma jeunesse ; mais vous ne me persua- « derez point d'accepter un présent à l'insçu d'A- « chille ; je redoute ce héros, je le respecte trop

« au fond de mon cœur pour le tromper; je « craindrois qu'à l'avenir cette action ne me de- « vînt funeste : cependant je vous accompagne- « rai et sur les mers et sur la terre, dussé-je vous « conduire jusque dans l'illustre Argos; et je ne « crois pas qu'avec un tel guide aucun mortel « ose vous attaquer. »

Aussitôt le dieu secourable monte sur le char, saisit le fouet et les rênes, et inspire aux mules ainsi qu'aux chevaux une généreuse ardeur. Lorsqu'ils arrivent près des tours et des fossés, les premières gardes achevoient le repas du soir, et le dieu les plonge tous dans un profond sommeil; puis il enlève les barrières, ouvre les portes, et introduit Priam avec le chariot chargé de présents. Bientôt ils touchent à la tente d'Achille. Les Thessaliens la construisirent pour ce prince avec de fortes planches de sapin; ils recouvrirent le toit d'épais roseaux fauchés dans l'humide prairie, et fermèrent l'enceinte des cours avec des pieux étroitement serrés; une large poutre retenoit la porte : il falloit trois hommes pour lever cette forte barrière, et trois hommes pour la replacer; mais Achille, seul, l'enlevoit aisément. Mercure ouvre cette porte

à Priam, conduit aussi les présents magnifiques destinés au fils de Pelée; et, s'élançant du char, il dit:

« Priam, je suis un dieu descendu de l'Olym-
« pe, Mercure, que Jupiter envoya pour t'ac-
« compagner. Je retourne dans les cieux. Je ne
« paroîtrai point aux yeux d'Achille: il ne con-
« vient pas qu'un dieu protége ouvertement les
« mortels. Pour toi, cours embrasser les genoux
« du fils de Pélée; implore ce héros, et par son
« père, et par sa divine mère, et par son fils,
« afin de fléchir son cœur. »

Mercure, en achevant ces mots, retourne dans le vaste Olympe. Priam descend de son char, et laisse Idæus pour garder les mules et les chevaux. Le vieillard va droit à la demeure où repose Achille, chéri de Jupiter; il le trouve dans la tente; les compagnons de ce héros étoient assis loin de lui; deux seulement, le brave Automédon et Alcime, rejeton du dieu Mars, s'empressoient à le servir: il venoit d'achever son repas; la table étoit encore dressée. L'auguste Priam entre sans être aperçu; il s'approche, se jette aux genoux d'Achille, et baise ces mains homicides et terribles qui lui ravirent tant de

fils. Lorsqu'un homme, au sein de sa patrie, est poursuivi à cause d'un meurtre ; s'il fuit chez un peuple étranger, et qu'il se réfugie dans la maison d'un héros puissant, tous ceux qui le voient sont frappés de surprise ; de même Achille reste immobile d'admiration en voyant le majestueux Priam, et tous se regardent les uns et les autres avec étonnement. Alors Priam implore Achille en ces mots :

« Souviens-toi de ton père, ô Achille, sem-
« blable aux dieux ; il est de mon âge ; comme
« moi, il touche aux bornes d'une pénible vieil-
« lesse : peut-être en ce moment de nombreux
« voisins le combattent, et il n'a personne pour
« écarter ces malheurs et ces périls ; lui du
« moins, en sachant que tu vis encore, se ré-
« jouit dans son cœur : il espère tous les jours
« voir son fils bien aimé revenir d'Ilion ; et
« moi, malheureux, j'avois aussi des fils vail-
« lants ; je crois qu'il ne m'en reste plus aucun :
« ils étoient cinquante lorsqu'arrivèrent les en-
« fants des Grecs ; dix-neuf étoient sortis du
« même sein, et dans mes palais les autres na-
« quirent de femmes étrangères : le cruel Mars
« en a moissonné un grand nombre : mais un

« seul me restoit ; il protégeoit notre ville, et « nous-mêmes. Hélas ! il vient de mourir sous « tes coups en défendant sa patrie : c'étoit Hec- « tor ; pour lui seul je viens jusqu'aux navires « des Grecs ; c'est pour le racheter que je t'ap- « porte de nombreux présents. Respecte les « dieux, Achille ; prends pitié de moi en son- « geant à ton père. Combien je suis plus à plain- « dre que lui ! J'ai pu faire ce qu'aucun autre « homme n'a jamais osé : j'ai approché de ma « bouche la main du meurtrier de mon fils. »

Il dit : Achille éprouve un vif regret au souvenir de son père. Il prend la main du vieillard, et le repousse doucement ; tous deux se livrent à d'amers souvenirs. Priam, prosterné aux pieds d'Achille, pleure sur Hector ; Achille pleure sur son père, et quelquefois aussi sur Patrocle. La tente est remplie de leurs gémissements ; mais, lorsque ce héros divin se fut rassasié de larmes, et qu'il eut apaisé les regrets dans son cœur, il quitte son siége, tend la main au vieillard ; et, touché de compassion à la vue de ces cheveux blancs et de cette barbe vénérable :

« Infortuné, dit-il, tu as eu bien des peines

« à soutenir. Comment, seul, es-tu venu jus-
« qu'aux vaisseaux des Grecs en présence du
« guerrier qui t'a ravi tant de fils, et de si vail-
« lants? Ah! sans doute, tu portes un cœur d'ai-
« rain : mais viens, repose-toi sur ce siége;
« quelles que soient nos douleurs, renfermons-
« les dans notre âme : c'est en vain qu'on se
« livre à l'amère tristesse; les dieux ont voulu
« que les malheureux mortels vécussent dans
« les afflictions; eux seuls sont exempts de soins.
« Deux tonneaux sont placés dans les palais de
« Jupiter; de l'un ne s'échappent que des pré-
« sents funestes, de l'autre nous viennent nos
« félicités. Celui pour qui le puissant Jupiter
« entremêle ses dons éprouve tour-à-tour et le
« bien et le mal; mais celui à qui il n'envoie
« que les douleurs reste exposé à l'outrage; la
« faim dévorante le poursuit sur la terre fé-
« conde, et il erre de toutes parts, en horreur
« aux dieux et aux hommes. Ainsi les immor-
« tels, à sa naissance, comblèrent mon père Pé-
« lée des dons les plus précieux; il l'emportoit
« sur tous les hommes par ses grandes richesses:
« il régnoit sur les nombreux Thessaliens, et,
« quoiqu'il fût mortel, ils lui donnèrent une

« déesse pour épouse; mais ensuite Jupiter a
« permis qu'il connût aussi le malheur. Il ne
« s'est point vu dans sa maison entouré d'en-
« fants puissants; il n'a qu'un fils qui périra à
« la fleur de son âge. Non, je n'assisterai point
« mon père dans sa vieillesse, et maintenant,
« loin de ma patrie, me voilà sur ce rivage
« pour ta perte et celle de ta race. Toi-même,
« ô vieillard, nous avons appris qu'autrefois tu
« étois heureux; tu possédois au midi Lesbos
« où régna Macare; à l'orient, la Phrygie et les
« rivages du vaste Hellespont. On dit que tu
« surpassois tous les hommes et par tes trésors
« et par tes nombreux enfants; mais depuis
« que les dieux ont attiré sur toi l'infortune,
« hélas! les combats et le carnage règnent seuls
« autour d'Ilion. Supporte ton malheur; ne li-
« vre pas ton âme à un deuil éternel : c'est en
« vain que tu pleures ton fils; tu ne le rappel-
« leras point à la vie. Ah plutôt! redoute de
« nouveaux malheurs. »

« Noble enfant de Jupiter, lui répond l'il-
« lustre vieillard, n'exige pas que je me repose
« sur ce siége tant qu'Hector sera dans ta tente
« privé de sépulture; ne tarde pas à me le ren-

« dre, et que mes yeux puissent enfin le con-
« templer. Achille, accepte les présents que je
« t'apporte. Puisses-tu long-temps en jouir au
« sein de ta patrie, ô toi, qui m'as permis de
« vivre et de voir encore la lumière du soleil! »

Le bouillant Achille, lançant sur lui un regard plein de fureur, s'écrie :

« Cesse de m'irriter, ô vieillard; je sais que
« je dois te rendre Hector; la mère qui me
« donna le jour, cette fille du vieux Nérée, est
« venue m'apporter l'ordre de Jupiter. Je sais
« aussi, Priam, tu ne saurois me le cacher,
« qu'un dieu lui-même t'a conduit vers les na-
« vires des Grecs : nul guerrier, fût-il à la fleur
« de son âge, n'auroit osé pénétrer dans le
« camp; il n'eût point échappé à la vigilance des
« gardes, ni soulevé si aisément les barrières
« de mes portes. Ne renouvelle point dans mon
« âme mes vives douleurs, et, quoique tu sois
« venu comme un suppliant, crains, ô vieil-
« lard, que je ne te chasse de ma tente, et que
« je ne viole les volontés de Jupiter. »

Il dit : le vieillard troublé obéit à cet ordre, et le fils de Pélée, semblable à un lion, sort de sa tente : il n'est point seul; deux écuyers l'ac-

compagnent, Alcime et Automédon, ceux qu'Achille honoroit le plus de tous ses compagnons depuis la mort de Patrocle. Ils dételent les mules et les coursiers, conduisent dans la tente le héraut de Priam, et le font placer sur un siége; ensuite ils enlèvent du char magnifique les présents qui doivent racheter la tête d'Hector; seulement ils laissent deux manteaux et une riche tunique pour envelopper le cadavre qu'on doit reconduire dans Ilion. Achille commande à deux captives de laver le corps, de le parfumer, et de le déposer à l'écart loin des regards de Priam, de peur que le vieillard en voyant son fils ne puisse contenir sa colère dans son cœur attristé, et qu'Achille, transporté de fureur, ne l'immole, au mépris des ordres sacrés de Jupiter. Lorsque les deux captives ont lavé ce corps et répandu les parfums, elles l'enveloppent d'un superbe manteau et d'une tunique; Achille lui-même, aidé de ses compagnons, soulève Hector, et le porte sur le char magnifique : alors, en gémissant, il appelle son fidèle ami.

« O Patrocle, dit-il, ne t'indigne point contre
« moi, si tu apprends dans le séjour de Plu-
« ton que j'ai rendu le divin Hector à son mal-

« heureux père ; j'ai reçu des présents dignes « de moi, et t'en consacrerai la part due à tes « mânes. »

Après ce discours, le divin Achille retourne dans sa tente, se replace sur le siége qu'il occupoit en face de Priam, et lui parle en ces mots :

« Ton fils, ô vieillard, t'est rendu comme tu « le desires. Il repose sur un lit funèbre ; tu le « reverras au lever de l'aurore, et le rameneras « dans tes foyers : maintenant prenons notre re- « pas. La belle Niobé ne négligea pas le soin « de sa nourriture, quoique ses douze enfants « eussent péri dans son palais ; six filles char- « mantes, et autant de fils à la fleur de leur « âge, qui furent immolés par les traits d'A- « pollon irrité contre Niobé ; les jeunes filles « furent frappées par les flèches de Diane ; car « leur mère avoit osé s'égaler à la belle Latone ; « elle disoit : Latone n'a que deux enfants, et « moi j'ai produit une race nombreuse ; mais, « quoique deux seulement, ils immolèrent tous « les enfants de Niobé : durant neuf jours ces « victimes restèrent baignées dans leur sang ; « aucun citoyen ne célébra leurs funérailles ; le « fils de Saturne avoit donné à ces peuples un

« cœur de marbre ; enfin le dixième jour ils fu-
« rent ensevelis par les dieux habitants de l'O-
« lympe. Niobé, après avoir long-temps versé
« des larmes, n'oublia pas le soin de sa vie :
« maintenant, parmi les rochers et les monts
« déserts de Sipyle, où sont placées, dit-on, les
« grottes des nymphes qui conduisent les danses
« sur les rivages de l'Achéloüs, la malheureuse
« Niobé, changée en pierre par l'ordre des
« dieux, semble encore ressentir ses douleurs.
« Nous aussi, ô illustre vieillard, songeons à
« prendre quelque nourriture ; il sera temps de
« pleurer ton fils quand tu l'auras conduit dans
« Ilion ; tu pourras alors donner un libre cours
« à tes pleurs. »

Alors Achille se lève, et immole une brebis blanche ; ses compagnons la dépouillent, et se hâtent de l'apprêter ; ils divisent les chairs de la victime, les percent avec de longues pointes de fer, puis les font rôtir avec soin, et les retirent de l'ardent foyer. Automédon apporte le pain dans de riches corbeilles, et le sert aux convives ; mais Achille veut lui-même distribuer les viandes. Tous les deux portent la main vers les mets qu'on leur a servis et préparés. Lorsque, dans

l'abondance des festins, ils ont chassé la faim et la soif, Priam admire Achille, ce guerrier si grand et si majestueux; il croit être en présence d'une divinité: Achille admire aussi le descendant de Dardanus; il contemple les traits augustes et prête l'oreille au discours de Priam. Ainsi long-temps l'un et l'autre se regardent avec ravissement. Enfin le vieillard adresse ces paroles au héros:

« Permets, ô noble rejeton des dieux, que « j'aille goûter les douceurs du sommeil; je n'ai « point encore fermé les paupières depuis le « jour où, sous tes coups, mon fils a perdu la « vie; mais je soupirois sans cesse, et nourris- « sois ma douleur en me roulant sur la cendre « dans la vaste enceinte de mes cours. Aujour- « d'hui seulement j'ai pris quelque nourriture, « et le vin a mouillé mes lèvres: jusqu'alors je « n'avois goûté d'aucun aliment. »

Il dit: Achille aussitôt ordonne à ses serviteurs et à ses captives de préparer deux lits sous les portiques, d'y étendre de riches manteaux recouverts de tapis et de tuniques moelleuses. A l'instant les captives sortent de la tente en portant des flambeaux, et se hâtent de dresser

les deux lits; ensuite Achille, déguisant sa pensée, adresse ces mots à Priam:

« Tu coucheras sous ce portique, illustre « vieillard, de peur que l'un de nos princes « n'entre dans cette tente, où ils ont coutume « de venir sans cesse pour se consulter avec « moi: si l'un d'eux t'apercevoit à travers les « ombres de la nuit, il en avertiroit Agamem- « non, le pasteur de nos peuples, et apporteroit « ainsi quelque retard à la délivrance de ton « fils. Cependant dis-moi sans détour, combien « de journées desires-tu pour célébrer les funé- « railles d'Hector? Durant tout ce temps je ne « combattrai point, et j'arrêterai nos pha- « langes. »

« Si tu m'accordes, lui répond le vieux Priam, « d'élever une tombe au divin Hector, une telle « action, Achille, comblera tous mes vœux; « mais tu sais que nous sommes renfermés dans « nos murs, loin de la montagne où nous irons « couper le bois pour le bûcher, et que nos ci- « toyens sont remplis de terreur: permets donc « que, pendant neuf jours, nous pleurions dans « mon palais; le dixième jour nous ensevelirons « le corps, et les peuples feront le repas funèbre;

« le onzième nous élèverons un tombeau sur les « restes d'Hector ; et le douzième enfin nous « combattrons, si telle est la loi de la néces- « sité. »

« J'accomplirai tout selon tes vœux, ô Priam, « lui répond le généreux Achille, et je cesserai « la guerre tout le temps que tu me demandes. »

A ces mots, il prend la main droite du vieillard, afin de lui ôter toute crainte. Priam et son héraut se rendent vers les portiques; Achille, dans le lieu le plus retiré de sa tente, s'endort sur une molle couche, et la belle Briséis repose à ses côtés.

Les dieux et les héros, durant toute la nuit, s'abandonnent au charme du sommeil; mais le prévoyant Mercure ne goûte point le repos; il agite en sa pensée comment il éloignera des navires le roi Priam à l'insçu des gardes sacrées; il s'arrête près de la tête du vieillard, et lui dit ces mots :

« Priam, tu es sans crainte du péril, tu re- « poses parmi tes ennemis, après avoir échappé « aux mains d'Achille. Ah ! pour délivrer ton « fils tu as sans doute donné de nombreux pré- « sents; mais tes enfants donneront une rançon

« trois fois plus forte pour te racheter vivant, si « Agamemnon te découvre, si les Grecs appren- « nent que tu es en leur puissance. »

Il dit: le vieillard, effrayé, éveille son héraut; Mercure attelle les mules et les coursiers, et les guide aisément à travers l'armée sans être aperçu d'aucun guerrier.

Lorsqu'ils touchent au rivage du Xanthe sinueux, fleuve engendré par Jupiter, Mercure remonte dans le vaste Olympe: c'étoit le moment où l'aurore étendoit son voile de pourpre sur la terre. Cependant Priam et Idæus dirigent les coursiers vers Ilion en soupirant avec amertume, et les mules conduisent le cadavre. Nul parmi les Troyens et leurs nobles épouses ne reconnoît ces héros avant Cassandre, semblable à la belle Vénus. Du sommet élevé de Pergame elle distingue son père chéri, debout sur le char, et le héraut à la voix éclatante; elle aperçoit aussi celui qui, traîné par les mules, est étendu sur un lit funèbre. Soudain elle jette un grand cri, et remplit la ville entière de ses gémissements:

« Contemplez, dit-elle, ce triste spectacle; « Troyens, et vous Troyennes, accourez tous

« au-devant d'Hector, ô vous qui si souvent le
« reçûtes avec alégresse, lorsque pendant sa vie
« il revenoit des combats; car alors il étoit la
« joie d'Ilion et de tout un peuple. »

Elle dit; et bientôt dans la ville il ne reste plus aucun homme, aucune femme, tant ils sont tous saisis d'une douleur profonde; ils courent en foule hors des portes devant ces tristes restes. La tendre épouse, l'auguste mère du héros paroissent les premières; elles s'arrachent les cheveux, se précipitent sur le char pour toucher cette tête inanimée, et le peuple les entoure en pleurant. Sans doute, durant tout le jour et jusqu'au coucher du soleil, les Troyens, devant Ilion, auroient inondé de larmes le cadavre d'Hector, si Priam, du haut de son char, ne se fût écrié :

« Retirez-vous, laissez librement passer mes
« coursiers; vous vous livrerez aux regrets
« quand j'aurai reconduit Hector dans nos de-
« meures. »

Soudain ils forment deux haies, et laissent au char une route facile. Quand ils sont arrivés dans les riches palais d'Ilion, ils déposent le cadavre sur un lit funèbre; on l'entoure de chan-

teurs, qui répètent l'hymne de la mort; et, tandis que leurs voix lamentables font entendre ces chants lugubres, les femmes y répondent par de tristes gémissements. Au milieu d'elles, Andromaque commence le deuil; et, tenant dans ses mains la tête du valeureux Hector :

« Cher époux, dit-elle, tu meurs à la fleur « de tes ans, et tu me laisses veuve dans nos pa- « lais. Cet enfant que nous engendrâmes tous « les deux, l'infortuné! il ne parviendra pas « jusqu'à l'adolescence; Ilion, avant ce temps, « sera précipité de son faîte; car tu n'es plus, « toi, son défenseur, toi qui protégeois la ville, « toi qui sauvois les chastes épouses des Troyens « et leurs tendres enfants : bientôt elles seront « traînées en esclavage sur les navires ennemis, « et moi, sans doute, avec elles. Tu me suivras « aussi, ô mon fils, et seras soumis à d'indignes « travaux pour un maître étranger; ou bien « l'un des Grecs, t'arrachant de mes bras, te « précipitera du sommet d'une tour pour venger « le trépas déplorable d'un frère, d'un père, ou « d'un fils que lui ravit Hector; car un grand « nombre de Grecs, sous les coups d'Hector, « ont mordu la poussière; et ton père ne se lais-

« soit pas fléchir aisément au sein des batailles
« funestes. Maintenant tout le peuple le pleure
« dans Ilion. Quel deuil, quelle tristesse, tu
« répands parmi les tiens, cher Hector! Moi
« sur-tout, tu me laisses en proie aux plus
« amères douleurs. Hélas! de ton lit de mort tu
« ne m'as point tendu tes mains défaillantes; tu
« ne m'as point donné de sages conseils, que
« j'aurois médités sans cesse et les nuits et les
« jours en répandant des larmes. »

Ainsi parloit Andromaque désolée, et ses femmes gémissent autour d'elle. Alors Hécube fait entendre aussi sa plainte:

« O mon Hector, toi le plus cher de mes
« enfants, les dieux te chérissoient durant ta
« vie, et veillent sur toi jusque dans l'empire
« des morts. Le violent Achille, lorsqu'il en-
« leva mes autres fils, les vendit, au-delà des
« mers infécondes, sur les rivages de Samos,
« d'Imbre et de la sauvage Lemnos. Pour toi,
« il t'arrache la vie avec l'airain aigu, te traîne
« sans pitié autour du tombeau de son ami,
« de Patrocle, que tu as immolé et qu'il n'a pu
« rendre à la lumière; mais tes traits n'en sont
« point flétris, et tu reposes dans ce palais,

« comme celui qu'Apollon auroit percé de ses « plus douces flèches. »

Ainsi parloit Hécube, et aussitôt s'élève un deuil universel; enfin Hélène s'avance, et, dans sa douleur, elle s'écrie :

« Hector, de tous les frères de mon époux « tu étois le plus cher à mon cœur, puisqu'il « est vrai que Pâris est mon époux, et qu'il « m'a conduite dans Ilion. Ah! que n'ai-je reçu « la mort avant ce jour funeste! Voilà vingt an- « nées que je vis en ces lieux, que j'ai quitté « ma patrie, et durant tout ce temps jamais « je n'entendis de toi une parole dure ni ou- « trageante; au contraire, si l'un de mes frè- « res, l'une de mes sœurs, ou ma belle-mère, « m'adressoit quelques reproches dans nos pa- « lais (Priam fut comme un père toujours doux « envers moi), Hector, tu les reprenois avec « bonté, et ta douceur, tes paroles indulgentes « désarmoient leur courroux. Hélas! dans l'a- « mertume de mon cœur, je pleure sur toi, « Hector, et sur moi, malheureuse, qui désor- « mais dans le vaste Ilion n'aurai ni ami ni sou- « tien; tous ne me voient qu'avec horreur. »

Ainsi parloit Hélène gémissante, et tout le

peuple redouble ses cris : cependant le vieux Priam élève la voix, et dit ces mots :

« Hâtez-vous, ô Troyens, apportez le bois « dans la ville, et ne redoutez pas les secrètes « embûches des Grecs; car Achille, en me ren- « voyant, m'a promis de ne point nous attaquer « avant le retour de la douzième aurore. »

Il dit : soudain ils attellent au char les bœufs et les mules, et tous se rassemblent devant les remparts; durant neuf jours ils conduisent du bois en abondance : mais lorsque l'aurore, pour la dixième fois, rend la lumière aux hommes, ils apportent en pleurant le valeureux Hector, et le déposent sur le bûcher, qu'ils livrent aux flammes.

Le lendemain, dès que l'aurore aux doigts de rose eut brillé dans les cieux, le peuple entoure le bûcher de l'illustre Hector, et là, rassemblés en foule, tous les Troyens éteignent dans les flots d'un vin noir la flamme ardente qui consume encore le bûcher. Les frères et les amis du héros tristement recueillent ses ossements blanchis, et leurs joues sont inondées de larmes. Ils déposent ces restes dans une urne d'or; ils la recouvrent d'un voile de pourpre, et la pla-

cent dans un fossé profond, qu'ils scellent avec de larges pierres ; puis ils se hâtent d'élever le monument ; des sentinelles veillent de toutes parts, dans la crainte d'être surpris par les Grecs. Lorsque la tombe est achevée, les peuples se retirent, et, tous réunis, ils prennent le repas funèbre dans le palais du roi Priam, issu de Jupiter.

Ainsi les Troyens célébrèrent les funérailles du belliqueux Hector.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
I

